ŒUVRES

DU CARDINAL

P. GIRAUD

VI.

OEUVRES

DE

P. GIRAUD

ŒUVRES

DU CARDINAL

P. GIRAUD.

SERMONS INÉDITS

ST. PETER CLAVER'S
C. S. SP.
COMMUNITY.

TOME SIXIÈME.

LILLE

L. LEFORT, LIBRAIRE,

IMPRIMEUR DE MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI.

MDCCCLII.

Bx1756
.G52x
v.6

BX
1756
.G52x
v. 6

208
G52x
v.6
F

PROPRIÉTÉ.

SERMONS

SERMON

SUR LE RESPECT DANS LES TEMPLES.

Habebitis hunc diem in monumentum et celebrabitis eum solemnem Domino in generationibus vestris cultu sempiterno.

Ce jour vous sera un monument éternel, et vous le célébrerez d'âge en âge par un culte perpétuel, comme une fête solennelle à la gloire du Seigneur. *Exod.* XII, 14.

L'HOMME élève des monuments, et la main du temps les efface. La religion bénit une pierre, et la mémoire s'en perpétue de siècle en siècle. L'homme institue des anniversaires et les décrète éternels; mais il ne peut leur donner la durée et la consis-

AUG 14 1934
17495

tance qu'il n'a pas lui-même. Les passions changent d'objets; les générations se succèdent avec d'autres idées et d'autres mœurs; une première exaltation fait place à l'indifférence, puis à l'oubli, et les années qui se renouvellent n'amènent plus le retour des solennités, désormais sans rapports avec les sentiments et l'esprit des peuples. La religion véritable a le domaine des temps, comme celui de l'espace. A l'entendre parler, à la voir agir, on sent que l'avenir lui appartient. Les souvenirs qu'elle consacre sont impérissables comme elle, et ses monuments participent à sa propre immortalité : *Habebitis hunc diem in monumentum, et celebrabitis eum cultu sempiterno.*

Cinq siècles ont passé sur cette auguste basilique; et depuis cinq cents ans, à pareil jour, les échos de ses voûtes ont retenti des chants de joie et de triomphe qui célébrèrent sa première inauguration. Ce n'est pas, du reste, parce qu'elle est belle, imposante, majestueuse, parce qu'elle est la gloire de la province, et un objet d'admiration et d'envie pour nos voisins, parce qu'elle porte jusqu'au ciel le magnifique témoignage de la foi puissante et généreuse de nos pères. Non, ce n'est point pour ces motifs que des honneurs extraordinaires lui sont

rendus aujourd'hui ; car la plus humble église de village célèbre avec une même pompe l'anniversaire de sa fondation ; c'est parce que la religion l'a dédiée au culte du vrai Dieu, ou plutôt c'est parce que Dieu lui-même l'a choisie pour y fixer sa demeure. *Dieu est donc ici, et je ne le savais pas*, ou pour mieux dire, je n'y pensais pas. *Oui, ce lieu est terrible*, reprennent les divins oracles, *il n'y a ici rien de moins que la maison de Dieu et la porte du Ciel. Quam terribilis est locus iste! non est hic aliud nisi domus Dei et porta Cœli.* Telle est donc la gloire de nos églises d'être la maison de Dieu, et tel est notre bonheur d'y trouver la porte du Ciel? Maison sainte par conséquent et sanctifiante tout à la fois. L'église, maison de Dieu, maison de sainteté ; nous devons donc la respecter. L'église, porte du Ciel, maison de sanctification ; il nous faut donc la fréquenter avec des dispositions de foi et de ferveur. C'est le sujet et le partage de ce discours.

O Marie, vous que l'Eglise dans ses louanges salue du beau nom de *Maison d'or*, parce qu'il a plu au Verbe incarné de reposer dans votre sein virginal comme dans nos tabernacles, obtenez-nous les lumières de cet Esprit qui a fait de vous le sanctuaire

le plus pur et le plus agréable à la Majesté du Seigneur. *Ave, Maria.*

Ire PARTIE. Maison de Dieu, maison sainte, où habite une Majesté terrible; nous devons donc la respecter. Ici, nos très-chers frères, les prédicateurs d'autrefois prenaient pour terme de comparaison la maison des rois, et ils disaient : Si vous étiez admis à l'audience d'un grand prince, dans son propre palais, avec quel respect ne vous approcheriez-vous pas de sa personne sacrée? Que de gravité dans votre démarche, que de décence dans votre maintien, et dans vos traits quelle vive expression des sentiments et des émotions de votre cœur! Que ne vous présentez-vous de même et plus religieusement encore dans la demeure du Roi des rois, devant l'autel du Dieu vivant, devant le trône de cette souveraine Majesté, dont la majesté royale n'est qu'une ombre? Mais de pareilles considérations ne nous touchent guères aujourd'hui. Nous vivons dans des temps où les palais n'ont pas été plus respectés que les temples, où l'on n'a pas plus de foi à la majesté des rois qu'à la majesté de Dieu, où rien n'a été reconnu sacré, pas même les tombeaux, où la raison la plus froide, la plus triste et la plus abjecte, à force de disserter, d'analyser, de subtiliser, a fini par désenchanter l'homme

des illusions les plus légitimes, comme elle l'a déshérité des plus saintes croyances. Je ne conclurai donc point du respect que l'on doit à la demeure des rois de la terre à celui que commande le sanctuaire du Roi des cieux; mais je dirai : La maison de l'homme elle-même est respectable à l'homme. De là, dans les temps primitifs, si éloignés de nos mœurs, cette amitié aussi durable que la vie, que vouait l'étranger à l'hôte généreux qui l'avait reçu sous son toit, comme s'il eût attaché une sorte de culte religieux au foyer où il avait été accueilli, à la table hospitalière où il avait trouvé place. De là, chez les peuples anciens, lorsqu'un danger menaçait la patrie, ces exhortations énergiques, si propres à enflammer les courages, de combattre pour les *foyers et les autels*, comme pour deux objets presque également chers et sacrés. De là encore, dans nos temps modernes, les lois protectrices de la sûreté du citoyen qui lui garantissent l'inviolabilité du domicile qu'il s'est choisi, et regardent l'insulte qui lui serait faite dans sa propre maison comme une circonstance aggravante qui emporte l'application d'une peine plus exemplaire. Et certes, nos très-chers frères, l'homme n'est si fort sur le seuil domestique, que parce qu'un sentiment naturel de son droit lui rend

le témoignage qu'il est le maître dans sa maison, et que c'est pour lui un devoir de s'y faire respecter !

Mais, si la maison de l'homme est inviolable et sacrée, (le dirai-je? et pourquoi ne le dirai-je pas, puisque naguères des lois impies ne reconnaissaient pas même à nos temples saints la dignité d'une étable ?) si les animaux eux-mêmes veulent être respectés dans leurs antres et dans leurs tanières, tant la nature a fait sentir à tout être vivant le droit d'un asile qui le mette à l'abri de l'outrage, que sera-ce donc de la maison de Dieu? Pensez-vous que ce grand Dieu soit moins jaloux de l'honneur de sa maison, ou moins puissant pour en venger les injures? On s'accoutume à cette parole, *la maison de Dieu*, comme ces juifs grossiers qui ne savaient que répéter sans réflexion ni affection : *le temple*, *le temple du Seigneur : templum Domini*, *templum Domini est;* et l'habitude de dire et d'entendre cette étonnante parole n'excite plus notre foi languissante et assoupie. Je veux essayer cependant de la réveiller.

Supposez donc pour un moment qu'il n'y a point de temple sur la terre, que le monde est encore à ce premier âge où la société, réduite à la famille, n'avait d'autres monuments religieux que l'autel de gazon ou le rocher du désert. Supprimez par la

pensée tous ces édifices augustes qu'on peut regarder comme l'expression solennelle de la religion des peuples réunis en corps de nation. Figurez-vous ensuite que Dieu assemble les peuples des quatre vents de l'univers, et qu'il leur dise : Ce monde visible, éclos de ma parole, est à la vérité un temple magnifique, où brillent de toutes parts mes attributs divins ; son étendue proclame mon immensité ; ma justice est haute comme ces cieux ; ma bonté abondante comme ces mers ; ma sagesse profonde comme ces abîmes ; et ce soleil, allumé de mes mains, est un reflet de ma gloire. *Hæc dicit Dominus : Cœlum sedes mea, terra autem scabellum pedum meorum* [1]. Mais comme vous êtes faibles et petits, vous autres mortels, et que ce grand spectacle pourrait échapper à vos regards distraits, comme vous avez besoin d'un Dieu plus rapproché de vous, j'ai le dessein de me mettre à votre portée, d'abaisser ma grandeur à votre mesure, d'établir enfin ma demeure au milieu de vous. Maintenant quelle sera donc la maison que vous me bâtirez, et quel sera le lieu de mon repos au milieu de mon peuple ? *Quæ est ista domus quam ædificabitis mihi, et quis est iste locus quietis meæ* ? Avant de me répondre,

[1] Is. LXVI, 1.

sachez à quels usages doit servir la maison que vous me construirez. Je m'engage à lui donner mon nom, à la remplir de ma divinité plus présente, à y faire sentir les effets d'une protection plus assidue, d'une providence plus paternelle. Mes yeux y seront toujours ouverts sur vos besoins, mes oreilles toujours attentives à vos prières, et mon cœur toujours disposé à vous y faire grace et miséricorde. *Elegi locum istum ut sit nomen meum et cor meum ibi cunctis diebus*[1]. Quel est donc le monument que vous érigerez à tant de grandeur et à tant de bonté, et surtout de quels hommages ne vous empresserez-vous pas de l'environner? *Quæ est ista domus quam ædificabitis mihi?*

Les peuples transportés répondent à cet appel par un cri de reconnaissance et de joie; tous s'animent à l'envi à ce grand ouvrage; on se partage les travaux; le plan de l'édifice est tracé sur un modèle venu du ciel; les ouvriers les plus habiles offrent d'eux-mêmes leurs bras et leurs ciseaux; le marbre est tiré du flanc des montagnes; le Liban se dépouille de ses cèdres antiques; les métaux les plus précieux, l'airain, l'argent et l'or d'Ophir, les plus riches tissus embellis des plus vives couleurs, toutes

[1] II. Paralip. VII, 16.

les richesses de l'univers, tributs spontanés des nations, sont amassés pour la décoration du sanctuaire. Cependant les fondements se creusent, les murs s'élèvent, le portique projette dans la nue ses lignes superbes, un comble majestueux couronne enfin tout l'édifice, et les éclats de la trompette, appelant de loin les peuples, proclament que la construction du temple est heureusement terminée. *Venite, adoremus et procidamus antè Deum* : Venez, peuples, accourez, adorons le Seigneur, prosternons-nous devant sa face. Voici le jour, voici l'heure solennelle où le Très-Haut doit prendre possession de sa maison sainte. Les portes vont s'ouvrir;.... elles s'ouvrent. Au premier chant des lévites, aux premières vapeurs de l'encens qui brûle sur l'autel, en présence de cette divine Majesté qui remplit le temple de sa gloire, quel saisissement, quel frémissement religieux dans toute la multitude assemblée! Une même inspiration de terreur et d'amour les précipite, la face contre terre. Un même cri de surprise et d'admiration, parti de toutes les bouches, ou plutôt de tous les cœurs, éclate dans l'enceinte sacrée. Grand Dieu! il est donc vrai que vous habitez sur la terre avec les hommes! *Ergonè credibile est ut habitet Deus cum hominibus super*

terram? Et ce n'est point ici, N. T. C. F., un tableau de pure imagination; je ne fais que raconter ce qui se vit dans Jérusalem, à l'inauguration du temple de Salomon; tous les fronts abattus sur le pavé de ce temple, et toutes les voix s'accordant à la fois pour répéter : Gloire au Dieu grand, gloire au Dieu bon! chantons que sa miséricorde est éternelle! *Quoniam bonus, quoniam in æternum misericordia ejus.* Tels éclatèrent sans doute les transports de vos pieux ancêtres, quand la gloire de Dieu descendit pour la première fois dans cette superbe basilique après les travaux de plusieurs siècles et la longue attente des générations, et telle encore l'impression qui se reproduirait chaque jour dans nos églises, si l'habitude, la préoccupation, une foi tiède et mourante ne nous empêchaient de sentir toute la force de cette parole : *C'est ici la maison de Dieu*!

Car, N. T. C. F., si cette parole était comprise, aurions-nous la douleur de voir tant de scandales déshonorer le lieu saint? Se persuadent-ils qu'ici est la maison de Dieu, ces hommes indifférents, ces athées pratiques, qu'en vain le bruit des cloches et le pieux concours des fidèles appellent aux prières publiques, et qu'une espèce de rage impie, qu'on pourrait appeler l'horreur de Dieu,

tient constamment éloignés de nos églises, comme d'une atmosphère où ils respireraient la mort? Se persuadent-ils qu'ici est la *maison de Dieu*, ces savants, ces artistes, ces curieux explorateurs, plus avides d'instruction que de graces, qui n'y voient qu'un monument précieux pour l'étude et l'histoire des arts, et, touchés uniquement de la grandeur des proportions et de la perfection des détails, sont bien plus disposés à se prosterner devant l'architecte qui en a conçu le plan que devant le Dieu qu'on y adore? Se le persuadent-ils davantage ceux qui traversent cette maison sans saluer le Maître, et foulent effrontément le sol du temple comme une voie publique et un passage ouvert aux mouvements des affaires ou au rendez-vous des plaisirs? Et ce jeune homme, j'allais dire ce jeune barbare, aussi étranger à nos usages, à nos croyances, à cette bienséance des mœurs française, fleur naturelle de notre beau pays, que si les steppes de la Tartarie l'eussent jeté d'hier sur une terre civilisée, ce jeune homme qui se découvre à peine en entrant dans le temple, qui se dresse et cherche à se grandir au lieu de s'abaisser, qui se croirait souillé s'il touchait du doigt à cette eau qui a lavé son âme, et perdu d'honneur dans l'esprit de ses émules de scandales, s'il fléchissait le

genou, quand tout s'incline, et le ciel et la terre, et l'enfer lui-même; songe-t-il bien qu'il est en présence d'une Majesté terrible qui, pour le rendre au néant, n'aurait qu'à souffler sur lui, si elle n'avait piitié de sa poussière? Y songe-t-elle cette femme, plus parée que les autels, qui ne vient pas ici offrir à Dieu des hommages, mais lui disputer ceux de ses adorateurs, présomptueuse créature, qui semble vouloir, par l'étalage de son faste, rivaliser de gloire avec la Divinité même, et balancer la puissance de sa grace sur les cœurs? Y songent-ils tous ces hommes dissipés qui, à certains jours et à certaines heures, se rendent au temple, sans trop savoir à quelle fin, si ce n'est peut-être pour se conformer à l'usage, ou remplir des moments oisifs, qui s'y comportent d'ailleurs avec un peu moins de décence que dans une maison profane, et qui croiraient manquer au bon ton et aux belles manières, s'ils laissaient percer dans leur air ou dans leur maintien quelques signes de crainte de Dieu ou de respect pour sa présence. Eh! que venez-vous faire ici, chrétiens sans pudeur et sans foi? Ce n'est point ici le lieu des nouvelles, des entretiens frivoles, des propos badins, des sourires et des politesses étudiées. Vous avez vos cercles, vos salons, vos théâtres, vos mai-

sons de jeu, ce sont là vos temples, adorez-y vos dieux, mais ne venez pas troubler la paix de nos sacrifices et la joie de nos solennités. Eh! où donc avez-vous vu qu'il fût beau de venir insulter Dieu jusqu'en son sanctuaire? Je ne vous enverrai pas chercher des exemples et des leçons dans les états policés de la Grèce et de Rome, qui attachaient la durée et la félicité de l'empire au culte religieux de leurs temples et de leurs autels; mais je vous dirai avec le Prophète : Passez aux îles de Céthim, et voyez ce qui s'y fait; envoyez à Cédar, et faites-vous raconter s'il s'y pratique quelque chose de semblable. Oui, vous qui vous vantez de vos lumières et qui vous montrez si fiers de votre civilisation avancée, voyez si ces peuples dégradés et ces tribus sauvages n'ont pas plus de crainte et de respect pour leurs vaines idoles que vous n'en portez au Dieu véritable! *Transite ad insulas Cethim, et videte, et in Cedar mittite, et videte si factum est hujusce modi.*

Hélas! M. T. C. F., si Jésus-Christ apparaissait visiblement dans nos temples, comme autrefois dans celui de Jérusalem, armé de cette colère divine et de ce fouet vengeur qui balayait devant lui les profanateurs, qui de nous pourrait subsister devant le

feu de ses regards et le tonnerre de sa parole ? S'il rejettait hors de l'enceinte sacré ceux qui venaient y vendre ou y acheter des colombes, innocentes victimes destinées à l'usage des sacrifices, y souffrirait-il ceux qui viennent y dresser des pièges aux âmes rachetés de son sang, empêcher leur essor vers le ciel, et les surprendre dans des filets perfides où elles périssent misérablement ? S'il tonnait avec tant d'éclat contre le trafic sacrilège qui se faisait dans sa maison, s'il criait avec tant de force : *Ma maison est une maison d'adoration et de prières, et vous en faites une caverne de voleur*, de quels foudres ne s'armerait-il pas contre un trafic plus honteux, l'abominable échange de regards et de sentiments coupables, et l'usurpation impie qui lui dérobe une gloire qu'il ne veut partager avec personne ?

Mais tant de scandales, Seigneur, resteront-ils impunis ? Ah ! nous savons, M. T. C. F., *que le zèle de sa maison le dévore*, et que, lorsqu'il en venge la profanation, le bruit en retentit dans l'univers, soit qu'il l'efface de dessus la terre avec le peuple infidèle qui n'a pas su l'honorer, soit qu'il en retire ses prêtres et ses mystères, et qu'il l'abandonne aux superstitions d'un culte sacrilège. Nous savons d'ailleurs que s'il est patient, il est éternel,

et qu'un jour viendra où les pierres même du temple témoigneront contre nous devant le souverain Juge : *lapis de pariete clamabit*. Mais, sans attendre cette dernière et solennelle expiation, la religion nous en réserve une autre, dont elle règlera elle-même la forme et le cérémonial, quand le moment sera venu, et ce moment, c'est la mort. Alors elle vous conduira dans le temple avec une pompe et dans un appareil bien différent de celui où vous y paraissez aujourd'hui. Là, devant ces autels qu'ils ont outragés pendant leur vie, viendront faire amende honorable et cet homme si raide, si hautain en la présence de Dieu, et cette femme plus parée que le tabernacle, qui apportait dans le lieu saint des distractions et non pas des prières. Là, un simple drap funèbre remplacera ce luxe qu'on aimait à déployer au jour de nos solennités. Là, ces yeux éteints demanderont grace pour cette hardiesse de regards qui souillait le sanctuaire. Là, cette tête abattue par la main de Dieu, et ce corps étendu sur le pavé du temple, confessera que Dieu seul est grand, et que l'homme, être d'un jour qui touche de si près au néant, peut bien, sans déroger, s'humilier et se prosterner devant lui !

N'attendons pas, M. T. C. F., cette tardive et inu-

tile réparation ; mais que notre foi, réveillée d'un assoupissement funeste, s'étonne d'avoir pu oublier ce qu'elle doit de révérence et de saint tremblement au sanctuaire du Très-Haut ; que le seul aspect de l'édifice sacrée nous pénètre d'un saisissement religieux, à l'exemple de ces pieux pèlerins de la Palestine qui, du plus loin qu'ils aperçoivent la cité sainte, se découvrent, ôtent leur chaussure, et se prosternent sur cette terre, honorée de tant de mystères et travaillée par tant de miracles. N'y entrons jamais qu'avec cette pensée : *C'est ici la maison de Dieu* ; entrons-y avec autant de respect que dans le ciel même, puisque si nos églises sont la maison de Dieu, elles sont aussi la porte du ciel, sujet d'un second point.

2e PARTIE. — On arrive au ciel par la grace, et la source des graces est dans nos églises, où elles coulent pour nous par les fontaines des sacrements. Ce n'est donc pas seulement un respect de crainte, une frayeur de religion que nous devons y apporter, mais un respect attendri par la piété la plus affectueuse et la plus confiante. Et, en effet, si Dieu n'avait voulu que s'y faire craindre, y aurait-il prodigué avec tant de munificence les richesses de sa bonté ? Richesses dans les sacrements qu'on y administre,

richesses dans la parole de vie qui s'y distribue, richesses dans l'adorable sacrifice qui y est offert?

Richesses dans les sacrements. J'entre dans le lieu saint, et dès l'abord que d'objets vénérables excitent ma foi et intéressent ma piété! Une eau purifiante, exposée à la porte du temple, m'avertit qu'ici comme dans le ciel, rien de souillé ne peut entrer, et qu'un sincère désir de justice et de pénitence doit suppléer du moins dans le pécheur cette disposition d'innocence et de pureté qu'il ne trouve plus dans sa conscience. Non loin apparaissent ces fonts sacrés à qui le sang de Jésus-Christ a donné la vertu de laver les âmes, et de rétablir le premier Adam dans la sainteté de l'homme nouveau. Là sont les souvenirs de la mer Rouge, du puits de Jacob, de Jean-Baptiste, et du Jourdain, qui emportait à la mer toutes les souillures des hommes. Là sont les souvenirs plus chers de mon adoption au nombre des enfants de Dieu. C'est donc ici que j'ai été séparé de la masse de corruption, et que par le privilège tout gratuit d'une miséricordieuse Providence, j'ai eté admis dans la société la plus sainte, la plus vénérable, gardienne de la vrai foi, dépositaire des anciennes promesses : c'est donc ici que les cieux se sont ouverts sur ma tête, et qu'une voix venue d'en

haut a fait entendre cette parole : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances !* Que de vœux entourèrent cette seconde naissance ! Que de bénédictions furent répandues sur mon berceau ! Hélas ! qu'ai-je fait de cette robe blanche qui me fut donné comme un symbole de l'innocence qui parait mon cœur ? Qu'ai-je fait de ce flambeau allumé, emblême de la foi et de la charité qui devait briller dans mes œuvres ? Tout est-il donc perdu sans retour ? Dois-je laisser l'espérance ?

Non, mon frère, rassurez-vous. Malheureux naufragé, battu par les vents des passions, et follement brisé sur les écueils d'un monde perfide, la divine Bonté vous tend la main, elle vous présente encore une planche de salut pour recueillir vos tristes débris. Il reste un second baptême, mais un baptême laborieux : c'est le baptême de la Pénitence. Avancez seulement de quelques pas : voici les tribunaux de miséricorde, où le Dieu que vous avez quitté vous attend pour vous faire grace. L'homme pardonne une fois, deux fois peut-être ; mais vous, Seigneur, quelle mesure avez-vous mise à votre clémence ? Dites-le, pécheurs, vous qui toujours infidèles, avez toujours trouvé le pardon, n'est-il pas vrai que sa bonté surpasse infiniment votre malice, et qu'il est

mille fois meilleur que vous n'avez été ingrats et méchants? Là, dans ces asiles ouverts au repentir, combien de fois l'enfant prodigue n'a-t-il pas été réconcilié dans les embrassements d'un père tendre? Combien de fois n'avez-vous pas ouï ces paroles qui mettent tant de joie dans le cœur et tant de paix dans la conscience : *Allez, et ne péchez plus; allez, vos péchés vous sont remis?*

Le père de famille ne fait pas attendre au prodigue la récompense de son retour. Le Banquet eucharistique est là tout près du tribunal de la Pénitence. Table sainte, où nous est servi le Pain des anges, vous qu'un Dieu dans sa douceur a préparée aux faibles pour les défendre contre les attaques de leurs ennemis, je ne puis paraître en votre présence sans que mes yeux se remplissent de larmes, et qu'une tendre émotion saisisse mon cœur! N'est-ce pas là que sont attachés les plus doux souvenirs de ma vie? N'est-ce pas à vos pieds qu'aux jours de mon innocence, entouré de toutes les pompes de la religion, comblé des vœux et des bénédictions d'une famille attendrie, je promis tant d'amour et de fidélité au Dieu qui réjouissait ma jeunesse? Et vous tous, Chrétiens, s'il est quelque bonheur sur la terre, où l'avez-vous goûté que dans une Commu-

nion fervente? Et quand l'affliction oppressait votre âme, où avez-vous pleuré avec plus de douceur, où avez-vous trouvé la force, la lumière, la consolation qu'à ce Festin délicieux qui a la vertu d'endormir toutes les douleurs et de fermer toutes les blessures? Oh! combien ces souvenirs vous seraient plus doux, si vous eussiez été plus fidèles; si, nourris de la manne céleste, vous n'aviez pas regretté la nourriture grossière de l'Egypte, si vous n'aviez pas déserté la Table de Jésus-Christ, pour aller vous asseoir à la table des démons?

O cité de Dieu, il est donc vrai qu'un fleuve de graces vous arrose, et que le Très-Haut a placé dans ses tabernacles toutes les sources de notre sanctification! *Sanctificavit tabernaculum suum altissimus.* Comment donc se fait-il que nous fréquentions avec tant d'indifférence ce temple saint où se produisent à chaque pas des témoignages si touchants de la charité d'un Dieu pour les hommes? Et pourquoi les cœurs fidèles ne se réjouissent-ils pas, comme celui de David, dans cette heureuse pensée : Nous irons dans la maison du Seigneur : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus!* Oui, venez peuples, accourez à ce lieu privilégié, où Dieu a voulu enfermer toutes les ri-

chesses de ses Sacrements; achetez sans or et sans argent les dons célestes. Chrétiens encore faibles, qui n'avez pas reçu toute la perfection de ce sacré caractère, venez y chercher l'esprit de force avec la plénitude de ses dons et de ses fruits; c'est ici qu'il descend, à l'invocation du pontife, pour durcir vos fronts contre la fausse honte, et vous marquer du sceau des athlètes de la foi. Jeunes époux, venez-y placer sous la sauvegarde du ciel vos mutuels engagements; c'est de l'autel que sort la bénédiction qui rend les mariages saints et prospères. Ministres du Seigneur, venez y ressusciter ou y entretenir la grace qui vous y fut conférée par l'imposition des mains. Et vous, à qui vos forces défaillantes et une vie qui vous échappe ne permettent pas d'y venir, le prêtre y viendra pour vous; c'est encore dans ce même trésor qu'il prendra l'huile sainte qui fortifie le mourant dans le suprême combat!

Je dis en second lieu, richesses de la grace dans la parole de vie qui s'y distribue. De quelle émotion profonde ne devez-vous pas être saisis en présence de cette chaire évangélique où retentissent les divins oracles? Quand de savants voyageurs, inspirés par l'amour des lettres, visitent les contrées fameuses où fleurit l'éloquence antique, et qu'ils promènent leur

docte curiosité dans ces lieux célèbres où la parole humaine obtint de si glorieux triomphes, s'ils retrouvent quelques débris, quelques vestiges d'un monument illustré par le talent, du portique où parla Zénon, des jardins d'Académe où Platon donnait ses leçons à la foule des disciples qui se pressaient autour de lui, de la tribune puissante où tonnait Démosthènes, du forum où l'orateur romain captivait les oreilles et subjuguait les esprits des vainqueurs du monde, ils croient voir apparaître les ombres de ces grands hommes qui furent dans leur temps les maîtres de la parole; ils croient entendre les maximes des anciens sages, assister à leurs entretiens, à leurs brillantes controverses sur la vertu, à leurs théories sur le bonheur, sur le gouvernement des peuples, et, dans leur enthousiasme, ils rendent une sorte de culte à ces ruines éloquentes, où les outrages du temps n'ont pu effacer l'empreinte du génie de l'homme!

Mais nos chaires sacrées, élevées au milieu de nos temples, devraient produire une impression et plus forte et plus vive sur des cœurs chrétiens, pour peu qu'ils eussent conservé quelque étincelle de foi. Ce n'est plus ici un homme qui s'adresse dans des formes plus ou moins étudiées à d'autres hommes

mortels comme lui, qui disserte philosophiquement sur des questions de politique ou de morale, ou cherche à remuer les passions d'une multitude pour les tourner vers une œuvre de la terre. C'est Dieu lui-même qui fait descendre de cette tribune élevée sa parole souveraine, cette parole triomphante qui a vaincu le monde, qui a fait taire les oracles de la fausse sagesse, et abattu toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu ; cette parole magnifique pleine de force et de gloire qui a éclaté tout-à-coup comme une grande lumière, et apporté un jour nouveau à l'univers, *vox Domini in magnificentia* ; cette parole puissante et terrible qui brise les cèdres, dompte les génies superbes et les plie au joug de la foi, qui porte l'épouvante jusque dans les déserts de l'athéïsme, et ébranle les consciences dans leur solitude, *vox Domini confringentis cedros, concutientis desertum* ; cette parole vraie et qui n'a pas besoin d'être prouvée, parce qu'elle est à elle-même sa propre justification, *justificata in semetipsa* ; cette parole lumineuse qui a chassé devant elle les ténèbres accumulées durant quarante siècles par l'ignorance et plus encore par l'abus de la science de l'homme, *revelantis condensa* ; cette parole sainte et pure qui ne mêle aucune erreur à ses

enseignements, *lex Domini immaculata* ; cette parole féconde qui a enfanté tant de vierges, tant de martyrs, tant d'héroïques courages, lesquels ont franchi dans leur élan rapide toutes les hauteurs de la perfection, *vox Domini præparantis cervos* ; cette parole simple autant que sublime qui n'est pas seulement entendue des sages, mais qui donne l'intelligence aux petits et rend diserte la langue des enfants, *intellectum dat parvulis* ; cette parole convertissante qui fait plus que charmer les oreilles, récréer des esprits oisifs, amuser des auditeurs frivoles, mais qui change les cœurs, et, vive et efficace, pénètre comme une épée à deux tranchants jusqu'à la division de l'âme, et fait sentir sa pointe jusque dans la moëlle des os, *convertens animas*.

Que ce soit Paul ou Augustin, Ambroise ou Chrysostôme qui parle, il n'importe. Que Bossuet, dans son superbe langage y étale, pour les foudroyer, toutes les pompes de notre néant ; que Bourdaloue y développe les ressorts de sa dialectique puissante ; que Massillon y déroule les replis de notre cœur pour nous en montrer les faiblesses, ou que le Missionnaire inspiré, dans l'entraînement de son zèle et la conviction de sa foi, y fasse gronder sur nos têtes les terreurs du jugement et les ton-

nerres de l'éternité, il n'importe encore une fois. Ici l'homme n'est rien; c'est Jéhovah dans sa majesté, sur le Sinaï, abaissant les cieux pour dicter ses commandements suprêmes; c'est Jésus-Christ dans sa douceur, nous révélant sur la montagne les beautés ravissantes de sa loi d'amour, auprès de laquelle les plus beaux enseignements de la sagesse profane ne sont que froide déclamation et vain étalage de paroles. La loi et les prophètes avec leurs terreurs et leurs menaces, l'Evangile avec ses bénédictions et ses promesses, tout est là. Est-il même besoin de la voix d'un prédicateur pour vous instruire et vous émouvoir? Cette chaire toute seule, encore pleine du Dieu qui vient d'y rendre ses oracles, n'est-elle pas elle-même une constante et solennelle prédication? Toute muette qu'elle est, ne vous offre-t-elle pas des trésors d'instruction et de lumière? Ne vous prêche-t-elle pas assez haut les grandeurs de Dieu, ses miséricordes et ses justices, les douceurs de la vertu, le mépris d'un monde qui passe, la recherche des biens solides de l'éternité? Et, lorsque dans nos temples, vous vous montrez distraits et insensibles, dites-nous si c'est faute d'objets propres à faire naître de grandes et religieuses pensées?

Enfin, richesses de la grace dans l'adorable sacrifice qui y est offert. C'est ce qui fait surtout la gloire de nos églises, et ce qui leur donne une prééminence si marquée sur l'ancien temple où l'on ne sacrifiait que des victimes grossières. *Magna erit gloria domûs istius plus quàm primæ.* Voilà le trône du Roi des rois que des millions d'anges environnent dans l'abaissement le plus profond et l'adoration la plus fervente! Voilà l'autel de l'Agneau divin où sont déposées les reliques des martyrs dont le sacrifice s'unit ainsi à celui de Jésus-Christ! Voilà le nouveau calvaire où la grande Victime, immolée une fois pour le salut de tous, s'offre encore chaque jour pour appliquer à chacun de nous les mérites de ce sang qui a racheté le monde! Quoi! mon frère, les anges tremblent devant ces redoutables mystères, le Prophète les a vus se couvrir de leurs ailes dans un saisissement de respect et de crainte, et vous y paraîtriez avec assurance, et, quand tout le ciel s'abaisse, vous lèveriez une tête hardie! Quoi! les martyrs, ces héros généreux qui ont livré leurs âmes pour leur foi, l'Eglise n'a cru pouvoir placer que sous l'autel leurs dépouilles glorieuses, *Vidimus subter altare animas interfectorum*, et vous qui n'avez rien fait pour Dieu,

qui n'apportez ici au lieu de couronnes que de honteuses défaites, vous ne chercheriez pas à vous amoindrir, à vous effacer, à vous anéantir en présence de la Majesté sainte? Quoi! sur l'autel, Jésus-Christ prie, il adore, il rend graces, et vos cœurs froids, vos esprits distraits n'accompagnent d'aucun sentiment de religion, d'aucun mouvement de piété ces honneurs sublimes rendus à un Dieu par un Dieu? Jésus-Christ fait monter pour vous jusqu'au trône des cieux ses humbles supplications, et vous n'y joignez pas les vôtres; la grace coule avec son sang, elle sort de toutes ses plaies ouvertes, et vous ne vous empressez pas de la recueillir! Il s'offre, il s'immole, il satisfait pour vous à la justice de son Père, et vous n'avez rien à offrir, rien à immoler avec lui, et vous le laissez accomplir tout seul cette grande réparation, comme si elle vous était étrangère, et peut-être au moment même où il expie vos péchés, vous donnez matière par de nouveaux crimes à de nouvelles expiations! Vous auriez donc, au calvaire, vu d'un œil sec couler le sang de Jésus-Christ! Vous auriez donc contemplé avec indifférence ce grand spectacle de Jésus en croix, réconciliant par sa mort le ciel avec la terre? Vous auriez donc été plus durs que le centenier qui s'en

revint touché de componction, se frappant la poitrine et proclamant à haute voix que Jésus-Christ était vraiment le Fils de Dieu? Car vous avez ici le même sacrifice et la même Victime avec les mêmes effusions de miséricorde; il n'y a de différence que dans la forme de l'immolation.

Avons-nous eu raison de dire, N. T. C. F., que nos églises, *maisons de Dieu*, sont aussi la *porte du ciel*, que nulle autre part les trésors de la grace ne nous sont prodigués avec autant de libéralité, et qu'ainsi le plus sûr moyen d'arriver à la Jérusalem céleste est de fréquenter, dans un esprit de religion et de piété, cette Jérusalem terrestre, visible image de celle qui triomphe dans la gloire? Si donc, N. T. C. F., vous savez apprécier les dons de Dieu, si le salut de votre âme vous est cher, vous vous empresserez de vous rendre dans cette maison du Seigneur, qui est aussi la vôtre, puisque vous y avez pris une nouvelle naissance en Jésus-Christ, que vous y avez appris à parler le langage de la foi, que vous y avez été nourris du Pain des enfants et que vous y avez reçu tous les secours qui servent à l'accroissement et à la perfection de la vie chrétienne. Vous y viendrez offrir à la souraine Majesté vos adorations et vos hommages, re-

connaître les traces de ses bienfaits, recueillir des inspirations de sagesse et de vertu. Vous y viendrez chercher la consolation dans vos peines, la ferveur dans vos découragements et vos dégoûts, et dans vos égarements la grace victorieuse qui doit enfin triompher de vos longues résistances. Justes et pécheurs, vous aurez bientôt l'occasion de vous écrier avec le Prophète : Grand Dieu ! c'est au milieu de votre temple que nous avons senti votre miséricorde! *Suscepimus, Deus, misericordiam tuam in medio templi tui.* Eh ! qui ne sent, en effet, qu'ici l'air est plus pur, le ciel plus ouvert, Dieu plus près du cœur et le cœur plus libre et plus disposé aux attendrissements de la componction, au recueillement de la prière? Ne vous semble-t-il pas que vous y respirez comme une odeur de religion, comme un parfum de vertu céleste répandu dans l'enceinte sacrée; et le calme sublime, le silence profond, la paix divine qui règne sous ces voûtes séculaires ne reposent-ils pas délicieusement votre âme de ce tumulte du monde, de ces agitations du dehors qui la fatiguent et l'étourdissent?

Ah! sans doute, plus d'une fois dans ces cités bruyantes et populeuses où toute la vie est dans l'action, où toute l'âme est emportée dans un per-

pétuel tourbillon d'affaires et de plaisirs, plus d'une fois l'homme du monde que la curiosité ou le hasard de ses pas conduisit dans le lieu saint, frappé d'une lumière soudaine, y retrouva le Dieu qu'il n'y cherchait pas. L'éternel repos près de l'éternel mouvement, ces bruits lointains qui viennent expirer au seuil du temple, toutes ces vanités humaines dont on sent mieux le néant quand on est resté seul avec soi-même, tout cet ensemble éloquent du monde qui mugit de loin, de la mort qui est sous ses pieds, de Dieu présent sur l'autel, touche son âme tourmentée d'un immense besoin de religion et de paix ; il tombe à genoux, il pleure, et de pécheur qu'il était entré dans le temple, il sort justifié. Ainsi soit-il.

SERMON

SUR

LA PASSION DE N. S. J. C.

Expiravit : Il est mort. *Marc.* XV, 37.

Annoncer la mort de l'Auteur de la vie, ne semble-t-il pas, M. F., que c'est annoncer la ruine et la dissolution de toute la nature, que les éléments vont se mêler et se confondre, que l'univers touche à sa dernière heure, et va rentrer dans l'ancien chaos, que toutes les créatures vont s'ensevelir avec le Créateur? *Expiravit.* Aussi, à ce cri que Jésus envoie, comme le précurseur de son dernier soupir, le voile du temple se déchire, le soleil couvre sa lumière d'un crêpe funèbre, la terre tremble dans ses fondements, les rochers se fendent, les morts se réveillent dans leurs froids monuments, et ressuscitent de surprise

à cette étonnante nouvelle qui vient de pénétrer dans les régions du silence éternel : Il est mort ! *Expiravit.* Je ne m'étonne plus si mes regards ne rencontrent partout que des symboles de deuil ; si l'Eglise, nouvelle Rachel, pleure et ne veut point être consolée ; ces autels dépouillés et tristes comme des tombeaux, ces cloches qui se taisent, ces chants plaintifs qui murmurent sous la voûte des temples, ces prêtres et ces pontifes qui gémissent entre le vestibule et l'autel, cette tristesse religieuse peinte sur tous les visages et sur les murs même de cet édifice sacré, tout cet appareil lugubre ne semble-t-il pas nous dire : Il est mort ! *Expiravit.*

Je ne viens pas, M. F., vous tirer de cette méditation profonde et douloureuse ; je ne veux que relire avec vous, et arroser de mes larmes les pages attendrissantes de la passion du Sauveur ; je veux parcourir avec vous tous les actes de cette histoire tragique, et suivre de scène en scène l'innocente Victime, du jardin des Olives au prétoire, et du prétoire au Calvaire. Des enfants ne lisent pas, sans une tendre émotion, le testament d'un père ; chrétiens, refuserez-vous des larmes au testament d'un Dieu écrit de son sang sur la Croix ?

Je vous salue, ô Croix adorable, que déjà je vois

élevée sur la montagne, comme pour unir le ciel avec la terre, et qui étendez au loin vos bras secourables pour attirer à vous tous les cœurs. La pourpre jette un éclat moins vif que celui dont vous brillez, teinte du Sang de Jésus-Christ. En ce jour, c'est vous seule que j'implore; sûr que ma faible voix sera toujours assez éloquente, si vous la soutenez de votre force et la pénétrez de votre douceur. Comme l'Apôtre, je ne veux plus savoir que vous seule : soyez vous-même toute en tous : dans ceux qui m'écoutent, l'intelligence, le sentiment; en moi, la parole l'onction, la lumière. *O Crux, Ave.*

1re PARTIE. — Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans sa dernière cène, venait de donner aux hommes le gage le plus doux et le plus magnifique de son amour. Mais un sacrifice plus douloureux, une pâque sanglante l'attendait au sortir du cénacle. Suivons-le, M. F., avec ses disciples, depuis le banquet eucharistique jusqu'au-delà du torrent de Cédron; entrons avec lui dans le jardin solitaire de Gethzémani; il suit le même chemin que David; mais David fuyait devant ses ennemis, Jésus marche au-devant des siens. A peine est-il arrivé dans ce lieu désert, que la crainte et la tristesse commencent à troubler son âme. Son cœur est brisé, tout son corps tremble et frémit,

il n'a de recours que dans la prière, le premier besoin de l'âme désolée. Divin Agneau ! vous prenez nos faiblesses, pour être un jour notre force. Cela console, de voir un Dieu qui n'a pas été consolé.

Au milieu de ces terreurs et de ces angoisses, le calice de sa passion lui est présenté : il l'avait souhaité, ce calice, il avait dit : Je dois être lavé dans un baptême, et combien mon âme est impatiente de le voir s'accomplir ! *Baptismo habeo baptizari et quomodo coarctor donec perficiatur ?* D'où vient maintenant qu'il le repousse avec effroi ? Qu'a-t-il donc vu dans ce calice de si menaçant que toute sa constance en est ébranlée ? Ah ! M. F., c'est le vase de la fureur de Dieu ; il y a vu s'amonceler les flots de l'indignation et de la colère, il y a entendu gronder la tempête des vengeances divines ; il y a vu tous les opprobres, tous les tourments que lui prépare une justice inexorable, les dérisions et les cruautés, les outrages et les douleurs ; il a vu tout cela, et son âme n'en peut soutenir l'horreur ; déjà la Croix lui pèse, déjà les fouets le déchirent, déja les terreurs de la mort l'environnent : Ah ! mon Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi. *Pater, si possibile est, transeat à me calix iste ?*

Non, il est impossible, il faut que les décrets

s'accomplissent ; mais d'où lui viendra le secours qui relève ses forces abattues ? Sur sa tête un ciel de fer, sous ses pieds le tombeau prêt à souvrir ; autour de lui tout dort, seul il veille et Judas ! Quoi ! ses disciples même ne peuvent veiller une heure avec lui ? Non, dans le trouble qui l'agite, il vient, il s'éloigne, il revient auprès d'eux, et les trouvant endormis, il se plaint de leur indifférence ; mais ce n'est pas à nous de la leur reprocher. Quand il s'agit de nos intérêts, de nos plaisirs, il n'est pas besoin de nous recommander la vigilance ; la passion nous tient assez éveillés à ces fêtes, à ces spectacles, en présence de ces banques et de ces comptoirs ; mais au sacrifice, au pied de la Croix, au chevet de la douleur, auprès d'un ami malheureux, pouvons-nous veiller une seule heure ? *Non potuistis unâ horâ vigilare mecum* ? Jésus, ainsi délaissé, ne se délaisse pas lui-même ; dans l'abandon le plus absolu, il nous reste toujours une ressource, la prière. Il avait déjà prié, il prie encore, il prie avec plus de force et d'insistance à mesure qu'il se sent plus affaibli. *Factus in agoniâ prolixius orabat.* Fortifié par ce saint exercice où son âme s'est retrempée, il accepte tous les supplices, il se dévoue à tous les anathèmes et revient à l'affreux breuvage ; il l'approche de ses lèvres, il est prêt à consommer le

sacrifice ; et tout-à-coup, saisi d'une subite horreur, il recule une seconde fois ; il a bien pu se résoudre à porter la peine du péché ; mais il ne peut se déterminer à s'approprier le péché lui-même. Là, dans cette coupe qu'il tient à la main, est apprêté l'abominable mélange de toutes les iniquités, *calix in manu Domini plenus mixto* : les meurtres, les injustices, les vengeances, les adultères, tous les crimes qui, jusqu'à ce jour avaient inondé la terre, et qui devaient encore la souiller dans toute la suite des siècles, y versent à flots pressés leurs impuretés et leurs immondices. Lui, juste et saint ; lui, si pur que le soleil ne l'est point à ses yeux ; ce n'est pas assez qu'il dévore cette honte, il faut de plus qu'il devienne, selon l'expression de l'Apôtre, anathème et péché, *factus maledictum*. Il faut qu'à l'exception de son âme, il soit flétri dans tout son être de cette lèpre hideuse ; qu'il s'en revête comme d'un manteau, qu'elle le presse comme sa ceinture, qu'elle entre comme l'eau jusque dans ses entrailles, qu'elle pénètre comme l'huile jusque dans la moëlle de ses os ; il faut que, seul innocent, il soit pour tous les coupables, l'homme de colère et de péché, et qu'en horreur au ciel et à lui-même, il n'espère plus un regard du Dieu qui avait mis en lui toutes ses com-

plaisances ? Est-il étonnant qu'à cette vue, son cœur se soulève, et qu'il demande itérativement à son Père d'éloigner de lui ce calice ? *Pater, transeat à me calix iste.*

A cette fois, un ange lui est envoyé du ciel pour affermir sa volonté défaillante. Esprit céleste, dites-nous par quelles inspirations secrètes vous rameniez le courage dans cette âme abattue ? Ah ! sans doute, vous lui parliez de la gloire de son Père, de son amour pour les hommes, du sort de tant d'âmes dont il va prononcer la perte ou le salut. Aidé de ce secours, il n'hésite plus à surmonter sa répugnance ; déjà chargé de la dette immense du péché, il se résigne encore à en revêtir les odieuses apparences ; il prend le calice amer, il veut l'épuiser ; mais il a beau le tourner dans tous les sens, comme pour se familiariser à sa vue ; il reste encore la lie, et un insurmontable dégoût l'empêche d'achever. Quelle est donc cette lie ? Le voici, Chrétiens : l'abus de ses mérites, sa mort rendue presqu'inutile, ses graces méprisées, ses mystères profanés, son sang foulé aux pieds, le remède changé en poison par la malice des hommes, le péché, un moment retenu, se répandant bientôt avec plus de violence, comme un torrent qui rompt ses digues. *Inclinavit*

ex hoc in hoc; verumtamen fœx ejus non est exinanita. Ah! s'écrie-t-il en détournant les yeux de la coupe funeste, hommes ingrats, est-ce la peine que je meure pour vous sauver, si vous vous obstinez à vous perdre? et qu'est-il besoin que je donne mon sang, si ce sang répandu, au lieu de vous laver, ne vous rend que plus coupables? *Quæ utilitas in sanguine meo?* Sous le poids de cette cruelle prévoyance, enfin il succombe, sa force l'abandonne, son âme est en proie à toutes les angoisses, et son corps épuisé retombe sur la terre.

Ici, M. F., ce ne sont plus les mouvements de la prière ardente, c'est le tremblement de tous ses membres, ce sont toutes les agitations d'une âme bouleversée; ce ne sont plus des larmes, ce n'est plus cette sueur glacée qui couvrait son visage, le dirai-je, pourrez-vous l'entendre sans frémir? c'est du sang, oui du sang, qui s'ouvre un passage au travers de ses veines, perce ses vêtements, et ruisselle de tout son corps avec tant d'abondance que la terre en est arrosée. Fontaine adorable, est-ce l'effort de la douleur ou de l'amour qui vous fait couler? Ah! quelle qu'en soit la cause, il y en avait assez pour lui donner la mort; mais s'il ne veut pas mourir, il veut du moins nous apprendre que

nos péchés, oui nos seuls péchés, sans le secours des bourreaux, pouvaient lui ôter la vie.

Cependant quelle sera la suite de cette longue et cruelle agonie? Jésus-Christ acceptera-t-il enfin le calice de sa passion, ou persistera-t-il à le repousser? Qui l'emportera, dans ce combat, de la crainte ou de l'amour, de la répugnance des sens ou de cette partie supérieure de l'âme où règne la volonté? Dans l'attente de cette grande décision, le Ciel garda un profond silence; la terre tressaillit d'espérance et de crainte; l'enfer seul se réjouit et conçut un moment l'affreux espoir de retenir ses victimes. Rassurons-nous, M. F., une parole a créé le monde, une parole le sauvera : O mon Père, que votre volonté soit faite, et non la mienne : *Non sicut ego volo, sed sicut tu.*

Vous avez vu l'homme, voilà maintenant le Dieu : Il relève son front abattu, retourne vers ses disciples, et d'une voix ferme : Levez-vous, leur dit-il, et marchons, *Surgite*, *eamus*; voici que l'heure approche, et celui qui doit me trahir n'est pas loin. Il parlait encore, et déjà le bruit des armes et d'une marche tumultueuse se fait entendre. Mais quel est celui qui s'avance dans les ténèbres, à la tête de la troupe féroce? C'est Judas!... Ce traître avait conçu

le noir dessein de livrer son Maître entre les mains de ses ennemis ; ni la tendresse, ni les bienfaits, ni les avis charitables de Jésus n'avaient pu toucher cet apôtre parjure et déicide. Au sortir du banquet sacré, l'enfer était entré dans son cœur, Satan s'était placé à sa droite, il était allé vendre le sang du juste pour trente deniers. L'ingrat, qui choisissait, pour la consommation de son crime, l'instant même où Jésus-Christ venait d'opérer la consommation de son amour ! Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai? *Quid vultis mihi dare, et ego eum vobis tradam?* O trafic honteux, commerce infâme, âmes sordides et mercenaires qui se vendent au plus offrant, disons mieux, qui se donnent pour rien ; car qu'il faut peu de chose à ces âmes vénales pour se livrer, elles et leur Dieu, au premier acheteur ! On s'adresse à toutes les créatures, on frappe à la porte de toutes les passions pour stipuler son esclavage, et mettre à prix sa conscience ; on va trouver le démon de l'intérêt, de l'ambition, de la volupté, et on lui dit : Que voulez-vous me donner ? *Quid vultis mihi dare?* et je vous livrerai mon Dieu qui habite en moi par sa grace, mon Sauveur qui s'est confié à ma foi, qui repose dans mon cœur ; *et ego vobis eum tradam.* Mais quoi ! que vous don-

nerai-je? un trésor, une couronne, une vie entière de délices et de joies? Ah! il n'en faut pas tant : donnez seulement quelques deniers usuraires ; donnez un plaisir brutal, un plaisir d'un moment; donnez quelques grains d'encens, un peu d'honneur et de louange, *propter pugillum hordei et fragmen panis;* et il est à vous, *et ego vobis eum tradam.* Suivez l'une après l'autre toutes les passions, et vous trouverez peut-être que Judas, en estimant son Maître trente deniers, l'a estimé à un plus haut prix que la plupart des pécheurs.

Il s'approche donc de Jésus, le salue avec des paroles pacifiques, et par un infâme baiser il imprime, sur ses lèvres innocentes, le signal de sa trahison et le sceau de son apostasie. L'Agneau de Dieu ne refuse point ce baiser sacrilége, le plus sanglant outrage qu'il doive essuyer dans sa Passion; il l'appelle encore son ami, il s'efforce de l'amener à la pénitence par l'excès même de son crime. Quoi! lui dit-il, vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser? vous empruntez le symbole de l'amitié et de la paix, pour en faire le signe de la perfidie? *Osculo Filium hominis tradis*? Encore si c'eût été un ennemi qui m'eût fait cette injure, je la souffrirais sans me plaindre; mais vous, mon ami, le con-

fident de mes pensées, qui mangiez à ma table des mets délicieux, qui ne faisiez avec moi qu'une même âme ! *Tu verò homo unanimis!* C'est la plainte que le Prophète lui met à la bouche, et qui s'adresse à tous les chrétiens profanateurs; à ces adorateurs sacrilèges, qui trahissent aussi le Fils de Dieu par un baiser, quand ils s'approchent de ses mystères saints, avec la bénédiction sur les lèvres, et dans le cœur, de noirs poisons ; qui le vendent encore à ses ennemis, quand ils le reçoivent dans une conscience souillée, où le péché règne en maître, quand ils le placent, pour ainsi dire, en face du démon, et comme en société avec l'enfer : *Tu verò, homo unanimis, qui simul mecum dulces capiebas cibos!*

Des paroles si douces auraient amolli le cœur d'un tigre, et converti un scélérat ordinaire ; mais où ne mène pas l'abus des graces, et surtout l'abus des sacrements? Un apôtre, un prêtre infidèle ne pouvait qu'être le plus endurci des pécheurs.

L'heure était venue où la puissance des ténèbres devait exercer son empire; car le monde a son heure, et Dieu son éternité. L'innocente Victime tombe dans les liens des pécheurs. Il présente ses mains aux fers, ce Samson qui pouvait briser les chaînes de l'enfer et de la mort, mais qui ne peut se défendre des

liens de l'amour qui l'attachent à notre salut. Si d'abord il fait tête à ses ennemis, si le son de sa voix, pareille au tonnerre, les foudroie et les renverse, c'est pour leur apprendre que seul et sans armes, il peut triompher de toute la force de l'homme, que nul n'a de pouvoir sur sa vie, s'il ne l'a reçu d'en haut; mais qu'il l'offre volontairement lui-même pour le salut du monde. Du reste, il ne permet pas que l'on s'arme pour sa défense; ce calice qu'il ne pouvait se résoudre à boire[1], il s'indigne maintenant qu'on veuille l'écarter de ses lèvres; et le zèle emporté du premier de ses apôtres lui attire cette leçon sévère, que s'il tient un glaive dans sa main, ce glaive n'a de puissance que sur les âmes, et que les seules armes de son Eglise sont la douceur, la résignation et la charité. Seulement, pour marquer la borne que sa main toute-puissante mettait aux fureurs de l'homme, il défend que l'on touche aux siens, et ses ordres sont respectés. C'est ainsi qu'il est libre au milieu des fers, et qu'il commande en maître à ceux dont il est le captif. Alors ces lâches agresseurs se précipitent sur lui comme sur une proie. Dieu frappe le pasteur, et le troupeau se disperse et s'enfuit! La Victime reste seule sous les dents des loups

[1] *Calicem, quem dedit mihi Pater, non bibam illum.*

ravisseurs. Arrêtons-nous, M. F., devant ce premier tableau de la Passion du Sauveur, et demandons à la Croix de nouvelles forces pour suivre le cours de ses humiliations et de ses souffrances. *O Crux, Ave.*

IIe PARTIE. — Faut-il, M. F., que je développe ici la longue suite et le détail immense de toutes les ignominies et de tous les outrages qui accompagnèrent le Sauveur depuis le jardin des Olives jusqu'à sa flagellation ; que je vous représente cet Agneau pacifique, traîné successivement d'Anne chez Caïphe, de Caïphe chez Pilate, de Pilate chez Hérode, et marquant de traces sanglantes les rues de Jérusalem? Ah! de grace, épargnez-moi le récit de tant d'horreurs, et pour toucher nos âmes, sans les déchirer et les flétrir, bornons-nous à quelques circonstances de cette affreuse nuit suivie d'un jour plus affreux encore. Là Jésus est interrogé par un inique pontife, et pour une réponse pleine de grace et de vérité, une main vile et mercenaire meurtrit cette face divine que les anges adorent. Un soufflet, grand Dieu, au Maître du monde! Le bras de Jéroboam se sèche, lorsqu'il l'étend contre un prophète, et cette main reste impunie! Un soufflet dans le monde, il faut du sang, il faut la vie de l'insolent pour le réparer! Et certes, il paraît bien que

l'injure est cruelle, puisque le Sauveur, impassible à l'égard des autres insultes, ne peut s'empêcher de se plaindre de celle-là; mais sa plainte est douce et modeste : Si j'ai mal parlé, prouvez-le: si j'ai bien dit, pourquoi me frappez-vous? Douceur chrétienne ! sublime vengeance, la seule permise à l'homme, la seule qui lave l'offense et qui punisse le coupable ! Non, l'honneur n'est point dans une épée, et l'on peut être un homme de cœur sans être un barbare.

Ici on lui crache au visage, on vomit contre lui les injures et les blasphèmes; on lui fait dévorer tout ce qu'il y a d'amer dans une raillerie inhumaine et dans une maligne cruauté; on couvre ses yeux d'un bandeau, et on lui demande avec une ironie perfide : Christ, prophétise-nous qui t'a frappé? Audace sacrilège, digne d'être copiée autant qu'elle peut l'être par ces pécheurs endurcis qui, pour s'assurer l'impunité de leurs désordres, se persuadent que Dieu ne les voit pas, et qui disent du moins dans leur cœur, ces paroles que le Prophète leur met à la bouche : Le Seigneur ne le verra pas, et le Dieu de Jacob ne le saura pas.

Là encore on l'accuse, on le flétrit, et il n'ouvre pas même la bouche pour sa défense; on accumule

contre lui, les calomnies, les faux témoignages, et il se tait comme l'agneau qui n'oppose pas même un cri au couteau qui va l'égorger. Dormez-vous donc, Seigneur? Quoi! vous ne répondez rien, et ne voyez-vous pas combien de charges s'élèvent contre vous[1]? Non, le Prophète l'a prédit : il sera comme un homme qui n'entend pas, ou qui ne trouve point de réplique aux témoignages de ses accusateurs, *sicut homo non audiens et non habens in ore suo redargutiones*. Quel autre mieux que lui aurait pu soutenir sa cause de l'appareil imposant d'une justification victorieuse? On accuse Scipion devant le peuple romain : C'est à pareil jour, s'écrie-t-il, que j'ai remporté la victoire; allons au capitole en rendre graces aux dieux! On laisse à Socrate le choix de son supplice : Je me condamne, dit-il, à être nourri au Prytanée, aux dépens de la république, en récompense de mon zèle pour l'instruction de la jeunesse. Plus humain que Scipion, plus sage que Socrate, Jésus avait semé sur ses pas les bienfaits avec les merveilles; il pouvait se prévaloir de la beauté de sa doctrine, de la gloire de ses œuvres, de l'éclat de ses miracles; il pouvait dire au grand

[1] *Non respondes quidquam? vide in quantis te accusant.* Marc. xv, 4.

prêtre : Vous me demandez une réponse aux accusations de mes ennemis? demandez-la aux ignorants que j'ai éclairés, aux malades que j'ai guéris, aux boiteux que j'ai redressés, à ce peuple que j'ai nourri, à ces morts que j'ai ressuscités ! Pourquoi donc se renferme-t-il dans ce silence obstiné? Pourquoi, M. F.? parce que la sagesse ne répond point, quand c'est la passion qui interroge. Pourquoi? pour confondre ces soins jaloux et excessifs de notre réputation, ces sensibilités de l'amour-propre, ces délicatesses sur le point d'honneur, et toutes ces vaines complaisances que nous plaçons dans nos talents, dans nos bonnes œuvres, dans nos vertus. Mais ce silence même n'est-il pas assez éloquent? ne dit-il pas assez hautement à ce tribunal d'injustice et de haine où toutes les formes protectrices de l'innocence sont indignement violées : Je cherche ici des témoins, et je ne vois que des accusateurs; des juges, et je ne vois que des bourreaux !

C'est peu d'être outragé par ses ennemis; il faut qu'il soit renié par son disciple. Pierre tremble à la voix d'une femme; tout à l'heure il parlait de mourir pour son Maître, maintenant il ne le connaît pas. Tu ne le connais pas? tu le connaissais bien au Thabor, lorsqu'il t'associait à sa gloire; tu le renies

maintenant qu'il s'agit de partager son calice ! Fiez-vous aux amitiés de la terre ! Cet homme est riche, puissant, honoré ; on le connaît ; c'est mon ami, c'est mon maître ; on porte son nom jusqu'aux nues ; ce n'est plus un mortel, c'est un Dieu. Est-il malheureux, on ne connaît plus cet homme : *Non novi hominem.* Dieu n'est pas aujourd'hui mieux traité par la plupart de ses serviteurs. Remarquez-vous dans cette assemblée cet homme qui parle plus haut et plus fort que les autres? Quel feu ! quel héroïsme ! Il a la ferveur d'un apôtre et le courage d'un martyr ; il adore la religion, il donnerait son sang pour la cause de Jésus-Christ : Allons et mourons avec lui : *Eamus et moriamur cum eo.* Mais prenez garde ; il est dans une société de Chrétiens, il parle à des ministres de l'Evangile. Suivez dans le cercle voisin ce soldat intrépide ; ce n'est plus le même homme ; Dieu est peu goûté dans un certain monde ; il craint de se compromettre ; on le raille sur sa religion. Et vous aussi vous êtes chrétien, vous fréquentez le temple, on connaît assez le fond de votre cœur : *Et tu Galilæus es.* Moi, je ne comprends rien à ce langage : *Nescio quid dicis.* On insiste ; il proteste, il est prêt à couvrir d'anathèmes la foi de ses pères : la raillerie d'une femme, le sourire d'un libertin

lui fait baisser les yeux ; il ne connaît pas ce Dieu, il pousse l'impiété peut-être jusqu'à dire : Je ne connais pas cet homme : *Non novi hominem.* Avance, lâche chrétien, ne te cache pas derrière la Croix ; essaie de la regarder en face, et rougis, si tu l'oses, de servir un Dieu qui n'a pas rougi de mourir pour un perfide tel que toi.

Cependant le soleil venait éclairer à regret cette scène d'iniquité. Aux premiers rayons du jour la troupe impie et féroce s'empresse de conduire Jésus au prétoire, devant le tribunal de Pilate. Sainte Religion ! on vous traîne aussi de tribunaux en tribunaux, comme votre divin Fondateur, et il est juste que vous ayez avec lui ce trait de ressemblance : chacun s'arroge le droit de vous juger, vous, la règle suprême de toute équité et de toute droiture. Ce qu'on ne peut obtenir par la violence et la haine, on l'essaie par la dérision et la moquerie, comme à cette cour d'Hérode où la Sagesse elle-même parut insensée à l'ignorance et à la légèreté présomptueuses. Mais de tous les tribunaux où l'on traduit tour-à-tour votre adorable Vérité, aucun n'est plus redoutable, peut-être, que celui de l'intérêt et de la faiblesse.

Pilate avait bien quelque probité, quelque vertu ;

mais ne me parlez pas de ces vertus humaines, de ces vertus philosophiques qui n'ont point leur racine dans la religion et dans la conscience. C'était un de ces hommes comme on en a vu, et comme on en verra toujours dans les troubles politiques, dans certaines circonstances difficiles : essayant de se balancer dans un juste équilibre entre deux partis opposés ; assez droits pour ne pas aimer le mal, assez faibles pour s'y laisser entraîner ; ayant tous les défauts d'une vertu commune, sans avoir les qualités que supposent du moins les grandes passions ; doux par tempérament, et violents par faiblesse ; défenseurs de la justice, mais autant seulement qu'ils peuvent la servir sans danger pour leur fortune ; d'ailleurs, ce seul intérêt excepté, légers et inconséquents dans tout le reste ; demandant pour la forme ce que c'est que la vérité : *Quid est veritas*, et se retirant avant la réponse, moins par la crainte de l'entendre, que par distraction et par indifférence. Amis plus dangereux peut-être que d'implacables ennemis, ils ne condamneront point directement l'innocence ; ils la protégeraient même, si le nom de César ne venait à être prononcé ; alors pour accommoder un reste de conscience avec la terreur que ce nom leur inspire, ils useront de ménagements, d'adresse, de subter-

fuges ; ils mêleront ensemble la vérité et l'erreur, le bien et le mal, Jésus et Barabbas, espérant par ce détour sauver le juste, sans prendre garde qu'un semblable rapprochement est le dernier des outrages qu'ils puissent lui faire. Puis, si l'innocence est opprimée, si leur fausse politique amène un grand crime, s'ils sont conduits eux-mêmes par ceux qu'ils pensent diriger, ils croiront avoir rempli leur devoir, parce qu'ils auront sauvé les apparences. Lequel voulez-vous que je délivre, Jésus ou Barabbas? *Quem vultis vobis dimittam, Jesum aut Barabbam?* C'est tout l'effort de ce faible juge en faveur de la plus sainte des causes. Il est déjà clair que Jésus est perdu, et l'on s'attend à cette réponse : Relâchez Barabbas : *Non hunc, sed Barabbam.* Il aura beau ensuite se laver les mains, et rejeter sur le peuple le sang qui va couler. Le peuple acceptera l'horrible responsabilité; et Dieu, de son côté, se chargera du soin de la vengeance ; mais le juge prévaricateur ne sera pas moins coupable de ce sang, et si ce n'est sa main, c'est sa lâcheté qui l'aura fait répandre.

Barabbas est donc rendu à la liberté; Jésus est condamné au supplice ; mais toujours par un effet de sa politique honteuse, Pilate veut tenter un

dernier moyen de salut, et c'est une chose remarquable que la protection de la faiblesse est plus funeste à la vertu persécutée que les complots des méchants. N'osant mécontenter le peuple, et voulant toutefois sauver le Juste : Je vais, se dit-il à lui-même, en s'applaudissant d'une mesure qu'il croit propre à satisfaire tous les intérêts, je vais le faire châtier et je le renverrai : *Emendatum ergo cum dimittam*. Le châtier, et pourquoi ? pourquoi cette demi-justice, pire que l'injustice elle-même ? S'il est coupable, fais-le mourir ; s'il est innocent, comme tu le reconnais, prends sa défense, et plutôt que de l'abandonner, laisse César et ta fortune, et meurs, s'il le faut, avec lui. Non, il veut toucher le peuple, comme si le peuple se laissait toucher par les concessions du pouvoir, et pour toucher le peuple, il va faire déchirer l'Agneau divin par des bourreaux impitoyables. Le Sauveur est bientôt dépouillé de ses vêtements ; il est déjà lié à la colonne, et une cohorte toute entière, armée de fouets meurtriers, n'attend que le signal pour frapper. Arrêtez, barbares, arrêtez, me voici, c'est moi qui ai fait le crime, tournez contre moi votre fureur ; celui-là est innocent, toute sa faute est de m'avoir trop aimé. Inutiles prières ! L'orage fond tout entier

sur sa tête; en un moment il est meurtri, déchiré, ensanglanté; sa chair vole en lambeaux; son sang ruissselle par torrents et rejaillit jusque sur ses bourreaux; la céleste beauté de son visage s'efface; tout son corps n'est qu'une grande plaie; les coups se succèdent sans se ralentir; de nouvelles blessures servent d'appareils aux anciennes blessures. Jésus souffre ces douleurs avec toute la sensibilité que suppose la perfection et la délicatesse d'un corps formé par l'Esprit saint, et cependant il ne fait pas entendre une plainte, un gémissement. Il fait plus, sans cesser de jouir de la vision béatifique, il en suspend les effets délicieux pour mieux goûter l'amertume de ses douleurs; et de peur que la rosée des consolations divines ne rafraîchisse ses entrailles brûlantes, il use sur sa chair immaculée toute la dureté des fouets; il lasse sur lui à plusieurs reprises la fureur infernale de ses bourreaux. La force manque plutôt aux exécuteurs que la patience à la victime; mais si leurs forces sont épuisées, leur rage n'est pas encore assouvie; ils assaisonnent la rigueur des tortures de tout le fiel, de toute l'aigreur d'une ironie amère et sanglante : on jette quelques lambeaux de pourpre sur les épaules de Celui que la gloire environne comme un vêtement;

on met un faible roseau dans cette main puissante qui porte le sceptre du monde ; on enfonce avec violence une couronne d'épines sur la tête du Roi des rois ; et quand il le voit réduit à une telle extrémité qu'il ne lui reste plus aucune apparence humaine, le gouverneur romain le montre au peuple, en disant : Voilà l'homme ! *Ecce homo !*

Pilate, tu dis vrai, mais sans comprendre le sens profond de ce mot si simple et si sublime. Voilà l'homme ! *Ecce homo !* Mes regards se fixent sur cet homme : ses mains sont chargées de liens ; il a pour sceptre un roseau, pour couronne un tissu d'épines, un manteau de pourpre couvre des plaies douloureuses. Oui, voilà bien l'homme, me dis-je à moi-même, et tous les hommes ; voilà l'humanité toute entière avec des apparences de grandeur et mille faiblesses réelles. Maître de tout ce qui l'environne, l'homme n'est pas maître de lui-même ; sa royauté est fragile comme le roseau, sa couronne a la piqûre déchirante de l'épine ; l'appareil de la puissance, l'éclat de la gloire, cachent de honteuses plaies ou de cruelles infirmités. *Ecce homo !* Voilà l'homme et l'abrégé de toutes nos misères ! — Vous déplorez l'ingratitude d'un ami ? voilà l'homme ! *ecce homo !* il a été trahi par son

disciple, abandonné de tous les siens. — L'injustice des hommes ! bienfaiteur généreux, il n'a fait que des ingrats, et n'a trouvé que des persécuteurs. — L'injustice de la fortune ? pauvre, nu, dépouillé, il n'a pas où reposer sa tête. — L'absence de toute consolation humaine ? voilà l'homme qui ne peut, qui ne veut pas être consolé, tant sa tristesse est profonde. — Qui donc oserait se plaindre ? Ah ! il n'y a point de douleurs auprès de pareilles douleurs, il n'y a plus de maux dans la vie, il ne reste plus au fond des cœurs que de l'amour et de la reconnaissance pour cet homme savant en infirmités [1], qui a guéri toutes nos plaies, en les rassemblant toutes dans sa personne ! Mais ici, à ces traits, M. F., ce n'est pas assez de reconnaître l'homme, il faut encore reconnaître le Dieu. Prophète du Seigneur, vous l'avez vu, dites-vous, et parce qu'il était sans gloire, vous ne l'avez pas connu : *Vidimus et desideravimus eum.* Mais nous, Chrétiens, pouvons-nous le méconnaître, et y a-t-il une âme assez forte hors celle d'un Dieu pour porter ce poids et cet assemblage de douleurs, dont une seule accablerait la constance humaine la mieux affermie ?

Vous attendez peut-être, M. F., qu'un spectacle si

[1] *Scientem infirmitatem.* Is. LIII, 3.

attendrissant va désarmer la haine, et réveiller du moins dans les cœurs le sentiment de la pitié, si ce n'est celui de l'humanité et de la justice. C'était aussi l'effet que s'en promettait la malheureuse politique de Pilate ; mais cet homme ne s'entendait point à gouverner les passions de la multitude ; il ne savait pas qu'un peuple révolté ne s'arrête plus dans le crime dès qu'il a connu le secret de sa force, et que l'horrible soif du sang, au lieu de s'apaiser, s'irrite en lui et s'allume à la vue de celui qu'il a versé. Un nouveau cri s'élève dans l'assemblée de l'iniquité. Est-ce un cri de grace? Non, c'est un cri de condamnation et de mort : Otez, ôtez, *tolle, tolle;* qu'il soit crucifié ! *crucifigatur* ! Il le sera, M. F., Jésus va mourir ; comme l'innocent Isaac, il marche au Calvaire, chargé du bois de son sacrifice. O Croix de mon Sauveur qui nous apparaissez pour la première fois comme un signe de salut et de miséricorde, recevez nos adorations et nos hommages ! *O Crux, Ave.*

3e PARTIE. — Un vil esclave, comblé des faveurs de son roi, et admis dans sa plus intime familiarité, avait porté l'audace et l'ingratitude jusqu'à conspirer contre l'auguste bienfaiteur qui l'avait tiré de la poussière, pour l'élever aux premières dignités de sa cour. Le crime était prouvé ; le coupable, sous la

main de la justice ; la peine était la mort, et le monarque outragé jura par sa couronne qu'il ne ferait point de grace. La sentence allait recevoir son exécution, et déjà l'échafaud était dressé, lorsque l'héritier du trône se présente à son père, et lui rappelle l'ancienne promesse qu'il en a reçue d'obtenir la première grace qu'il solliciterait de sa bonté. Le tendre père confirme avec joie cette promesse, et engage sa parole royale de ne rien refuser à ce fils unique et bien-aimé, dût-il lui demander la moitié de son empire. Aimable et généreux prince, il se jette alors aux pieds du trône, et demande la vie de l'homme que l'on va conduire au supplice. Grace impossible ! il faut qu'il meurt ; le roi en a fait le serment ; mais un serment un serment non moins sacré l'oblige à octroyer la demande de son fils. Comment concilier des engagements si contraires ? Ah ! le jeune prince a prévu la difficulté et saura la résoudre ; le crime sera puni, et le coupable pardonné. Il offre sa tête en échange de celle qu'il veut sauver ; et le monarque, lié par des serments également inviolables, croit ne pouvoir refuser cette affreuse substitution. Cependant les portes de la prison s'ouvrent ; on annonce à l'esclave sa grace, et le prix qu'elle a coûté et le nom de son libérateur. Le croirez-vous ?

Il apprend cette nouvelle avec une froide indifférence, et le premier usage qu'il fait de sa liberté est de se rendre, comme à un spectacle, au lieu de l'exécution. Il voit d'un œil sec le prince innocent prendre sa place sur l'échafaud ; il regarde sans en être ému les apprêts du supplice ; seul insensible, au milieu de tous les cœurs déchirés, il attend impatiemment que le sacrifice s'achève. Mais au moment de frapper, le fer échappe de la main de l'exécuteur : et qui oserait immoler tant de graces et tant de vertus ? Qui l'osera ? Moi ! s'écrie le monstre ; et traversant la foule, écartée par l'horreur, il court droit à la généreuse victime, et lui porte le coup mortel.

Ceci n'est qu'une parabole, M. F. ; voici la vérité : L'homme avait osé armer contre Dieu son superbe néant et son orgueilleuse poussière : aussitôt l'arrêt de mort est porté contre lui, et il mourra à moins qu'une grande victime ne rachète sa vie aux dépens de la sienne. Mais où trouver cette victime ? Le sang des taureaux et des génisses n'a point la vertu de laver le crime ; l'homme lui-même peut bien souffrir, mais ne peut satisfaire ; les puissances des cieux interrogées à leur tour ne trouvent dans leur propre fonds, d'ailleurs si riche, ni assez d'amour, ni assez de grandeur pour répondre à la générosité et à la

dignité d'un tel sacrifice ; et l'insuffisance de toutes les créatures ensemble proclame qu'un Dieu seul peut offrir à un Dieu une réparation égale à l'injure. Alors le Verbe divin se présente à son Père : Mon Père, lui dit-il, les offrandes et les holocaustes n'ont pu désarmer votre justice, et j'ai dit. Voici que je viens moi-même me substituer à la place du coupable. O amour, ô charité sans mesure et sans terme, s'écrie ici saint Bernard, vous êtes aussi sans exemple ! Le Père céleste agrée ce sacrifice; il vient cet innocent Agneau, il vient selon sa promesse, effacer les péchés du monde ; le voilà portant sa longue et pesante croix, et sa couronne, et son manteau de pourpre, qui s'avance péniblement vers le Calvaire ! Mais qu'aperçois-je, grand Dieu ! et quelle est la main qui va l'immoler ? Ah ! je ne veux plus voir ni dans Judas, ni dans Pilate, ni dans les Juifs endurcis, les auteurs de cette scène sanglante ; je ne veux, je ne puis voir que le péché, le péché tout seul qui a causé cette Passion douloureuse, le péché qui chaque jour la renouvelle. Le Prophète étonné demande quel est donc cet homme qui marche couvert d'habits souillés, et d'où vient que ses vêtements sont rougis comme ceux du vigneron qui foule la vendange ? *Quarè ergo rubrum est indumentum tuum, sicut calcantium*

in torculari? C'est à vous de lui répondre, pécheurs, c'est à vous de dire si ce sont les bourreaux ou vos péchés qui ont ouvert ses veines et fait couler ce sang adorable; si ce n'est pas votre sensualité, votre intempérance, vos joies criminelles qui ont blessé sa chair virginale, et rempli son âme de tristesse et de langueurs; votre orgueil qui a couronné d'épines sa tête auguste, vos passions honteuses qui ont couvert sa face divine d'infâmes crachats et de soufflets ignominieux; si vous n'êtes pas au pied de la lettre cet esclave ingrat et parricide qui porte le coup mortel à celui qui ne meurt que pour le sauver. N'accusez donc plus les Juifs moins coupables que vous; oui, vous êtes cet esclave, *tu es ille vir*, vous avez crucifié Jésus-Christ.

Et, si ce langage vous paraît outré, écoutez, je m'en vais vous dire une chose horrible; je la dirai pourtant, parce qu'elle est vraie. Pensez-vous, si le Fils de Dieu revenait sur la terre, et se mettait une seconde fois à la discrétion des hommes, pensez-vous qu'ils lui préparassent une fin moins tragique? Ah! s'ils le tenaient en leur puissance, tous ces impies dont la langue ou la plume blasphèment contre le Ciel, que la vue d'un prêtre désole, qui frémissent à l'aspect d'un signe religieux et semblent le menacer de leurs regards, qui déjà par la pensée

auraient anéanti Dieu s'il pouvait l'être, croyez-vous qu'ils n'assouviraient pas sur son auteur la haine profonde que la religion leur impire? et quand on sait ce qu'est le peuple, comme il est facile à égarer, comme il passe subitement des transports de l'amour aux rugissements de la rage, peut-on douter qu'il se trouvât encore un Judas pour trahir Jésus-Christ, un Pilate complaisant pour laisser faire, des juges iniques pour voter sa mort, des sophistes moqueurs pour l'insulter, une place de sang pour dresser l'échafaud, une multitude assemblée pour battre des mains au jour de son supplice? Et vous-mêmes, M. F., qui avez sans doute, des sentiments plus humains, ah! peut-être aujourd'hui, touchés de ses vertus, de ses bienfaits, de ses miracles, vous le recevriez en triomphe, comme le peuple de Jérusalem, vous le proclameriez roi, vous lui élèveriez des autels; demain les passions irritées de trouver dans le Juste un contradicteur importun, un censeur incorruptible, demanderaient à grands cris sa tête et le jugeraient digne de mort : *Reus est mortis.* Non, non, celui qui ne sait pas cela, ne sait rien, n'a rien vu, n'a rien appris des leçons de l'expérience; il ne connaît pas le fonds du cœur de l'homme, ni les tempêtes que soulève cet abîme.

Et voilà, n'en doutons pas, ce qui fait tomber Jésus-Christ sous le fardeau de sa croix. Ce n'est pas tant le poids de cette croix qui l'accable que la vue de nos péchés et de notre malice. Trois fois cette cruelle image se présente à ses yeux, et trois fois il succombe. O Cyrénéen ! laissez-moi prendre cette croix, c'est à moi de la porter, je veux en charger mes épaules, je veux la presser sur mon cœur, la planter profondément dans mon âme. Seigneur Jésus ! donnez-la-moi ; si mes péchés en ont augmenté le poids, je veux du moins le partager. O combien cette croix, tout amère et pesante qu'elle soit, me sera douce et légère, si je la reçois de votre main, si vous daignez y répandre l'onction de votre grace et les charmes de votre amour !

Enfin le Sauveur du monde touche au terme de sa vie et de son sacrifice. Toujours escorté des soldats, des prêtres, des chefs du peuple, et poursuivi par les huées et les imprécations d'une foule insolente et furieuse, il monte au Calvaire, il arrive, de chute en chute, au sommet de la montagne redoutable. Grand Dieu ! quel coup vous allez frapper ! Ah ! il y a plus ici que le sacrifice d'Abraham. Voici le véritable Isaac ; c'est la même douceur et la même fermeté avec la même innocence ; mais le premier ne

fut immolé qu'en figure, le second sera réellement sacrifié. Maintenant, M. F., que puis-je vous dire que vous ne sachiez déjà. Ah ! je vous en conjure, soulagez ici mon esprit et mon cœur ; ne m'imposez pas la triste nécessité de vous décrire ce qu'aussi bien de faibles paroles ne sauraient vous faire entendre. Voyez vous-mêmes, comme la rage de ses bourreaux se réveille, comme on lui arrache ses vêtements collés sur sa chair sanglante, comme ses plaies se rouvrent, comme on achève d'épuiser ses veines ! Voyez avec quelle fureur on l'étend sur l'autel de son sacrifice, et comme les clous déchirants sont enfoncés sous le marteau dans ses pieds et dans ses mains divines. Représentez-vous ses membres raidis, ses blessures élargies par la rigueur des tortures, tous ses os froissés tellement rejetés hors de leur place que, selon l'énergique expression d'un prophète, on peut les compter l'un après l'autre. Représentez-vous encore cette grande croix qui se lève et qui retombe de tout son poids dans la fosse qu'on lui a creusée. Essayez enfin de concevoir ce que souffre un homme qui, ayant tous les membres déchirés par cet ébranlement effroyable, est suspendu sur ses blessures, et ne soutient tout le poids de son corps que sur des mains percées de clous ; qui, avec le sentiment de son innocence,

se voit crucifié entre deux scélérats comme le plus criminel de tous ; qui semble n'être élevé si haut que pour porter des yeux éteints sur un peuple innombrable qui remue la tête en signe de mépris, mêle la risée parmi les douleurs, l'aigreur de la raillerie avec les excès de la cruauté, le sarcasme sanglant avec les emportements de la fureur ; sur des soldats mercenaires qui jettent le sort avec une froide insensibilité sur ses innocentes dépouilles ; sur une mère tendre et affligée qui est à la fois le témoin et la seconde victime de ses souffrances ; et vous comprendrez qu'il faut que le péché soit quelque chose de bien horrible, puisqu'il mérite d'être pleuré plus que tout cela, selon la parole du Sauveur lui même : *Nolite flere super me, sed super vos flete.*

Médiateur entre le ciel et la terre, sur qui va se porter la première pensée de Jésus-Christ ? Sur qui ? sur ses disciples peut-être, sur sa mère qu'il voit éplorée aux pieds de sa Croix ? Non, sur ses bourreaux. O miracle de charité ! sa première pensée est une pensée de miséricorde ; sa première parole, une parole de paix et de grace ; et comme s'il eût appréhendé que les foudres vengeurs n'échappassent par surprise des mains de son Père, il se hâte de conjurer le feu du ciel prêt à dévorer ses ennemis : *Mon Père,*

pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. O Chrétiens ! qui voudra se venger lorsqu'un Dieu pardonne ? qui ne sacrifiera de bon cœur ses ressentiments à l'amour de ce Dieu de paix qui prie pour ses bourreaux, et ne veut voir dans l'aveuglement volontaire de ses ennemis qu'une ignorance digne d'excuse ? *Pater, ignosce illis, nesciunt enim quid faciunt.* Mais surtout quel est le pécheur qui pourra ne pas espérer dans la miséricorde divine, après l'exemple du larron pénitent ? Avec quelle dignité ce Roi, si profondément dégradé, promet un royaume ! Que de grandeur il mêle à ses humiliations ! On lui demandait un miracle ; en voilà un du premier ordre, la conversion d'un pécheur au moment de la mort. Il est déjà sur sa Croix ce qu'il sera au dernier jour : il prédestine les uns, et il réprouve les autres.

Ici, M. F., quelle scène attendrissante sollicite tout ensemble votre pitié, votre reconnaissance et votre amour ! Non, je ne puis me défendre de tempérer l'amertume de votre douleur par les sentiments d'une joie pure et d'une douce confiance. Voyez-vous comme le Fils de Marie est suspendu à la Croix, et comme la Mère de Jésus se tient debout au pied de cette Croix sanglante ? Ne me demandez pas quelle fut alors leur compassion mutuelle ; qu'il vous suffise de

penser que leurs douleurs, comme un flux et un reflux successif, se répondaient, s'agrandissaient par une fidèle réciprocité. Cependant que se passait-il dans ces deux âmes si grandes, si généreuses, si souffrantes? Ah! M. F., qu'elles méditent de grandes choses! que le testament qu'elles font en votre faveur est consolant! Jésus va vous quitter, mais il ne veut pas vous laisser orphelins; il a une Mère, cette Mère sera la vôtre; recevez-la de sa main, avec le bien-aimé disciple. Déjà cette Mère désolée vous enfante dans la douleur, et le Sauveur scelle de son sang cette heureuse adoption.

Mais tandis qu'il nous donne sa Mère, il est lui-même abandonné de son Père céleste. En vain dans l'excès de ses maux, il veut chercher en lui quelque force et quelque consolation; en vain il élève vers le ciel une voix mourante, et s'écrie : Mon Père, m'avez-vous donc abandonné? Dieu semble dormir dans les profondeurs des cieux, et s'il s'éveille, c'est pour répondre à la plainte de son Fils par les éclats de sa colère. Que ferez-vous, Seigneur, dans ce délaissement universel? Ce qu'il fera, M. F.? crucifié par les hommes, abandonné de son Père, il ne lui reste plus qu'à s'adresser à vous : ne l'entendez-vous pas qui vous dit : J'ai soif : *Sitio*.

Arrêtez, Juifs barbares, ne lui présentez pas un breuvage amer : ce n'est pas cette soif qui le dévore. Savez-vous, Chrétiens, quelle est cette soif ? C'est la soif de votre rédemption, de votre conversion, de votre sanctification, de votre salut. Voilà l'ardeur qui l'épuise, qui consume son cœur, qui dessèche ses entrailles. Depuis qu'il est élevé sur la croix, il brûle d'attirer à lui tous les cœurs, il brûle d'être aimé. Oh ! n'étancherez-vous point, M. F., la soif de cet aimable Sauveur, qui vous demande l'eau de la pénitence, l'eau de vos larmes pieuses ? Ah ! si vous connaissiez le don de Dieu, si vous saviez quel est Celui qui vous demande ce rafraîchissement, peut-être que vous lui auriez demandé la même grace, et qu'il vous aurait désaltérés à la fontaine de ces eaux vives qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle. O Jésus ! donnez-nous cette eau, afin que nous n'ayons plus soif, et que nous n'allions plus puiser aux sources empoisonnées de Babylone. Bientôt il vous la donnera, M. F.; une source secrète d'eau et de sang va découler sur vous de la blessure de son côté, avec les sacrements, avec la grace; mais hâtez-vous de le désaltérer lui-même; n'irritez pas cette soif brûlante par des délais qui contristeraient son amour : hâtez-vous. Mais il n'est plus temps ; Jésus se meurt,

Jésus est mort; il jette sur les prophéties un dernier regard, pour voir si rien ne manque à son sacrifice, et après s'être assuré que tout est consommé, et qu'il ne reste plus dans ses veines une goutte de sang qu'il puisse verser pour les hommes, il remet son âme entre les mains de son Père, et baissant la tête, il expire.

Oui, M. F., tout est consommé; le ciel est réconcilié avec la terre, le mur de division qui séparait l'homme de son Dieu est renversé, le grand ouvrage de notre rédemption est accompli, tout est consommé. Je me trompe, il reste une dernière consommation, et c'est à nous de la remplir: Jésus est mort, il faut le venger, apaiser la voix de son sang, réformer l'arrêt qui l'a condamné, poursuivre son ennemi, son meurtrier... Où est-il le monstre? Cruel péché! sa mort est ton ouvrage; tous les crimes de la terre présents, anciens et à venir, se sont assemblés comme une armée contre le Juste; ils l'ont choisi comme un but vers lequel ils ont dirigé leurs traits; tous, à grands cris, ont demandé sa mort; il n'en est pas un seul qui ne lui ait porté le coup mortel, et victime de tous, il l'a été de chacun d'eux. — Mais quoi! Jésus est mort, et son ennemi respire, et le péché subsiste encore! qui le croirait? et c'est

dans vos cœurs qu'il trouve un asile contre la justice qui le poursuit? Ah! du moins sur le Croix, Jésus-Christ pouvait dire : Je souffre, mais mon Père est glorifié; je souffre, mais le monde est sauvé; je souffre, mais mon amour est satisfait... Mais n'est-ce pas assez d'une mort? faut-il, ingrat pécheur, que tu me persécutes jusqu'au sein de ma gloire? faut-il que tu crucifies de nouveau le Fils de l'homme, que tu le couvres d'opprobres et de mépris, que tu foules aux pieds ce sang de la nouvelle alliance, le prix de ta rançon et le remède de tes blessures? — Crucifier Jésus-Christ? qui l'oserait, M. F.? qui de vous, au Calvaire, aurait eu le barbare courage de porter sur cet Agneau une main déicide, de défigurer ces traits augustes, ces traits aimables, siége de la majesté et de la douceur, de percer ces mains pleines de graces, de déchirer ce cœur, foyer d'amour! Ah! les Juifs eux-mêmes seraient tombés à ses genoux, s'ils eussent *reconnu en lui le Seigneur de gloire.* — Mais le crucifier, non plus au Calvaire, sur l'autel de la Justice divine, mais dans un cœur où il a établi le trône de sa grace; le crucifier, non plus comme un étranger, comme un ennemi, mais comme un Dieu que l'on reconnait, que l'on adore; le crucifier, sans qu'il ait la consola-

tion de penser que cette nouvelle passion vous est utile, en le condamnant à la dure nécessité de vous perdre!.. arrêtez, pécheurs, arrêtez ; Jésus-Christ vous demande grace, moins pour lui que pour vous-mêmes : Grace, grace, pécheur! ton Dieu t'implore; pourras-tu la lui refuser?

Chrétiens, voilà son image. Si ce spectacle lamentable ne peut vous émouvoir, si vous jugez que Jésus-Christ n'ait pas assez souffert, je vous le livre, je vous l'abandonne ; épuisez sur lui toutes vos fureurs ; marquez de l'œil la place où vous voulez enfoncer le poignard, si toutefois il reste une partie saine où vous puissiez ouvrir de nouvelles blessures ; jugez, condamnez, foulez aux pieds, mettez en pièces, livrez aux flammes ce signe sacré, comme on l'a fait dans des jours d'horreur, encore voisins de nos jours. Non, non, M. F., je le vois, je le sens, vous n'êtes pas assez méchants, assez cruels ; vos cœurs frémissent, vos entrailles sont émues. Eh bien ! choisissons une autre victime ; livrez-moi ces passions criminelles qui, tant de fois, par d'insolents murmures, ont répété contre le Sauveur ce cri de mort : Crucifiez-le, *Crucifigatur !* qu'à leur tour elles soient condamnées et attachées à la Croix, *Crucifigatur!* Impudiques, livrez-moi ces habitudes honteuses qui

dessèchent en vous tout germe d'honneur, de religion, de vertu ; qu'elles soient crucifiées, *Crucifigatur*. Vindicatifs, livrez-moi cette ardeur de nuire, cette soif de la vengeance, ces longs ressentiments d'une faible injure, *Crucifigatur*. Hommes superbes, hommes injustes, sensuels, ambitieux, livrez, livrez cet orgueil, cette cupidité, cette intempérance ; que je les attache à la Croix, *Crucifigatur*. Pécheurs, qui que vous soyez, venez tous, élevons ici un tribunal, livrez-moi votre péché ; qu'il en soit fait une éclatante justice ; anathème, mort au péché ! Armons-nous du glaive de la pénitence ; frappons à grands coups, redoublons d'efforts, qu'il expire le monstre qui a donné la mort au Seigneur, *Crucifigatur*. Ce n'est pas assez ; Chrétiens de tous les états, de tous les âges, riches et pauvres, grands et petits, attachons-nous tous à cette Croix, afin de pouvoir dire avec l'Apôtre : Je suis crucifié avec Jésus-Christ. N'écoutons pas le cri de la nature, allons et mourons avec notre Maître ; laissons clouer nos pieds et nos mains à cet arbre de vie ; ceignons nos fronts de cette couronne, mille fois plus radieuse que celle des rois ; laissons ouvrir nos cœurs par ce fer qui ne donne plus la mort, depuis qu'il a été retrempé dans la fournaise de l'amour. Pour vous, Seigneur, je ne vous

dirai pas de descendre de cette Croix, mon unique espérance ; demeurez-y pour votre gloire, demeurez-y pour mon salut. Ainsi, M. F., tout sera consommé, et d'une consommation de mérites, nous passerons à la consommation de la gloire. Amen !

SERMON

SUR LA

RÉSURRECTION DE N. S. J. C.

Surrexit : Il est ressuscité. *Marc.* XVI, 6.

La Résurrection de Jésus-Christ, M. F., est une cause célèbre, vivement débattue entre l'Eglise naissante et la Synagogue dégénérée, jugée depuis dix-huit siècles en faveur de la première, par une décision qui ne souffre point de réplique, je veux dire, par l'ascendant irrésistible et le triomphe éclatant de la vérité sur les contradictions de la mauvaise foi, mais toujours soumise à de nouvelles discussions par l'incroyable obstination des ennemis du christianisme. Sur les traces de la Synagogue, les Celse, les Julien, les Porphire, chez les païens, et nos incrédules modernes, jusqu'au sein des na-

tions chrétiennes, ont essayé tour-à-tour d'infirmer ce jugement, en instruisant de nouveau le procès de la Résurrection. De son côté, l'Eglise, vigilante à maintenir ses droits et l'inviolabité de la foi dont elle garde le sacré dépôt, a constamment défendu ce dogme contre tous les genres d'attaque, depuis son établissement jusqu'à nos jours, parce qu'elle l'a toujours regardé comme la raison de sa foi, la règle de ses mœurs, le fondement de son espérance, comme le fait principal sur lequel repose la divinité de sa religion. Si le Christ n'est pas ressuscité, disait l'Apôtre aux fidèles de Corinthe, notre prédication est vaine, votre foi et sans fondement, *vana est fides vestra;* si au contraire, le Christ est ressuscité, sa religion est divine, et la foi du Chrétien, n'eût-elle pas d'autre motif, est pleinement justifiée aux yeux de la raison.

Pour décider une question de cette importance, il faut connaître la nature de la cause. La Résurrection de Jésus-Christ est un fait; un fait se juge par la déposition des témoins. Les témoins sont partagés : les Apôtres déclarent que Jésus est ressuscité; les gardes placés autour de son tombeau prétendent que, pendant leur sommeil, son corps a été enlevé par ses disciples. La question entre les Apôtres et

les Juifs, aussi bien qu'entre les incrédules et nous, se réduit donc à savoir laquelle de ces deux relations opposées doit emporter nos suffrages. Nos adversaires ne seraient pas admis à produire d'autres allégations que celles qui furent avancées dans le temps des premiers débats. Après dix-huit cents ans, ils auraient mauvaise grace de présenter des objections qui auraient échappé aux premiers intéressés, qui étaient à portée de rendre un témoignage, et en multipliant leurs moyens, ils en diminueraient la force. Bornons-nous donc au récit des témoins pour ou contre la Résurrection; appelons-les tour-à-tour au tribunal de la raison, et leurs dépositions entendues, jugeons, sans passion, sans préjugé, lequel de ces deux témoignages peut soutenir l'examen d'une critique impartiale. Or, sans prétendre décider d'avance le point contesté, je trouve dans l'aveu des uns, comme dans le désaveu des autres, la démonstration la plus complète de la vérité de la Résurrection de Jésus-Christ, en sorte que la lumière jaillit de toutes parts pour éclairer le jugement que nous avons à prononcer. La Résurrection de Jésus-Christ prouvée par l'autorité des témoins qui la publient, sujet de la première partie : La Résurrection prouvée par l'opposition même des té-

moins qui la contestent, c'est la seconde réflexion.

Félicitons la Reine du ciel de la résurrection de son divin Fils. *Regina cœli.*

1re RÉFLEXION. — AUTORITÉ DES TÉMOIGNAGES. — 1° *Tradition.* Avant d'interroger, M. F., les témoins qui déposent en faveur de la Résurrection de J.-C., je dois fixer votre attention sur une preuve sensible, éclatante et toujours persévérante de ce grand évènement. Que veut dire cette solennité, cette pompe dans nos cérémonies religieuses, ce concours de fidèles qui se réunissent dans nos temples, cette affluence autour de la chaire de vérité, ces cantiques, cette ivresse de toute l'Eglise, qui, après s'être ensevelie dans le tombeau avec son Epoux, semble aujourd'hui ressusciter avec lui, pleine de grace et de beauté? Pourquoi ces cris de joie, ces chants de victoire qui retentissent à nos oreilles : Il est ressuscité, *surrexit;* il n'est plus là, voici le lieu où l'on avait déposé son corps! *non est hic; ecce locus ubi posuerunt eum!* La mort de Socrate, dont personne ne doute, est-elle attestée par un monument aussi frappant, aussi grave, aussi solennel? est-il un fait dont l'antiquité profane, je dis un fait reconnu, avoué par la saine critique, dont le souvenir ait traversé les siècles avec un témoi-

gnage plus illustre, un caractère plus imposant d'authenticité ? S'il fallait soumettre la certitude historique à cette condition, quel est l'évènement, même le plus simple, le plus naturel, qu'on ne fût en droit de contester? et si les moins croyables étaient revêtus de ce caractère, qui oserait les révoquer en doute ? Si J.-C. n'est pas ressuscité, que l'incrédule me donne une autre cause raisonnable de ce singulier monument. Sans doute, une tradition m'est suspecte, si je ne la vois marquée à certains signes particuliers qui la distinguent des erreurs populaires. Aussi, quand je considère cette fête solennelle, destinée à perpétuer la mémoire de la Résurrection de J.-C., mon premier soin est d'examiner s'il y a un espace vide entre l'époque du fait et le commencement de la tradition, si celle-ci est essentiellement liée avec la vérité de celui-là. La vie est un chemin ; les dix-huit siècles écoulés depuis le jour où le Sauveur a dû ressusciter sont pour moi comme une route de dix-huit cents lieues que je parcours rapidement par la pensée : j'avance à grands pas dans cette voie qui m'est ouverte, et d'année en année, comme d'une lieue à l'autre, je rencontre sur mon passage, une borne qui m'avertit de l'évènement. J'arrive ainsi jusqu'au milieu du second siècle ; là, je vois les traces d'une

contestation célèbre entre les Eglises d'Orient et celle d'Occident, sur le jour où doit se célébrer la Pâque : l'Orient s'appuie sur l'autorité de saint Jean, l'oracle des églises; l'Occident a pour lui saint Pierre, évêque de Rome et du monde chrétien. J'en conclus que cette institution remonte aux temps des Apôtres. Je poursuis ma course, je touche au but, et près du lieu où l'on dit que le fait s'est accompli, j'aperçois la pierre du témoignage. Quelle main a posé ce monument? Doit-on le confondre dans la foule de ces traditions obscures, indifférentes, qui se glissent et s'étendent de proche en proche, parce qu'aucun obstacle n'en arrête le cours ? il s'élève de la terre au ciel, *il est exposé comme un étendard à la vue de tous les peuples*[1]; il intéresse la religion, l'ordre public, l'honneur d'une nation qu'il accuse tout haut du plus grand crime qui ait jamais été commis, d'un déicide ! A-t-il été dressé, érigé, conformément aux préjugés existants, aux préventions dominantes? il heurte de front tous les préjugés comme tous les intérêts : préjugé de scandale pour les Juifs, qui souffraient impatiemment qu'on plaçât sur les autels, qu'on adorât comme un Dieu, celui qu'ils avaient attaché à une croix comme le plus criminel des hommes;

[1] Is. LXVI, 1.

préjugé d'éducation pour les Gentils qui ne pensaient pas qu'il pût venir rien de bon de la Judée; préjugé de folie pour les philosophes de ce siècle qui, remplis comme les nôtres, d'une présomptueuse confiance en eux-mêmes, rejetaient avec dédain tout ce que leur raison ne pouvait comprendre. Tels que les Israélites relevant les murs de Jérusalem au retour de la la captivité, les Apôtres sont forcés de bâtir d'un main et de combattre de l'autre. Cependant le monument qu'ils élèvent reste debout, immobile et ferme sur ses fondements, sans aucun secours humain, contre le choc de toutes les forces humaines; en vain toutes les passions frémissent autour de lui; il est bâti d'un ciment éternel; les siècles l'ont respecté, et il subsiste encore au milieu de nous comme un témoin éloquent qui crie à toute la terre que Jésus est ressuscité. Dénué de tous les secours qui accréditent les fausses traditions, il n'a donc pu s'établir que sur la vérité reconnue du fait qu'il atteste. Premier témoignage en faveur de la Résurrection, témoignage public, solennel, toujours subsistant. En deux mots, l'Eglise célèbre aujourd'hui la Résurrection du Sauveur; donc il est ressuscité.

2° *Prédiction de Jésus-Christ.* La foi publique et constante de l'Eglise nous conduit de siècle en siècle,

par une chaîne ininterrompue jusqu'aux témoins de la Résurrection. Qui sont ces témoins? Jésus-Christ qui l'a prédite, les Apôtres qui l'ont publiée.

Jésus-Christ qui l'a prédite. Ici, M. F., c'eût été le lieu d'invoquer l'autorité de ces illustres témoins qui ont vu de loin et décrit par avance toutes les circonstances de la venue du Messie, et qui ont toujours marqué sa Résurrection comme un des traits auxquels on devait le reconnaître. Leurs dépositions antérieures à l'évènement vous auraient frappés par leur étonnante précision. Vous auriez entendu Job se réjouir de ce que son Rédempteur est vivant, *scio quod Redemptor meus vivit*, et en conclure qu'il ressuscitera comme lui, et qu'un jour il le verra dans sa chair : *Videbo eum in carne meâ*. Vous auriez admiré avec Isaïe la gloire de son tombeau : *Erit sepulchrum ejus gloriosum*[1]. Le Prophète-roi vous l'aurait représenté libre entre les morts, *inter mortuos liber*[1], brisant les portes de fer, les verroux d'airain, après s'être reposé dans l'espérance que Dieu ne le laisserait pas dans le tombeau et ne souffrirait pas qu'une chair sanctifiée par l'union du Verbe fut sujette à la corruption : *Non dabis Sanctum tuum videre corruptionem*. Enfin, par la bouche du pro-

[1] Ps. LXXXVII, 5. [2] Ps. CVI, 16.

phète Osée, il se serait écrié lui-même : O mort, je serai ta mort; ô enfer, je serai ta destruction : *Ero mors tua, o mors; morsus tuus ero, inferne*[1]. Mais, pour renfermer dans ses limites naturelles une matière déjà si étendue, arrêtons-nous au témoignage que Jésus-Christ a rendu lui-même de sa Résurrection, témoignage qui suffit seul pour lever tous les doutes, parce qu'une telle prédiction suppose et prouve qu'il avait le pouvoir de la vérifier. Jésus a prédit publiquement sa Résurrection en termes précis et formels : Cette race adultère et perverse demande un signe, il parlait aux Pharisiens, et nul autre ne lui sera donné que le signe du prophète Jonas[1] : car de même que Jonas demeura trois jours et trois nuits dans le sein de la baleine, ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans les entrailles de la terre. Les Juifs ne se méprirent pas sur le sens de ces paroles, puisqu'après le crucifiement ils dirent à Pilate : Nous nous souvenons que ce séducteur a dit : Après trois jours je ressusciterai. Que l'incrédule se décide une fois sur le caractère qu'il veut donner à Jésus-Christ. Cette prédiction est nécessairement de trois choses l'une : ou la production de l'enthousiasme, ou le fruit de l'imposture,

[1] Os. XIII, 14. [2] Matth. XII.

ou l'oracle d'un envoyé de Dieu. Qu'il choisisse. Regardera-t-il Jésus-Christ comme un enthousiaste qui débite de bonne foi les réveries d'un cerveau blessé, d'une imagination en délire? Il ne faut qu'ouvrir l'Evangile pour sentir combien l'enthousiasme est opposé à la conduite du Sauveur. Mais quand cette accusation serait aussi fondée qu'elle est injuste, je ne vois pas quel avantage nos adversaires en pourraient tirer. Le corps de Jésus-Christ serait du moins resté dans le sépulcre, et aurait fait justice de ces prétentions chimériques. L'enthousiasme meurt avec celui dont il s'était emparé, et n'a aucune vertu pour le rappeler à la vie. Or, puisqu'il est de fait que le corps a disparu, il faut renoncer à l'accusation d'enthousiasme, et ne plus voir dans cet évènement qu'un grand miracle ou une grande fraude; mais si la Résurrection est l'ouvrage de la fraude, Jésus-Christ en est complice, puisqu'il l'a prédite : reste donc à examiner si cette prédiction est le fruit de l'imposture.

Ici je presse mes adversaires, et je leur demande ce qu'ils pensent de la sagesse et de la prudence de Jésus-Christ. Tous me répondent qu'ils le tiennent pour un homme sage et éclairé, pour un politique habile, un philosophe plein de raison et de lumières.

Je ne me contente pas de cet aveu; j'insiste, et leur demande encore quel but se proposait Jésus-Christ en prédisant sa Résurrection. Il est incontestable qu'il fondait la divinité de sa mission sur la vérité de cet évènement. Maintenant, répondez-moi, était-il de la sagesse de Jésus-Christ, était-il dans l'intérêt de sa mission divine qu'il voulait établir, d'aller, sans nécessité, sans motif, renverser ses projets, détruire une œuvre, heureuse jusqu'alors, soit en désabusant les disciples qu'il avait déjà gagnés, soit en fournissant à ses ennemis un moyen sûr et facile de le convaincre de mensonge à la face de l'univers? Or telle a été la conduite de Jésus-Christ, si sa prédiction est le fruit de l'imposture. Je dis qu'il aurait désabusé ses disciples : et quel autre effet pouvait produire sur eux une fausse prédiction, que de les forcer à abandonner la cause, à détester la mémoire d'un maître perfide qui se serait joué si cruellement de leur crédulité? Si vous me dites qu'ils étaient entrés dans le complot, et qu'à eux était remis le soin de l'exécuter, je vous demanderai à mon tour s'il est vraisemblable que Jésus-Christ ait voulu, sans raison et contre toute raison, bâtir une imposture, dont le succès, d'ailleurs incertain, ne devait avoir lieu qu'après sa mort,

surtout si l'on considère qu'il n'y avait d'un côté que quelques femmes simples, et douze hommes sans éducation, sans crédit, sans fortune, pour assurer la réussite d'une entreprise aussi téméraire, et que de l'autre le pouvoir des Romains s'unissait à celui des Juifs pour en arrêter l'exécution. J'ajoute que Jésus-Christ aurait fourni à ses ennemis un moyen sûr et facile de le convaincre de fausseté. Avertir publiquement toute la ville de Jérusalem de sa Résurrection, n'était-ce pas les inviter à se tenir en garde contre l'imposture? Au commencement du dernier siècle, il arriva, en Angleterre, un fait remarquable : De prétendus prophètes, venus des Cévennes à Londres, s'engagèrent, pour établir l'autorité de leur mission, à ressusciter un Anglais de leur troupe; ils osèrent même fixer le jour où le prodige devait s'opérer. Quel fut l'effet naturel de cette prédiction? La fable s'en répandit de toutes parts. A l'heure, au lieu marqué, le peuple accourut en foule; mais le miracle ne se fit point, et l'évènement découvrit l'imposture. C'était à quoi Jésus-Christ devait s'attendre, s'il n'eût pas été assuré de sa Résurrection, et, de l'aveu de nos adversaires, il était assez sage, assez éclairé pour prévoir un tel résultat, il était intéressé à ne pas s'y exposer. Loin donc qu'il ait

voulu tromper, en prédisant sa Résurrection, il a donné la plus grande marque de sincérité. Cette prédiction n'est donc pas le fruit de l'imposture. Nous avons prouvé qu'elle était encore moins une production de l'enthousiasme. Elle n'a donc pu sortir que de la bouche d'un envoyé de Dieu. Le Sauveur est donc ressuscité comme il l'a dit, *resurrexit sicut dixit*, et parce qu'il l'a dit, puisqu'il ne l'a dit, puisqu'il n'a pu le dire que dans l'assurance et la persuasion qu'il avait de ressusciter. Second témoignage en faveur de sa Résurrection : Jésus a prédit qu'il ressusciterait, donc il est ressuscité.

3° *Témoignage des Apôtres.* Il est temps d'appeler les témoins oculaires qui attestent le fait de la Résurrection. Pour récuser leur témoignage, je ne connais que deux moyens : les accuser d'erreur ou de mauvaise foi. Or je soutiens que leur témoignage unanime et persévérant ne peut être suspect ni d'illusion ni d'imposture. Et d'abord la nature du fait, la multitude et la variété des apparitions, le nombre et les dispositions des témoins, ne permettent pas de croire qu'ils aient été trompés. Je dis la nature du fait. Fait public, éclatant, qui s'adresse et parle à tous les sens ; ce n'est pas un fait obscur arrivé dans les ténèbres ; ce n'est pas

en songe que Jésus-Christ se montre à ses disciples. Sans doute, on ne contestera pas que la résurrection d'un mort ne soit un fait dont nos sens peuvent rendre témoignage : nous connaissons tous quand un homme est mort, et supposé qu'il revînt à la vie, nous pourrions juger s'il est vivant, comme nous jugeons que nous vivons nous-mêmes. Fait surnaturel, miraculeux, qui éveille l'attention, excite la curiosité, inspire la défiance, écarte jusqu'à l'ombre de l'illusion, en commandant des précautions plus sévères ; fait continu et permanent qui, par son assiduité, laisse le temps à la passion de se calmer, à la prévention de se dissiper, à la surprise de se reconnaître, à la crédulité de s'éclairer, aux sens de se remettre, à la chaleur des premières impressions de se refroidir! Est-il un fait qui, par sa nature, prête moins à l'erreur, à la séduction?

J'ajoute, le nombre des témoins. La loi n'en demande que deux pour asseoir un jugement : *In ore duorum vel trium tertium stabit omne verbum* [1]. Accordons toutefois, malgré l'invraisemblance de la supposition, qu'il puisse se rencontrer deux et trois personnes qui, trompées par leur imagination, ou par de vaines apparences, croient voir, entendre,

[1] Deut. XIX, 15.

toucher, ce qu'elles ne touchent, ni n'entendent, ni ne voient; mais qu'un grand nombre d'hommes, sur un fait aussi sensible, se trompent tous ensemble, et tous précisément de la même manière, sans qu'aucun d'eux découvre et redresse l'erreur des autres, c'est ce qu'on ne peut admettre sans tomber dans un scepticisme universel. Or, nous n'avons pas seulement ici quelques témoins rares et isolés. Pour ne rien dire des saintes femmes qui, avec des yeux et des oreilles, pouvaient raconter comme les hommes ce qu'elles avaient vu et entendu, voyez une armée de témoins se lever comme un seul homme à votre appel : entendez les onze apôtres, les soixante et douze disciples, et plus de cinq cents frères dont saint Paul invoque hardiment le témoignage, s'écrier tout d'une voix qu'ils ont vu Jésus-Christ ressuscité : *Quod vidimus, quod audivimus annuntiamus vobis* [1].

Je dis enfin, la multitude et la variété des apparitions. Si Jésus ne se fût montré qu'une fois, de loin, rapidement, d'une manière fugitive, je pourrais absolument croire à la possibilité de l'erreur, quoiqu'elle n'ait pas d'exemple. Mais écoutez les témoins ; en supposant qu'ils sont trompés, vous devez admettre que leur récit est sincère. Ils vous diront que leur

[1] Joann. I, 3.

Maître apparut successivement, tantôt aux uns, tantôt aux autres, tantôt à tous, à Madeleine, à saint Pierre, à saint Jacques, aux deux disciples, aux onze apôtres, au cénacle, au jardin, à Emmaüs, au lac de Génézareth, sur la montagne. On l'interroge, il répond ; il mange, il converse, il voyage avec les siens dans l'intimité du commerce le plus familier ; il leur fait sentir sa chair et ses os, et mettre les doigts dans les traces récentes de ses plaies ; et ces visites se répètent constamment pendant quarante jours, jusqu'à ce qu'aux yeux de tout un peuple il s'ouvre un chemin dans le Ciel d'où il était descendu : *Præbuit seipsum vivum per dies quadraginta apparens eis et loquens* [1]. Supposer l'illusion dans des apparitions si variées, si fréquentes, et dans un fait si sensible, et dans des témoins si nombreux, n'est-ce pas détruire la certitude physique qui résulte du rapport constant et unanime des sens ? n'est-ce pas ébranler les fondements de la certitude historique et de l'ordre moral qui reposent tout entiers dans l'infaillibilité du témoignage des hommes ?

Je vois d'ici venir votre objection, et je m'en empare, comme d'un auxiliaire puissant qui vient se ranger parmi mes preuves. Vous allez dire que

[1] Act. 1, 3.

les disciples étaient préparés à recevoir ces impressions par leurs préventions et leur extrême crédulité. Mais d'abord une pareille illusion supposerait la démence, et la démence n'atteint pas à la fois tant d'esprits, et la démence n'admet pas cette uniformité dans les récits, cette liaison dans les faits, cette mesure dans les discours que nous offre l'histoire de Jésus ressuscité. Voulez-vous dire qu'ils avaient l'esprit préoccupé de toutes les circonstances qu'ils rapportent, que le Sauveur apparaîtrait à ceux-ci dans un lieu, à ceux-là dans un autre, qu'à telle question il ferait telle réponse, qu'il viendrait souvent les visiter durant quarante jours? et quand la prévention pourrait conduire à cet étrange aveuglement, je ne dirai qu'un mot pour en renverser l'hypothèse, et ce mot est décisif : Rien n'est plus éloigné de leur esprit que la prévention à l'égard de la résurrection de leur Maître; et qui donc s'attendait à le voir ressusciter? Joseph d'Arimathie, qui vient charger son corps de cent livres d'aromates? Madeleine, qui le voit et ne le reconnaît pas? Les disciples d'Emmaüs, qui avaient espéré, disent-ils, de voir en lui le Rédempteur d'Israël, et qui, par cet aveu, ne l'espèrent donc plus? Les apôtres qui, traitent d'extravagance le premier rap-

port qu'on leur en fait? *Visa sunt antè illos sicut deliramentum verba ista*[1]. Thomas, qui ne s'écrie : Mon Seigneur et mon Dieu! qu'après avoir sondé les plaies des clous et de la lance?.... Certes, ce ne sont pas des hommes prévenus qui mettent tant de soins à examiner et qui ne se déterminent qu'après tant de précautions. N'êtes-vous pas émus contre eux d'une secrète impatience? et ne leur adressez-vous pas le même reproche que Jésus-Christ : O insensés dont le cœur est si lent à croire! *O insensati et tardi corde ad credendum!*... Que si leur incrédulité vous étonne, après la prédiction du Sauveur, n'oubliez pas ce beau mot de S. Grégoire-le-Grand, que la Providence a voulu qu'ils fussent si longtemps incrédules pour que nous fussions fidèles, et ne leur a fermé les yeux que pour ouvrir les nôtres : *Non tam illorum infirmitas, quàm nostra futura firmitas fuit*[2]. La nature du fait, la multitude des apparitions, le nombre et les dispositions des témoins, ne permettent donc pas de les soupçonner d'illusion. Peut-on les accuser d'inposture?

Nous établirons en son lieu l'invraisemblance de ce projet considéré en lui-même. Arrêtons-nous ici, pour écarter la discussion, à deux preuves de fait,

[1] Luc. XXIV, 11. [2] Ev. lib. II. hom. XXIX, n° 1.

ou si vous le voulez, à deux témoignages qu'ils ont donnés de leur sincérité, et qu'on ne doit point attendre des imposteurs : témoignage de l'esprit, et témoignage du sang. Témoignage de l'esprit, esprit de force et de sagesse, qui leur est donné d'en haut, pour confirmer leur témoignage par le témoignage même de Dieu. C'est un fait incontestable que les Apôtres ont justifié leur mission par des miracles. Ils n'ont pas dit : Croyez que Jésus-Christ est ressuscité, parce que nous vous l'assurons. Ils ont dit : Croyez-en les prodiges que nous opérons sous vos yeux, au nom de Jésus ressuscité. Ces miracles n'ont jamais été réfutés, ni même sérieusement contredits par les Juifs. Julien l'Apostat, en les attribuant à la magie, montre assez le désespoir où il était d'en démentir la certitude. Maintenant, qui sont ces hommes qui marchent accompagnés du pouvoir du Ciel, qui commandent en maîtres à toute la nature, qui, sans études et sans lettres, parlent toutes les langues, qui d'un mot redressent les boiteux, éclairent les aveugles, ressuscitent les morts, ôtent ou rendent la vie, dont l'ombre même a la vertu de guérir, qui communiquent avec profusion ces dons miraculeux, qui signalent leur prédication par des prodiges plus grands encore que ceux de leur Maî-

tre? Dieu, sans doute, est avec eux; la nature n'obéit point aux imposteurs.

Témoignage du sang. Un second fait non moins incontestable, c'est que les Apôtres sont morts pour attester la Résurrection du Sauveur. Il fut toujours en leur pouvoir de sauver leur vie; ils n'avaient qu'à se taire : Nous ne pouvons pas, s'écrient-ils, *non possumus*, et ils meurent. L'incrédule a voulu leur disputer ce plus beau titre de leur gloire; mais Etienne lapidé en haine de sa foi, saint Jacques mis à mort par Hérode-Agrippa [1], le premier évêque de Jérusalem précipité du haut du temple pour avoir rendu témoignage à Jésus-Christ, le saint vieillard Jean plongé sous Domitien dans l'huile bouillante, le tombeau des saints Apôtres en qui Rome se confie comme dans ses murailles et ses remparts, parlent plus haut que les faciles dénégations de l'incrédule. Il leur était si naturel de sacrifier leur vie, que le nom des témoins est venu se confondre avec celui des martyrs. Et ne dites pas qu'il est ordinaire aux hommes de mourir pour de fausses opinions; il ne s'agit point d'une opinion, il s'agit d'un fait, et l'on ne meurt pas pour un fait dont on connaît la fausseté. Ce ne sont pas des hommes

[1] Act. XII, 2.

prévenus qui meurent pour une doctrine qu'ils ont sucée avec le lait ; ce ne sont pas des philosophes qui, méditant sur des questions abstraites, se font une idole de leur opinion et la défendent jusqu'à la mort. Les Apôtres ne disent pas : Nous avons pensé, médité, conclu. Leurs pensées pourraient être fausses, leurs méditations vaines, leurs conséquences défectueuses. Ils disent : Nous avons vu, entendu, touché de nos mains ce Jésus ressuscité; et ils présentent la tête au glaive des bourreaux. S'ils disent la vérité, reprend le grand Bossuet dont j'emprunte ici le raisonnement, que reste-t-il à répondre? S'ils inventent, que prétendent-ils? ils perdent la vie présente, qu'espèrent-ils dans les siècles futurs? La félicité de leur âme? s'ils attendent la couronne que promet le Dieu de vérité, ils ne sont point des imposteurs. La gloire de leur nom? Ah ! si parmi tant d'opprobres et sous le fer des persécuteurs, ils ont pu prévoir de si loin la gloire du christianisme et les honneurs que nous leur rendons aujourd'hui, je n'en veux pas davantage pour vous convaincre que c'étaient des hommes divins, à qui la force de la vérité faisait voir le triomphe de la bonne cause, à l'extrémité de la carrière de l'oppression. On a beau subtiliser, il faut en croire, avec

Pascal, des témoins qui se font égorger. Maintenant, qu'il me soit permis de vous le demander, M. F., les témoins de la Résurrection de Jésus-Christ sont-ils coupables de faux de témoignage, ou n'en sont-ils pas coupables? Dieu de vérité! si, par impossible, ma foi était une erreur, c'est vous qu'il faudrait accuser, parce que ce serait vous qui m'auriez trompé, en permettant que l'imposture portât l'empreinte de votre main toute-puissante : *Domine, si error est quem credimus, à te decepti sumus!* La Résurrection de Jésus-Christ, portée au plus haut degré de certitude par l'autorité des témoins qui la publient, vous l'avez vue. La Résurrection prouvée par l'opposition même des témoins qui la contestent : sujet de la seconde partie.

IIe RÉFLEXION. — 1° *Invraisemblance dans le projet attribué aux Apôtres.* Les témoins qui contestent la Résurrection du Sauveur, se retranchent à dire que les disciples ont enlevé son corps pendant le sommeil des gardes. Prouvons que l'iniquité s'est mentie à elle-même [1], et que son désaveu équivaut à un aveu formel, puisqu'elle n'a pu l'établir que sur une fable tissue d'absurdités, de contradictions, d'invraisemblances, qui d'elle-même tombe

[1] *Mentita est iniquitas sibi.* Ps. XXVI, 12.

en morceaux, et dont rien ne sort que le mensonge et ne laisse voir que la mauvaise foi. Invraisemblance dans le projet attribué aux apôtres, invraisemblance dans le prétendu sommeil des gardes, invraisemblance dans la conduite de la Synagogue, supposé la vérité du fait de l'enlèvement. Chacune de ces invraisemblances entraîne une impossibilité.

Je dis invraisemblance dans le projet attribué aux Apôtres. Oublions les preuves éclatantes qu'ils ont données de leur sincérité; n'envisageons que le projet en lui-même, indépendamment de toute autre considération. Vous voulez qu'il aient imaginé, tenté, exécuté le projet d'enlever le corps de leur Maître? ils ne s'attendaient donc pas à le voir ressusciter. S'ils l'ont cru mort sans ressource, quel sentiment leur reste-il que celui de la honte d'avoir été dupes d'un imposteur? Quel motif, quel intérêt, quel espoir a pu les engager à réhabiliter sa mémoire? Vivant, ils l'abandonnent; mort, iront-ils se faire tuer pour sa querelle? D'où vient que ce qui devait les abattre les encourage, que ce qui devait ruiner leurs espérances les relève, que leur amour se réchauffe lorsqu'il devait s'éteindre? Est-ce l'ambition que les pousse à se faire les Apôtres du mensonge? Le crédit, l'autorité, les richesses sont dans les

mains de leurs ennemis. S'ils n'ont à espérer que les biens, les honneurs du monde, ils se reconnaissent eux-mêmes pour les plus malheureux des hommes : *Miserabiliores sumus omnibus hominibus*[1]. Est-ce l'espoir du succès qui flatte leur vanité? mais il n'y a que la vérité ou la vraisemblance qui puisse faire espérer les hommes. Ici, tout ce qui se voit, étonne, tout ce qui se prévoit est contraire, tout ce qui n'est qu'humain est impossible. Ici tout est contre eux : la Synagogue qui combat pour sa loi, la gentilité qui défendra ses dieux, l'enfer dont ils détruisent le culte et les sacrifices, la terre à laquelle ils veulent ôter ses idoles, le ciel qu'outrage leur imposture, la conscience qui réclame ses droits. Car, si le Christ n'est pas ressuscité, nous portons, dit l'Apôtre, un faux témoignage contre Dieu : *Invenimur et falsi testes Dei.* A s'en tenir à la présomption de droit, celui-là a commis le crime, à qui le crime est utile; il n'y a ici d'autres coupables que les Juifs, qui avaient le plus grand intérêt à supposer et à répandre la fable de l'enlèvement.

Mais enfin, je veux que les Apôtres aient été conduits par quelque motif à former le projet d'en-

[1] 1. Cor. xv, 19.

lever le corps de Jésus-Christ. Ce projet suppose un complot; un complot suppose des communications, des confidences, un concours de volontés, et surtout un secret impénétrable; il a fallu préparer les esprits, s'entendre, se concerter; tous n'ont pas eu d'abord la même pensée; on a dû la leur inspirer, la leur faire goûter, vaincre leurs répugnances, rassurer leurs craintes, encourager leur faiblesse, forcer leur honneur, leur conscience, leur religion; et il y aura eu autant de complices qu'il y a de témoins qui déclarent avoir vu Jésus ressuscité. Est-il croyable qu'on ait pu faire en moins de deux jours à plus de cinq cents personnes une aussi périlleuse confidence, que tous soient entrés dans le complot, qu'aucun ne l'ait combattu, n'ait reculé devant les conséquences; qu'aucun n'ait été retenu par la crainte de Dieu ni des hommes, que nul n'ait senti l'impossibilité manifeste de l'entreprise, que nul, en refusant de prendre part à ce mystère d'iniquité, n'en ait immolé les auteurs à la risée et à la vindicte publiques? Comment le secret se conservera-t-il parmi tant de fourbes qui ne sont gouvernés que par leurs caprices, et qui, se mettant au-dessus de la conscience et de la religion, se sont affranchis de tout engagement juste ou injuste? Joignez l'inconstance,

la légèreté, l'indiscrétion si naturelle à l'esprit de l'homme, le besoin d'un confident pour se décharger du poids d'un secret, dans un complot où plusieurs femmes sont admises comme premiers mobiles, les divers intérêts qui changent selon les temps, et les diverses passions qui changent les hommes, les rivalités, les jalousies, les divisions si ordinaires entre ceux qui ne sont liés que par le parjure, la réflexion, le repentir, les cris d'une conscience tourmentée par les remords, et si vous trouvez dans ce projet de la vraisemblance, tous les caractères du mensonge et de la vérité seront désormais confondus.

Passons encore sur ces difficultés. Voilà donc les Apôtres si timides jusqu'alors, transformés tout d'un coup en conspirateurs intrépides. Ils marchent droit au sépulcre, Pierre à leur tête, Pierre tout-à-l'heure tremblant à la voix d'une femme. Mais dès le premier pas un obstacle les arrête. Les Juifs ont tout prévu : ils ont scellé l'entrée du sépulcre, comme pour le mettre sous la sauvegarde de la nation ; ils y ont placé une force militaire pour en défendre l'accès : par ces mesures, ils se constituent dépositaires du corps de Jésus ; ils en répondent contre toute entreprise, ils s'engagent à le représenter après les trois jours. Au troisième jour, il a disparu. Hommes in-

justes, qu'avez-vous à dire, si ce n'est que vous n'êtes pas plus forts que Dieu ? Etes-vous en droit d'alléguer l'enlèvement après que vous l'avez prévu, après que vous avez dû, que vous avez pu, que vous avez voulu le prévenir ? Quoi ! s'écrie saint Jean Chrysostôme [1], vous voulez que les disciples aient laissé écouler la première nuit, où le tombeau libre encore rendait infaillible le succès du complot, pour venir à la seconde, lorsque le sépulcre était entouré d'une haie de soldats ? vous voulez qu'ils aient dérobé le corps de leur Maître ? et au milieu du trouble, de la précipitation inséparable d'une action si hardie, ils seront descendus aux soins minutieux, à l'inutile précaution de déposer avec ordre les linges dont il était enveloppé ? Mais enfin, comment se sont-ils ouverts les avenues du tombeau ? Par la violence ? à quoi aurait-elle servi qu'à trahir l'imposture ? Par la séduction ? prenez garde ; ce n'est pas Pilate, c'est vous qui avez choisi les soldats, et il est à croire que ce choix est tombé sur les plus vigilants, les plus incorruptibles, les plus dévoués, et que vous leur avez donné les ordres les plus positifs, la consigne la plus sévère. Admirable conduite de la Providence, pour écarter tout soupçon de complicité contre les gardes et les

[1] In Matth. hom. xc, n° 1.

disciples ! Mais qu'ai-je besoin de les justifier d'un crime dont vous ne les accusez pas ? vous connaissiez si bien leur courage et la médiocrité de leurs ressources, que vous n'avez pas osé leur reprocher d'avoir employé la force ni la séduction.

2° *Invraisemblance dans le sommeil des gardes.* Mais, dites-vous, c'est pendant le sommeil des gardes que le corps a été soustrait par les disciples. Ah ! s'il vous faut inventer, pour sauver l'honneur de votre nation, racontez-nous des choses plus vraisemblables, Je voudrais que ces gardes fussent ici ; je leur demanderais comment, par un oubli sans exemple de la discipline militaire, des hommes chargés des intérêts de César et de la Synagogue, investis de la confiance publique, honorés par le choix de leur premiers magistrats qui se reposent sur leur fidélité, des hommes, par habitude et par état, endurcis aux fatigues, assez éveillés d'eux-mêmes par l'espoir de la récompense et la crainte du châtiment, se sont endormis à un poste où ils n'avaient à exercer leur vigilance que durant une nuit ? comment ils se sont tous abandonnés à ce lâche et coupable repos, par une sorte d'enchantement et de fatalité, sans qu'un seul d'entre eux ait tenu les yeux ouverts sur le dépôt remis à sa garde, ce qui aurait suffi pour déjouer les manœuvres

de l'imposture ? comment, pour se livrer à une si criminelle négligence, ils ont choisi, comme à dessein, le temps où la faveur des ténèbres, en rendant l'enlèvement plus facile, commandait une surveillance plus active, le moment critique et décisif, le moment si précieux, le moment si attendu où tout le mystère allait être dévoilé ? comment leur sommeil a été si profond, que ni la marche des conspirateurs, ni la rupture du sceau, ni les mouvements autour du sépulcre, ni le bruit qu'a du faire en roulant l'énorme pierre qui en fermait l'entrée, n'a pu les tirer de cette léthargie ? comment enfin ils ont pu donner une relation si précise de ce qui s'est passé pendant leur sommeil? comment ils savent que Jésus-Christ n'est pas ressuscité, que son corps a été enlevé du tombeau, et nommément que les disciples en sont les ravisseurs, puisque, de leur aveu, témoins endormis, ils n'ont rien vu, rien entendu ? Je sais bien ce que je leur demanderais, mais je n'en sais pas assez pour deviner leur réponse; et comme ils ne sont point là pour répliquer, j'adresserai les mêmes questions à l'incrédule, et le prierai de me dire s'il pourrait citer un seul exemple d'un homme admis dans une cour de justice à rendre témoignage de la vérité d'un fait dont il n'a pour garants que

des yeux fermés et appesantis par le sommeil.

3° *Invraisemblance dans la conduite des Juifs.* Aussi les Juifs ne croyaient pas eux-mêmes à cette fable absurde, et j'en trouve la preuve dans leur conduite, à laquelle il est impossible de donner aucune couleur de vraisemblance, supposé la vérité du fait de l'enlèvement. En effet, si ce récit n'est que l'expression pure de la vérité, il y a deux sortes de grands coupables : les gardes qui ont trahi la confiance de la nation, les Apôtres qui en ont brisé les sceaux. Examinons comment la justice va procéder contr'eux. On connaît la sévérité des lois de la discipline militaire. Nous voyons Hérode envoyer à la mort les soldats chargés de la garde de saint Pierre, qu'un miracle avait tiré de sa prison[1]. Ici le délit est bien plus grave, parce que l'enlèvement du corps de Jésus-Christ est d'une toute autre conséquence. Qu'arrive-t-il? Le crime reste impuni; les magistrats ferment les yeux, et souffrent qu'on les accuse en face d'avoir acheté le silence de ces témoins oculaires de la Résurrection. Comment concilier cette indulgence avec la persuasion du fait de l'enlèvement? Mais du moins les Apôtres n'échapperont pas à la vengeance des lois, et la justice, armée de la puis-

[1] Act. xii, 19.

sance, va servir la haine depuis long-temps éveillée contr'eux? Mais quoi? on laisse cette accusation circuler dans le public, où elle ne peut être vérifiée; on ne la porte pas au tribunal qui aurait le droit, les moyens, l'intérêt de la constater? On dépêche des émissaires, au rapport de saint Justin [1], pour répandre au loin le bruit de l'enlèvement; et sur les lieux, on n'ose pas lui donner la consistance d'une enquête, d'une intruction juridique, ni même celle d'une simple assertion? Les Apôtres sont libres; on ne les recherche point, on ne les juge point, on ne les punit point? Quelle autre cause a pu arrêter la marche de la loi, que la fausseté reconnue du fait divulgué par le conseil des Juifs, et la crainte fondée que l'éclat d'un procès et la solennité des débats ne fissent rejaillir sur lui tout l'odieux de l'imposture?

Mais admirez le contraste de l'assurance et de l'intrépidité des faibles, avec la mollesse et la timidité des puissants. A peine quelques semaines se sont écoulées, et voilà les accusés qui font le procès à leurs juges et qui déclarent la guerre à ceux qui leur offrent la paix et l'impunité! Jérusalem retentit des éclatants témoignages qu'il rendent à la Résurrection du Sauveur. Dès leurs premières prédications,

[1] Dial. cum. tryp. n° 108.

trois mille, cinq mille prosélytes ne sont que les prémices de l'abondante moisson que les ouvriers évangéliques sont appelés à recueillir. Qui m'expliquera ces nombreuses conversions, ces rapides progrès de la foi, si la Résurrection de Jésus n'est que l'œuvre de l'imposture? Car enfin ces nouveaux fidèles n'ont pas admis sans examen une doctrine qui les arrache à leurs préjugés, à leurs habitudes, à leurs intérêts les plus chers; et s'ils ont examiné, dans le temps et sur les lieux où il leur était si facile de puiser la vérité à sa source, quelle force n'a pas en pareil cas le témoignage qu'ils expriment par leur conversion? Quoiqu'il en soit, les magistrats s'alarment de ces succès imprévus, et se saisissent de la personne des Apôtres. Il va donc s'ouvrir ce procès important par qui la vérité sera mise dans tout son jour! Les coupables sont sous la main de l'autorité; ils vont être interrogés sur le crime de l'enlèvement; la religion, l'honneur de la nation seront vengés, et l'Eglise naissante, étouffée dans son berceau et noyée dans le sang des imposteurs. Il ne faut qu'un mot pour les confondre.... ce mot ne sera pas prononcé. On se borne à leur demander en quel nom et par la puissance de qui ils ont redressé un boiteux de naissance, dont la guérison miracu-

leuse tient Jérusalem attentive. Pierre prend la parole : Princes du peuple, apprenez, et que tout Israël sache, que ce prodigue a été opéré par la puissance et au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, que vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité d'entre les morts : *Quem vos crucifixistis, quem Deus suscitavit à mortuis*[1]. Les magistrats interdits n'osent répliquer; ils laissent dans le silence l'accusation si grave qui pèse sur les Apôtres, et pour couvrir leur trouble et leur confusion, ils leur intiment la défense de prêcher cette doctrine. Juges iniques, n'espérez pas de leur fermer la bouche; ce sont des hommes qui ne peuvent pas taire les choses dont ils sont les témoins. Jugez vous-mêmes, disent-ils, s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à Dieu : *Non enim possumus quæ vidimus et audivimus non loqui*[1].

Suivons-les une seconde fois devant le même tribunal; nous les y verrons paraître avec la même fermeté. Les prêtres, les Pharisiens, tout le conseil frémissait de rage, et opinait pour la mort. Le plus sage des docteurs de la loi, Gamaliel, se lève, et dit que cette affaire mérite une délibération plus mûre; il raconte la fin déplorable de quelques chefs de parti qui avaient paru dans ces derniers temps,

[1] Act. IV, [2] Ibid.

et venant au fait des Apôtres, il conclut en ces termes : Si cette entreprise vient des hommes, elle tombera d'elle-même ; si elle vient de Dieu, tous vos efforts seront vains et ne sauraient la faire échouer : qui sait même s'il ne se trouvera pas enfin que vous aurez fait la guerre à Dieu [1] ? Les sénateurs se rangent à cet avis, et relâchent les accusés. Vous le voyez, Gamaliel suppose que la main de Dieu pouvait être avec les Apôtres ; cette expression lui serait-elle échappée, le conseil l'aurait-il approuvée, s'ils eussent ajouté foi au récit de l'enlèvement ? N'y avait-il pas un conseiller assez sensé pour lui dire : Comment pouvez-vous croire que Dieu ait trempé dans un complot qui n'est fondé que sur le mensonge et sur l'imposture ? Tout le conseil partageait donc les soupçons de Gamaliel, et comment les aurait-il partagés, s'il eût découvert de la fraude dans la Résurrection de Jésus-Christ ? Je diminuerais le poids de cette autorité, en m'y arrêtant davantage. On dira que cette relation de la conduite des Juifs est justement suspecte, puisqu'elle ne nous est transmise que par les Apôtres. Prenez garde, les écrivains sacrés ont publié ces faits en présence de la Synagogue ; auraient-ils osé les lui attribuer,

[1] Act. v, 38.

s'ils n'avaient eu pour garant la notoriété publique ? S'ils l'avaient osé, n'auraient-ils pas été démentis ? S'ils avaient été démentis, les ennemis du christianisme n'auraient-ils pas, dans les siècles suivants, rappelé cette dénégation ? Et si l'on s'obstine à attribuer une autre conduite à la Synagogue, si l'on veut qu'elle ait informé contre les Apôtres, qu'elle les ait convaincus, condamnés, punis de mort, qu'on nous explique, je ne dis pas, les progrès de la foi, les conquêtes de l'Evangile dans tous les lieux que le soleil éclaire, mais la fondation d'une seule Eglise et la conversion d'un seul homme. Jésus-Christ est donc ressuscité ; les deux récits opposés s'accordent à établir ce fait : l'un, par l'évidence de la vérité ; l'autre, par l'évidence du mensonge. Amis et ennemis se donnent la main ; le jugement sort de lui-même et sans efforts de la discussion raisonnée que vous venez d'entendre. Car enfin il faut choisir entre un miracle démontré, ou quatre phénomènes monstrueux, dont la cause n'existe ni dans la nature ni hors de la nature. Miracle d'imprévoyance dans Jésus-Christ, qui, avec la sagesse et les lumières qu'on ne lui conteste pas, fonde la divinité de sa mission sur l'accomplissement d'une prédiction qu'il savait ne devoir jamais être véri-

fiée ; miracle de folie et de démence dans les Apôtres, qui, trompés ou trompeurs, jouent un rôle également inexplicable, et dont la vie comme la mort est une énigme qui n'a pas de mot ; miracle d'impolitique dans les Juifs, qui, ayant le droit, l'intérêt, le pouvoir de démasquer l'imposture, font précisément tout ce qu'il faut pour en assurer le succès ; miracle de crédulité dans le monde, qui, sur la foi de quelques aventuriers sans mission, croit sans motif un fait sans preuves, malgré les réclamations si puissantes des préjugés et des passions : autant d'absurdités qu'il faut se résoudre à dévorer, si l'on rejette la Résurrection du Sauveur. Je le demande, est-ce le chrétien ou l'esprit fort qui mérite le reproche ? l'incrédule le plus obstiné voudrait-il décider un différend du plus mince intérêt sur des raisons semblables à celles qu'il croit suffisantes pour renverser la certitude de la Résurrection de Jésus-Christ ? Mais pourquoi aime-t-il mieux admettre quatre prodiges évidemment impossibles, qu'un seul miracle revêtu de tous les caractères de la vérité ? Ah ! c'est que dans le premier cas, il en est quitte pour outrager le bon sens et la raison, tandis que la foi de la Résurrection entraîne après elle de sérieuses conséquences, qu'il est temps de lui signi-

fier dans mes conclusions, puisque ma cause ayant triomphé, il est juste que les adversaires soient condamnés à subir les conditions que la perte de leur procès leur impose. Heureuse défaite! qui ne coûte aux vaincus que le plaisir d'avoir découvert la vérité, et qui lui laisse tous les fruits et tous les avantages de la victoire!

Jésus-Christ est ressuscité, donc il est l'envoyé de Dieu, donc il est Dieu, puisqu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse se ressusciter lui-même; donc sa religion est divine, et notre croyance certaine de toute la certitude qu'il y a que Dieu ne peut ni se tromper ni tromper les hommes. Le fait de la Résurrection de Jésus-Christ est le sceau visible apposé par le Roi des siècles à la grande charte de la révélation qu'il a donnée à l'univers. Ce fait, une fois établi, lève toutes les difficultés, interdit tous les doutes, retranche tout examen, toute recherche curieuse, en nous donnant la clef de tous les mystères. Il ne s'agit donc plus de discuter, de raisonner, d'admettre, de rejeter, de mutiler, selon nos caprices, les vérités de l'Evangile, sous le prétexte qu'elles sont inaccessibles à notre faible raison. Sans doute, la religion sera toujours une colonne majestueuse qui cache son front dans les nues; mais nous en voyons les fon-

dements, et c'est assez pour nous rassurer sur sa hauteur. Elle sera toujours une chaîne dont les nombreux anneaux échappent à notre vue; mais nous en tenons dans nos mains les extrémités, et nous jugeons sagement que les anneaux se touchent. Jésus-Christ est ressuscité, donc nous ressusciterons nous-mêmes : c'est la doctrine du grand Apôtre, qui ne comprenait pas qu'on pût rejeter cette conséquence sans en attaquer le principe : *Si resurrectio mortuorum non est, neque Christus resurrexit* [1]. Dans son langage, le Sauveur est appelé les prémices des morts, *primitiæ dormientium* [2], le premier né d'entre les morts, *primogenitus ex mortuis* [3], qui doit un jour amener à sa suite la grande famille du genre humain dont il a épousé la chair. De là les promesses et nos espérances, la certitude d'une vie à venir où tout sera remis à sa place, l'attente d'une cité qui aura des fondements [4], tandis qu'ici-bas tout chancelle, le sol tremble, tout manque sous nos pieds mal affermis; de là les couronnes assurées à la vertu; mais de là aussi les menaces et nos justes craintes : Car nous ressusciterons tous, dit le même Apôtre, mais nous ne serons pas tous changés :

[1] 1. Cor. xv. [2] Ibid. [3] Coloss. II, 1.
[4] *Fundamenta habentem civitatem.* Heb. XI, 10.

Omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur [1]. Nous ressusciterons tous, mais les uns pour la gloire, les autres pour l'ignominie. Nous serons donc jugés selon nos œuvres; notre grande affaire est donc de nous préparer à ce jugement redoutable; la vertu seule est donc sur la terre notre bien solide, et même notre unique bien, puisqu'elle est le seul qui nous reste, quand tous les autres s'échappent de nos mains. Jésus-Christ est rsssuscité, donc, ô pécheurs, sortez du tombeau de vos iniquités; morts, je ne dis pas de quatre jours, comme Lazare, mais de dix, de vingt, de trente années, réveillez-vous de votre sommeil, secouez cette poussière, dégagez-vous de ces liens honteux qui vous enchaînent, levez-vous, et marchez dans les sentiers de la justice : *Surgite mortui.* Membres d'un chef glorieux et ressuscité, passez de la mort à la vie, du péché à la grace. Comme Jésus-Christ, ressuscitez véritablement, *surrexit verè*; je veux dire sans feinte, sans déguisement, sans couvrir un fond de malice et d'iniquités, sous les dehors trompeurs d'une fausse conversion. Comme Jésus-Christ, ressuscitez avec éclat, *surrexit et apparuit*; ne craignez pas de vous montrer tels que vous êtes; réparez les scan-

[1] 1. Cor. xv, 51.

dales de vos mœurs, par l'édification de vos exemples; repoussez les lâches conseils du respect humain, non moins contraire au véritable honneur qu'à l'esprit de l'Evangile. Enfin, comme Jésus-Christ, ressuscitez pour ne plus mourir : *Christus resurgens non moritur.* Et vous, justes, le cœur, le cœur en haut, *sursùm corda*, cherchez, goûtez les choses du ciel, et non celles de la terre [1]; dépouillez-vous des restes du vieil homme, pour vous revêtir de l'homme nouveau; purifiez-vous de plus en plus de l'ancien levain [1], et devenus semblables à des enfants nouveaux-nés, plein de candeur et d'innocence, nourrissez-vous du lait de la piété et des pains azimes de la vérité et de la justice. Ainsi renouvelés ou fortifiés dans la grace, puissions-nous tous ne mourir dans le temps que pour ressusciter dans l'éternité.

Ainsi soit-il.

[1] *Quæ sursùm sunt quærite, quæ sursùm sunt sapite, non quæ super terram*, Coloss. III, 1 et 2.

HOMÉLIE

POUR LA FÊTE

DE L'ÉPIPHANIE.

Cùm natus esset Jesus in Bethleem Juda, ecce Magi ab Oriente venerunt Jerosolymam.

Après que Jésus fût né à Béthléem de Juda, des Mages vinrent d'Orient à Jérusalem. *Matth.* II, 1.

Le sang adorable de J.-C., qui vient de couler sous le couteau de la circoncision, produit déjà, M. F., des fruits de rédemption et de salut : la grace de l'adoption divine ne sera plus désormais un privilège exclusivement réservé aux enfants d'Israël. L'heure est venue où va s'accomplir les magnifiques prédictions qui promettaient au Messie toutes les nations pour héritage, où les peuples de toute langue et de toute tribu, ceux de l'Occident comme ceux de l'Aurore, verront paraître une grande lumière au milieu de leurs ténèbres, et dans ces régions de la mort où ils étaient

misérablement ensevelis. Lève-toi, Jérusalem, et brille d'un éclat nouveau, parce que la gloire du Seigneur s'est reposée sur toi. Les nations marcheront à ta lumière, et les rois, à la splendeur de tes rayons. Porte tes regards autour de toi, et vois tous ces enfants qui te viennent de loin; dilate ton cœur pour recevoir la multitude des peuples qui se tourne vers toi, et la force des nations qui t'est donnée. C'est l'hymne de triomphe et de joie que chante le prophète Isaïe, pour célébrer les conquêtes de l'Eglise, dont notre Evangile nous montre aujourd'hui les heureux commencements.

Une étoile paraît dans l'Orient, et avertit les Gentils qu'un Sauveur leur est né : qu'avait donc cette étoile qui la distinguât au-dessus des autres, et qui pût la faire plus spécialement remarquer? chacune d'elles, sur la voûte des cieux, brille avec joie en présence de son Auteur, et raconte la puissance et la gloire du Dieu qui les a créées : *Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum.* Mais celle-là qu'avait-elle donc de rare et de singulier qui lui méritât l'honneur d'être appelée l'étoile du Roi des rois, *stellam ejus*, du Christ qui venait de naître, et d'amener les Mages à son berceau? Balaam, prophète parmi les Gentils, avait vu J.-C. se

lever comme une étoile. Plusieurs siècles avant la venue du Fils de Dieu, il avait dit : Une étoile s'élèvera de Jacob, et le Prince sortira d'Israël : *Orietur Stella ex Jacob, de Jacob erit qui dominetur.* Il est probable que la prophétie de Balaam s'était répandue dans l'Arabie ; les Mages ont donc pu voir dans cette étoile une figure et comme le signe de la naissance de J.-C.; mais une étoile qui ne paraissait qu'aux yeux ne pouvait les attirer à la crèche du Sauveur ; il fallait sans doute que la véritale étoile, J.-C., se fût levée dans leurs cœurs. A la présence de ce signe extérieur, Dieu les toucha au dedans de sa grace, et leur donna l'intelligence et le sentiment du mystère qui leur était annoncé.

L'étoile des Mages est aussi la nôtre, M. F.; elle est le signe et la figure de cette grande et abondante lumière qui allait briller sur le monde. Ce monde était un abîme, et les ténèbres le couvraient, comme autrefois le chaos, au moment de la création, *tenebræ erant super faciem abyssi.* Ténèbres dans l'esprit : les erreurs, les préjugés, les superstitions les plus grossières y avaient pris la place des vérités primitives; Dieu, sa nature, ses perfections étaient souillés ou défigurés par de ridicules ou d'abominables inventions; même ignorance, même incer-

titude sur la nature de l'homme, son origine, sa fin, sa destinée; les systèmes des sages et des beaux-esprits de ce temps-là n'étaient pas moins absurdes que la stupide idolâtrie du vulgaire, et la raison humaine était prête à s'évanouir dans le vide et l'intolérance de ses pensées. Ténèbres dans le cœur et dans la volonté : c'est là surtout que la plaie était profonde; les notions du bien et du mal altérées, les vices divinisés, les devoirs les plus saints, les sentiments les plus doux de la vie immolés à des préjugés féroces : le divorce, la polygamie, l'infanticide, l'esclavage, telle était le code de morale de la presqu'universalité du genre humain, et comme l'on a dit qu'alors dans la nature, excepté Dieu même, tout était Dieu, on peut dire aussi qu'alors tout était la vertu, excepté la vertu elle-même. Ténèbres dans les sens : l'âme s'y était refugiée toute entière; s'ignorant, se reniant elle-même, elle s'était identifiée avec la chair et le sang, et ce souffle pur de la Divinité, ce rayon émané du ciel, s'était éteint dans la boue de la corruption la plus profonde et des plus infâmes dissolutions. Enfin, M. F., n'avez-vous jamais remarqué cette brume épaisse qui nous cache quelquefois le soleil et intercepte sa lumière, ces brouillards presque palpables qui descendent sur

la terre et l'enveloppent comme d'un voile sombre? Quelle nuit, quelle obscurité! on se heurte à chaque pas, on se rencontre sans se reconnaître. C'est de semblables ténèbres que Dieu commence à nous tirer, en appelant à son berceau les Mages, prémices de la gentilité. Une lumière perce cette atmosphère ténébreuse; Jésus, soleil naissant, chasse devant lui ces ombres affreuses; on peut déjà distinguer les objets; on commence à voir le ciel; et l'horizon, dégagé de ces vapeurs grossières, brille bientôt de la sérénité la plus douce et la plus pure. Ah! M. F., rendons graces à Dieu pour le don inestimable qu'il nous a fait en nous éclairant de la lumière de la vraie foi; mais en même temps tremblons à cette parole qui se vérifie malheureusement tous les jours dans ce siècle d'endurcissement et de péché, que la lumière luit dans les ténèbres, et que les ténèbres ne l'ont point comprise. Le soleil, dit saint Cyrille, se lève pour tous, mais il est toujours invisible aux aveugles.

Mais cette étoile miraculeuse n'est pas seulement la figure de la lumière de la foi chrétienne, elle est encore le symbole des inspirations et des bons mouvements de la grace. Vous êtes dans les ténèbres, dans l'aveuglement, dans la corruption du monde;

tournez-vous vers l'étoile, du côté de l'Orient ; tournez-vous vers Jésus-Christ, le véritable Orient, où se lève comme un bel astre l'amour de la vérité et de la vertu. Vous n'aurez pas de peine à la trouver ; vous n'aurez pas même besoin de la chercher : elle se lèvera dans votre cœur, et se rendra sensible par de saintes inspirations, de tendres reproches, des illuminations soudaines. Allez, marchez où vous conduit sa lumière ; imitez les Mages qui n'hésitent pas un moment de la suivre : Nous avons vu l'étoile disent-ils, et nous sommes venus : *Vidimus et venimus*. Quoi ! tout de suite ; vous n'avez pas été retenus par les soins et le gouvernement d'un grand empire, par une femme, des enfants, des intérêts, des plaisirs ? — Non, nous sommes venus, *venimus*. — Vous n'avez pas été effrayés de la longueur et des difficultés du voyage dans des contrées inconnues et par le temps le plus rigoureux. Ils ne répondent autre chose si ce n'est qu'ils sont venus, *venimus*. — Mais quoi ! vous êtes venus de si loin et si promptement, et sans raisonner, sans interroger, sans hésiter ? — Oui, encore une fois, nous sommes venus, *venimus*, — Et pourquoi ? — Parce que nous avons vu, *vidimus et venimus*. Chrétiens ! quelle vivacité de foi, quelle prompte et généreuse obéis-

sance ! Ah ! pécheurs, vous voyez aussi la loi, vous la voyez dans votre conscience, vous la voyez dans l'Evangile; la pratiquez-vous ? Vous voyez les plaies de votre âme ; vous empressez-vous de les guérir en y appliquant les remèdes de la pénitence ? Vous voyez le chemin du Ciel ; le suivez-vous ? Heureuse l'âme pénitente qui peut dire comme les Mages : *J'ai vu et je suis venue ! Vidimus et venimus.* Je m'étais égarée dans les voies de l'iniquité ; j'habitais depuis long-temps les régions du mensonge et de l'erreur; mais du moment que Dieu m'a eu touchée de sa grace, je me suis rendue à lui sans résistance. Oui, du moment où cette instruction, cette science m'a dessillé les yeux, et m'a fait goûter les vérités sublimes de la foi, j'ai abjuré avec horreur les tristes rêves de l'incrédulité ; du jour où cette maladie m'a frappée, où ce revers de fortune a déconcerté mes espérances, où la perte douloureuse de ce que j'avais de plus cher a rompu les liens qui m'attachaient au monde, j'ai compris que rien n'est stable sous le soleil, je n'ai plus fait de fond sur les promesses de la vie, et j'ai tourné toutes mes pensées et tous mes vœux vers les promesses de l'éternité. A l'instant même, où Dieu, se révélant à mon cœur avec toutes ses douceurs et tous ses charmes, m'a fait

sentir qu'il est seul bon, que seul il est aimable, je n'ai plus aimé que lui seul; je n'ai pas lutté contre sa grace et contre les intérêts de mon bonheur; je n'ai pas cherché à disputer la victoire; mais j'ai dit : Vous m'appelez, ô mon Dieu, voici que je viens pour faire votre sainte volonté; se laisser vaincre par vous, ce n'est pas une défaite; c'est le plus doux et le plus glorieux des triomphes. *Vidimus et venimus.* Qu'elles sont heureuses encore une fois, les âmes qui peuvent tenir ce langage! Mais hélas! qu'elles sont rares! Ah! M. F., combien je serais heureux moi-même, si je pouvais contribuer à en augmenter le nombre? Pendant que je vous parle, peut-être l'étoile va se lever pour vous; peut-être que la grace va vous toucher; tandis que ma voix frappe votre oreille, peut-être que le prédicateur invisible se fait entendre à votre âme. Ah! s'il en est ainsi, de grace, n'endurcissez pas votre cœur; suivez cette voix qui vous appelle; obéissez à cet attrait qui vous inspire; une grace appelle une autre grace; cette première inspiration en assure d'autres à votre fidélité.

Les Mages se sont donc mis à partir; mais pour aller où? Ils ne le savent pas encore; ils marchent, comme Abraham, sur la foi du Seigneur, sans savoir où tendent leurs pas; mais ils commencent par quitter

leur famille et leur patrie. On ne sait pas toujours, M. F., pourquoi telle occasion est dangereuse, tel plaisir interdit, telle action défendue ; mais à l'âme docile et fidèle il suffit du précepte : on quitte cette occasion, on renonce à cet amusement, on s'abstient de cette action. Quittons aussi le monde, M. F., et ses vanités à l'exemple des Mages, allons à Jérusalem où l'étoile nous conduit, c'est-à-dire dans le temple saint : nous y trouverons les docteurs qui nous interpréteront les prophéties, nous expliqueront la loi, et nous feront connaître les desseins de Dieu sur nous.

Mais qui sont ces Mages ? des princes, souverains ou tributaires, des sages, ou les arbitres de la religion? Questions oiseuses, qui servent plus à nourrir une curiosité vaine, qu'à édifier la piété. Contentons-nous de savoir ce que Dieu a voulu nous en apprendre. C'étaient sans doute de grands personnages, mais qui mettaient leur grandeur à s'humilier aux pieds de Jésus-Christ; des hommes riches et puissants, mais qui n'avaient pas mis leur cœur dans leurs richesses; des savants, mais qui faisaient servir leur science à connaître Dieu, à étudier ses voies, à le contempler dans ses œuvres, à adorer les conseils de sa providence. Il ne nous importe

pas davantage de savoir d'où ils viennent, si c'est de près ou de loin, de l'Arabie, de l'Ethiopie ou de la Chaldée, bien que les interprètes s'accordent le plus généralement à les faire venir de l'Arabie heureuse, à cause de la nature de leurs présents ; mais quel que soit le point de leur départ, il est toujours vrai de dire qu'ils viennent de loin, puisqu'ils arrivent du pays de l'idolâtrie, où le vrai Dieu était ignoré, où son Christ n'était pas attendu. Ils arrivent cependant de ces régions lointaines; ils touchent déjà aux portes de Jérusalem ; à peine y sont-ils entrés que l'étoile qui jusqu'alors les avait dirigés dans leur route, comme un phare lumineux, cesse de les éclairer. Que devons-nous penser, M. F., de la disparition de ce guide céleste ? Il y a ici plusieurs mystères dont l'intelligence peut contribuer à notre instruction. Disons d'abord que l'étoile disparaît à Jérusalem, parce qu'une lumière extraordinaire devenait inutile dans une ville où luisait la lumière toujours vive de la loi et des prophètes. Votre parole, ô mon Dieu ! s'écrie le Psalmiste, est un flambeau qui éclaire nos pas, et votre loi est une lumière qui me dirige dans la voie où je dois marcher. *Lucerna pedibus meis verbum tuum, et lumen semitis meis.* Vous demandez des miracles

pour croire à la religion ; vous dites : Si je ne vois des prodiges, si vous ne me montrez des signes dans le ciel ou sur la terre, je ne croirai point. Cette exigence serait tolérable de la part des idolâtres, qui n'ont aucune connaissance de la foi véritable; mais dans la société chrétienne, toute radieuse de ses bienfaits, de ses vertus, de ses titres, de ses triomphes, dans le jour plein de sa vérité, demander des miracles pour en embrasser les croyances, c'est demander une lampe en présence du soleil, c'est se plaindre qu'on n'y voit pas quand on est inondé de lumières. Vous avez dans les mains les Ecritures ; interrogez-les ; elles rendent témoignage de Jésus-Christ. Vous avez plus que les Ecritures, qui vous seraient inutiles, si elles ne vous étaient expliquées; vous avez pour les interpréter, pour vous en donner la claire intelligence, l'autorité la plus visible, la plus imposante, la plus universelle, l'autorité de l'Eglise. Ah! le miracle que vous demandez est sous vos yeux ; c'est l'Eglise elle-même toujours ferme, toujours indéfectible, et toujours victorieuse des attaques de l'erreur comme des efforts de la violence.

En second lieu, M. F., il nous est permis de voir dans cette circonstance de l'étoile qui disparait à

Jérusalem, un présage des malheurs qui allaient fondre sur son peuple. L'aveuglement spirituel est le premier châtiment que la justice de Dieu inflige aux pécheurs. Ville ingrate! était-elle digne de voir l'étoile du Messie? Au lieu de se réjouir de l'accomplissement des promesses, voyez-la qui se trouble à la première nouvelle qu'un Sauveur lui est né : *Turbatus est, et omnis Jerosolyma cum illo.* Quoi! la vérité n'a-t-elle pas pour fruits la joie et la paix? et d'où vient donc qu'ici elle sème le trouble et les alarmes? Oui, c'est le propre de la vérité d'apporter la paix et la joie aux âmes simples et droites qui la cherchent et qui l'aiment; mais elle a aussi pour effet de troubler les mauvaises consciences, et de jeter la terreur dans le cœur du méchant. C'est ce que nous voyons encore, au sein même du christianisme, à l'époque d'une mission, d'un jubilé, ou de toute autre solennité religieuse propre à réveiller la foi endormie et à remuer les consciences criminelles. Tandis que les justes se réjouissent de la bonne nouvelle qui leur est annoncée, les pécheurs obstinés tremblent à l'approche de la lumière; au lieu de comprendre que ce trouble, cette inquiétude ne leur viennent pas du dehors, mais du dedans, mais du fond d'une conscience agitée, ils jettent les hauts

cris, ils se plaignent qu'on vient troubler leur paix, et ils appellent désordre, l'ordre même dont ils devraient bénir le retour; une simple prédication, une parole dite avec une certaine énergie, suffisent pour mettre en rumeur toute une ville, toute une province; tout le camp des infidèles est en émoi, avec son roi Hérode, je veux dire avec le péché menacé dans son empire : *Audiens rex Herodes turbatus est, et omnis Jerosolyma cum illo.* Hommes inconséquents, et vous dites que vous aimez la vérité ! Ah ! dites plutôt qu'elle vous fait peur, toutes les fois qu'elle contrarie vos passions. Toutefois, quelqu'indigne qu'elle soit des faveurs célestes, Jérusalem est encore dépositaire des saints oracles; elle les interprète fidèlement aux Mages ; sur la demande qui lui est faite du lieu où naîtra le Messie, elle déclare, par la bouche des scribes et des princes des prêtres, qu'il doit naître à Bethléem de Juda. Ainsi, M. F., au milieu même des scandales qui peuvent affliger l'Eglise, ne craignez pas que l'erreur puisse jamais y prévaloir; elle est toujours la colonne de la vérité; vous êtes sûrs de ne pas vous tromper en écoutant sa voix.

Mais voici l'instruction la plus pratique et la plus utile que nous donne l'éclipse de l'étoile mystérieuse.

Elle est ici la figure de la bonne inspiration, laquelle disparaît aussi par intervalle pour exercer la foi et éprouver la fidélité des serviteurs de Dieu. Si les consolations étaient durables dans l'exercice des vertus chrétiennes, si l'on voyait toujours les choses de Dieu et les objets de la foi, comme on les voit dans certains moments de ferveur, ah! l'on n'aurait pas de mérite à aimer Dieu et à le servir, puisqu'on n'aurait pas de combats à soutenir ni de violence à se faire; on serait comme invinciblement entraîné par l'attrait irrésistible de la grace; mais ce serait la félicité des élus dans le ciel et non l'état des voyageurs qui militent sur la terre. Il est dans l'ordre qu'ici bas les douceurs de la piété soient mêlées de tribulations; après les éclairs de bonheur et de joie, viennent les dégoûts, les aridités, les ténèbres. L'âme éperdue ne sait plus où elle en est au milieu de ces épreuves douloureuses; elle s'avance incertaine dans des voies inconnues comme un voyageur qui aurait perdu son guide. Que faire alors? se troubler, se décourager? Non, sans doute, mais se recueillir dans la prière, mais consulter les docteurs, à l'exemple des Mages, avoir recours aux lumières d'un directeur éclairé, chercher les consolations des écritures et des livres de piété, et attendre avec résignation que l'étoile se

lève de nouveau, après que le temps de l'épreuve sera passé.

Les Mages, au sortir de Jérusalem, la voient reparaître avec une grande joie; elle les conduit à l'étable où repose le Sauveur. Une étable, une crèche, de misérables langes, est-ce donc à ces signes qu'ils doivent reconnaître le Roi qu'ils sont venus chercher de si loin? Ce luxe de pauvreté et de misère ne déconcerte point la foi de ces saints personnages; elle en devient au contraire plus ferme et plus tendre. Heureux ceux qui reconnaissent Jésus-Christ, non-seulement dans ces mystères de gloire et de triomphe, où la foi est soutenue par l'éclat des prodiges et l'appareil de la majesté, mais surtout dans ces mystères d'ignominie et d'opprobre, où rien ne révèle le Dieu que le soin même qu'il prend de se cacher pour expier le crime de notre orgueil. Heureux ceux qui le reconnaissent et qui l'adorent dans sa crèche, sur la Croix, sur l'autel, comme sur le Thabor, comme sur le trône de gloire où il est assis à la droite de son Père! Dieu leur a révélé ce qu'il lui a plu de cacher aux sages, les secrets du royaume des cieux.

Allons donc, M. F., à cette crèche où nous appelle Jésus enfant; prosternons-nous, adorons, faisons nos

présents avec les Mages, nos pères comme nos modèles dans la foi. Pour marquer sa royauté, ils offrent l'or qui relève le manteau des rois et brille sur leur couronne ; pour confesser sa divinité, ils offrent l'encens réservé pour les sacrifices ; pour désigner son humanité sainte, ils offrent la myrrhe que les anciens employaient à embaumer les corps. Ah ! si vous n'avez point d'or à lui donner, si la myrrhe et l'encens ne croissent point dans vos héritages, offrez-lui des cœurs de bergers, des mœurs dignes de l'ancienne vie pastorale, qui renfermait alors ce qu'il y avait de plus innocent sur la terre ; offrez-lui les vœux de la charité et du saint amour qui éclate entre les vertus, comme l'or entre tous les métaux ; offrez-lui de tendres et ferventes prières qui montent au Ciel comme un encens pur ; offrez-lui la myrrhe de la pénitence et de la mortification chrétienne, qui préserve les âmes de la corruption du péché, et qui sera, même pour vos corps, un germe de résurrection et d'immortalité. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

DU PHARISIEN ET DU PUBLICAIN.

L'INTENTION de Jésus-Christ, en proposant la parabole du Pharisien et du Publicain au peuple qui l'écoutait, est assez clairement marquée dans l'Evangile. Jésus, dit l'historien sacré, proposa cette parabole au sujet de certaines gens qui se confiaient en eux-mêmes, comme s'ils avaient été des saints, et qui ne regardaient les autres qu'avec mépris. *Dixit ad quosdam qui in se confidebant tanquàm justi et aspernabantur cœteros.* Il avait donc particulièrement en vue cette espèce de faux dévots, aussi pleins d'admiration pour eux-mêmes que de mépris pour le reste des hommes, s'estimant les seuls réguliers, les seuls justes, les seuls dépositaires de la loi, et damnant sant miséricorde tous ce qui ne déclarait pas en leur faveur et n'adhérait pas à leurs sentiments. Quoiqu'il y ait toujours eu dans

l'Eglise des hommes de ce caractère, on peut dire que le nombre en est plus rare aujourd'hui. Nous ne sommes plus au temps où l'orgueil pouvait trouver sa place dans les pratiques de la piété ; il affecterait plutôt des sentiments opposés. Il n'entre pas dans mon sujet d'examiner si nous devons nous en affliger ou nous en réjouir ; mais l'orgueil n'a rien perdu à ce changement de nos mœurs, et si nous n'avons plus des hypocrites de piété, et des pharisiens de religion, nous avons en revanche des hypocrites d'une autre sorte, et des pharisiens d'une autre nature. C'est donc en général aux âmes vaines et orgueilleuses que nous appliquerons les circonstances de notre Evangile, circonstances dont le développement nous montrera les caractères et les effets de l'orgueil, les caractères et les effets de l'humilité.

I^re^ PARTIE. — Deux hommes montèrent au temple pour prier ; l'un était Pharisien, et l'autre Publicain. *Duo homines ascenderunt ad templum ut orarent, unus Pharisæus et alter Publicanus.* C'est au même temple qu'ils se rendent l'un et l'autre, ils y vont à la même heure, et dans le même dessein d'offrir à Dieu leurs adorations et leurs prières ; jusqu'ici tout est semblable, même motif, même dé-

marche; et si leur prière n'obtient pas un même succès, cela ne peut tenir qu'à la différence de leurs dispositions intérieures. Or lequel de ces deux adorateurs est convenablement disposé pour prier? A en juger par les apparences, il semble qu'il n'y a pas de comparaison à établir. Un Pharisien d'une part, et de l'autre un Publicain : un Pharisien, un homme exemplaire, fidèle dans les moindres observances, que l'austérité de ses mœurs, la sévérité de ses principes, la gravité de tout son extérieur et le sérieux de sa vie recommandaient à la vénération de tout le peuple; un Publicain, un pécheur, et un pécheur par état, selon l'opinion commune, le scandale de Jérusalem, un homme soupçonné de détourner à son profit les deniers dont il a le maniement, décrié pour ses usures, ses rapines, ses violences, et peut-être aussi pour bien d'autres désordres que l'envie ne manque pas de supposer à un homme, nouveau possesseur d'une grande fortune, et d'une fortune mal acquise : qui ne voit, au premier aperçu, que le parallèle est tout à l'avantage du Pharisien? Mais les pensées du Seigneur ne sont pas nos pensées, et ses jugements sont bien élevés au-dessus des nôtres. Le Pharisien est condamné, et le Publicain est justifié! Pourquoi? Parce que le premier

se glorifie de sa prétendue justice, et que le second s'humilie dans sa pénitence. L'Evangile marque d'abord l'opposition de l'orgueilleux Pharisien et de l'humble Publicain, par la circonstance de leur maintien et de leur posture. Le Pharisien se tenait debout, *Pharisæus autem stans;* tandis que le Publicain se prosterne à la porte du temple, il entre, il avance d'un pas ferme, pousse jusqu'à l'autel, écarte la foule qu'il laisse bien loin derrière lui, s'adjuge la première place, et là, sans plier un moment le genou, la tête haute, le regard fixe, le visage assuré, l'air content de lui-même, il porte les yeux au ciel, et semble moins adorer la Majesté Divine que s'offrir lui-même aux hommages et à l'admiration du ciel et de la terre. L'orgueil est en effet celui de tous les vices qui se produit le plus ouvertement, bien qu'il ait le plus d'intérêt à se déguiser; aussi est-il le compagnon le plus ordinaire de la médiocrité. L'homme vain n'a qu'à se montrer, il est bientôt apprécié; l'air, le ton, le mouvement des yeux, le geste, le langage, le silence même, tout le trahit infailliblement. Dans les assemblées, il n'attend pas qu'on lui offre la première place, il la prend de lui-même, dans les conversations, son avis est toujours le plus sage, son goût le plus sûr, son

tact le plus fin, son jugement le plus exercé; c'est un maître qui ordonne, c'est un juge qui décide, c'est un docteur qui enseigne, c'est un oracle qui prononce. Le *moi* revient incessamment dans ses récits avec une merveilleuse complaisance; il est toujours le héros obligé de toutes les aventures qu'il raconte; il sait déjà l'évènement qui n'est pas encore; la nouvelle la plus récente est pour lui comme de l'histoire; il est dans la confidence des grands, il a le secret de toutes les affaires; vous diriez que le monde ne se meut que par lui. Si vous voulez placer un mot dans la conversation, il s'en empare, dément ou refait votre récit, et sait bien mieux que vous vos propres pensées et votre propre histoire. Gardez-vous surtout de le contredire, son orgueil se révolte, il éclate; vous ne pouvez toucher à cette partie délicate sans lui faire jeter les hauts cris. En un mot, il est debout; il faut qu'il domine et que tout se prosterne devant lui. *Pharisæus stans.*

Le Pharisien faisait en lui-même cette prière: *hæc apud se orabat.* Remarquez cette expression; il priait en lui-même, soit qu'il ne daignât pas s'unir au commun des fidèles, ou se conformer aux usages reçus, ou s'assujettir aux formules ordinaires de la

piété, soit plutôt que dans sa prière il ne fût occupé que de lui-même et des prétendues perfections dont il venait se glorifier : Mon Dieu, dit-il, je vous rends graces : *Deus, gratias ago tibi.* L'action de graces est un des premiers devoirs de l'homme envers son Créateur. On ne saurait trop le remercier de ses graces, reconnaître ses bienfaits; mais cette reconnaissance, pour lui être agréable, doit être humble et religieuse. Sont-ce là les dispositions du Pharisien? S'il remercie Dieu, est-ce pour lui rapporter la gloire de ses dons, et non pas plutôt pour se les raconter à lui-même, pour en repaître son orgueil, et se préférer à ses semblables? Il remercie Dieu de ses graces; mais tremble-t-il à la pensée du compte rigoureux qu'il en doit rendre? s'humilie-t-il de l'abus qu'il en a fait? promet-il d'y être plus fidèle? en implore-t-il de nouvelles pour assurer cette fidélité? Chose remarquable, dit saint Augustin, il est venu dans le temple pour prier, c'est-à-dire pour demander, *ascendit in templum ut oraret;* et il ne demande rien; il a de la vertu de reste, et il n'a besoin de Dieu que pour se vanter devant lui de sa justice.

Je vous rends graces, ô mon Dieu, parce que je ne suis pas comme le reste des hommes : *Quia non*

sum sicut cæteri hominum. Le Pharisien ne se regarde pas comme un homme ordinaire; il commence par se séparer de tout le genre humain. La manie de se singulariser, de se donner pour un esprit original, de se faire considérer comme un être à part, a toujours été le caractère distinctif de l'orgueil : Je ne suis pas comme le reste des hommes. Ne croyez-vous pas entendre le cri de tous les philosophes anciens et modernes, de tous les réformateurs nés ou à naître, qui n'ont rédigé tant de constitutions, écrit tant de libelles ou impies ou scandaleux, que pour n'être pas comme le reste des hommes? Prétendait-il autre chose ce sophiste fameux qui disait que Dieu avait brisé le moule dans lequel il avait été jeté? Le moyen, en effet, de croire comme le simple peuple, de marcher par des routes déjà battues? On veut se distinguer, sortir de la foule, n'importe à quel prix; on insultera les croyances les plus saintes; on frondera les maximes, les coutumes établies; il en coûtera des torrents de sang et de larmes, des malheurs qu'un siècle ne verra pas finir; mais l'orgueil sera satisfait. Ah! ne leur refusons pas cette triste gloire : non, ils ne sont pas comme le reste des hommes, ou plutôt le reste des hommes

n'est pas comme eux, et c'est un bonheur pour l'humanité.

Je ne suis pas comme le reste des hommes, lesquels, sont voleurs, injustes, adultères, ni même tel que ce Publicain : *raptores, injusti, adulteri, velut etiam hic Publicanus.* Voilà une accusation bien grave, mais bien générale. Quoi ! tous les hommes, un seul excepté, sont coupables de si grands crimes ! Encore s'il disait : Je ne suis pas comme quelques-uns, comme plusieurs, comme le plus grand nombre. Mais ce ne serait pas assez pour son orgueil ; ce qui le flatte, dit saint Bernard, ce n'est pas d'être homme de bien, mais de l'être seul dans l'univers. Il ne fait donc grace à qui que ce soit, et ne reconnaît de justice, de probité, de vertu, que dans sa personne. Mais remarquez, je vous prie, M. F., combien l'homme vain, en voulant s'élever, se déprime lui-même. De quoi se glorifie le Pharisien ? de n'être pas voleur, injuste, adultère ? Le beau sujet de triomphe que de n'être pas un scélérat ! Y a-t-il là de quoi s'enorgueillir ? est-on juste parce que l'on est exempt de grands crimes ? est-on innocent parce que l'on n'est pas un monstre ? Fallait-il se redresser avec tant d'arrogance et le prendre sur un ton si haut, pour faire de soi-même

une si triste apologie? Cette affectation même qu'il met à désavouer ces crimes, prouverait peut-être à des yeux exercés qu'il en est coupable. Un honnête homme, d'un caractère connu, que nul soupçon injurieux ne saurait atteindre, à qui sa conscience ne ferait aucun reproche, ne prendrait pas le soin de se justifier de pareilles infamies. Mais, sans rechercher davantage si réellement et dans le sens littéral il était tout cela, on peut toujours dire avec saint Augustin, qu'il l'était dans un sens plus spirituel et plus mauvais : il était voleur, puisqu'il dérobait à Dieu sa gloire; il était injuste, puisqu'en se glorifiant lui-même, au préjudice de Dieu, il usurpait un bien qui ne lui appartenait pas; il était adultère, puisqu'il abusait des dons de Dieu, et qu'il les profanait, en les faisant servir à sa vanité. Il était donc comme les autres hommes, et pire même que les autres hommes, puisqu'à lui seul il réunissait tous les vices, et qu'il y ajoutait encore l'impudence de les nier.

Le monde est plein de ces hommes que l'orgueil aveugle sur l'état de leur âme, qui croient avoir accompli toute justice parce qu'ils n'ont ni tué ni volé, gens qui depuis dix, quinze, vingt ans, n'ont pas observé peut-être un seul des devoirs que pres-

crit la religion, mais du reste, à les en croire, gens édifiants et réguliers, qui n'ont point fait de mal, qui au tribunal de la pénitence, et jusqu'au lit de la mort, non-seulement n'ont rien de grave à se reprocher, mais ne trouvent qu'un sujet d'éloge dans toute la suite de leur vie. N'auriez-vous point médit, calomnié? Je ne suis point de ces hommes qui prennent plaisir à mal parler du prochain. N'auriez-vous pas usé de fraude dans les contrats et les affaires? Graces à Dieu, ce n'est point là mon défaut; j'ai été souvent victime de la bonne foi, mais on n'a jamais suspecté ma délicatesse. Et cependant, si vous interrogez plus soigneusement leur conscience, vous découvrez qu'ils sont coupables de tous ces désordres et de bien d'autres qu'ils se dissimulent à eux-mêmes par un effet de leur amour propre ou de leur ignorance.

Le Pharisien n'est donc pas comme le reste des hommes, ni même, ajoute-t-il, tel que ce Publicain, *velut etiam hic Publicanus*. Qu'avait-il besoin de mêler le Publicain dans son orgueilleuse prière? ne lui suffisait-il pas de s'être préféré à tout le genre humain? fallait-il encore faire au Publicain une application plus immédiate et plus humiliante de cette préférence injurieuse? Oui, M. F., tel est

l'homme orgueilleux : c'est peu pour lui de se juger favorablement, s'il ne joint le mépris d'autrui à l'admiration de lui-même ; il jouit de ce contraste, et se persuade qu'il grandit par l'abaissement des autres : Je ne suis pas tel que ce Publicain. Injuste présomption ! et qui t'a dit que ce Publicain ne valait pas mieux que toi ? il était pécheur, mais il est pénitent ; il s'humilie, il s'accuse, il se frappe la poitrine. Si tu étais animé d'une charité véritable, tu n'accablerais pas un malheureux qui te demande des encouragements, des consolations, et non des invectives. Et c'est ainsi, M. F., que nous éloignons souvent par nos dédains et nos défiances des hommes qui ne demanderaient pas mieux que de revenir aux bons principes, si notre inexorable fidélité et notre impitoyable justice ne leur fermaient les voies du repentir.

Je jeûne deux fois la semaine ; je donne la dîme de tout ce que je possède : *Jejuno bis sabbato, decimas do omnium quæ possideo.* Le jeûne est bon, et l'aumône à son mérite ; mais il ne faut pas les publier au son de la trompette. Qu'il châtie son corps par le jeûne, mais qu'il fasse aussi jeûner son orgueil ; que ses charités et ses largesses soient un tribut qu'il paie à Dieu et à la religion, et non pas à son amour-

propre. Ces sortes d'œuvres extérieures ne sont méritoires, qu'autant qu'elles procèdent de Dieu, et qu'elles tendent à Dieu ; si c'est l'orgueil qui les inspire, elles ne gardent plus que l'ombre et les apparences de la vertu. Prier, jeûner, soulager les pauvres, soigner les malades, visiter les prisonniers, instruire les ignorants, ce sont de bonnes et belles œuvres, si l'on n'en considère que la substance ; mais dès que la vanité s'y glisse, et que l'amour-propre y mêle son poison, ce sont des œuvres réprouvées, sans prix devant Dieu, et stériles pour le ciel. Le remède à ce malheur est une profonde et sincère humilité, et c'est aussi celui que l'Evangile nous propose dans la pénitence du Publicain.

IIe PARTIE. — Voici, M. F., une image bien différente de l'autre : *Et Publicanus à longè stans* : le Publicain, au contraire, se tenant éloigné. Ce pécheur pénitent s'humilie d'abord par la place qu'il choisit ; c'est la dernière, parce qu'il s'estime le dernier de tous. Le Pharisien s'était avancé hardiment jusqu'à l'autel. Le peuple occupait l'enceinte du temple ; lui, s'arrête à la porte, dans une posture humiliée ; il se connaît lui-même, et le sentiment de son indignité le porte à se mettre au dernier rang ; mais pour se tenir éloigné de l'autel, il n'en est que plus

près de Dieu. Non content de se mépriser lui-même, il consent qu'on le méprise. Le Pharisien venait de l'insulter ; il pouvait opposer des raisons aux injures ; il aime mieux se taire, et recevoir des humiliations qu'il se persuade n'avoir que trop méritées.

Ah ! M. F., si nous nous connaissions nous-mêmes, si nous nous rendions justice, comme ce Publicain, nous serions moins vifs et moins difficiles sur l'article des préséances, des procédés, des égards ; nous n'aurions qu'à jeter un regard sur nous-mêmes, sur notre misère, et nous trouverions dans cette boue la perle précieuse de l'humilité. Que sommes-nous, en effet, Chrétiens ? et sans parler des infirmités de ce corps périssable sorti de la poussière et destiné à y rentrer, quel est l'état de notre âme ? Que de ténèbres dans notre esprit, que de malice dans notre volonté ! Avec cette intime connaissance de sa faiblesse, de quoi peut-on se glorifier ? Ah ! loin de rechercher les distinctions et les regards des hommes, on est heureux de se tenir à l'écart, de s'effacer, de disparaître ; et voilà pourquoi saint Augustin disait : Faites, Seigneur, que je vous connaisse, parce que plus je vous connaîtrai, plus je vous aimerai ; mais faites aussi que je me connaisse

moi-même, parce que plus je me connaîtrai, plus je me mépriserai.

Le Publicain, ainsi prosterné, n'osait pas même lever vers le ciel ses yeux baignés de larmes : *nolebat nec oculos ad cœlum levare.* Tandis que le Pharisien promène ses regards hardis dans toute l'étendue du temple, il tient les siens attachés à la terre; il n'ose regarder ni le Ciel qu'il a tant de fois outragé, ni l'autel où réside le Dieu vengeur de ses crimes, ni le peuple fidèle qu'il a scandalisé. Quand l'humilité est dans le cœur, elle se peint sur le visage; ce n'est pas, à Dieu ne plaise, qu'elle cherche à se montrer, ce qui serait hypocrisie et raffinement d'orgueil; l'âme vraiment humble n'est pas moins jalouse de cacher son humilité que ses autres vertus. Mais de même que la gloire suit la vertu, dit un saint Père, de même aussi, un maintien modeste accompagne naturellement l'humilité; il l'accompagne surtout dans le saint temple, en présence de la Majesté divine, parmi les exercices de la religion et les pratiques de la pénitence. C'est là que le véritable pénitent sait s'humilier, se confondre, s'anéantir : il se présente à la prière, comme un pauvre qui implore la pitié d'un riche; à l'adorable sacrifice, comme une victime; au tribunal de

la réconciliation, comme un pécheur chargé d'iniquités, qu'il ne prétend pas dissimuler, excuser, justifier, mais qu'il reconnaît et confesse avec candeur, en se frappant la poitrine et en adressant à Dieu cette prière : Seigneur, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur : *Sed percutiebat pectus suum dicens : Deus, propitius esto mihi peccatori.* La belle prière, M. F.! elle est courte, mais pleine de foi et animée de cette confiance à laquelle Dieu ne refuse rien. Le Publicain sait qu'il est pécheur; mais il sait aussi que Dieu est plein de miséricorde, et qu'il peut faire abonder la grace là où abondait l'iniquité. Et nous aussi, M. F., nous nous sommes éloignés de Dieu, nous avons résisté à ses inspirations; qu'avons-nous à faire? Aller à Dieu, et lui dire avec la même confiance que le Publicain, avec la même contrition et la même humilité : Seigneur, soyez-moi propice, *Deus, propitius esto mihi;* je me suis égaré, j'ai quitté vos voies; le poids de mes péchés m'accable, la multitude de mes offenses m'effraie; mais c'est pour cela même que j'ai recours à vous, et que je vous conjure de m'être propice, à moi qui suis un pécheur, *mihi peccatori*, à moi qui suis pécheur, mais qui ne veux plus l'être, qui gémis de l'avoir été, qui

ne le serai plus, qui déjà ai cessé de l'être par l'humble aveu que je vous en fais. Oui, disons-le tous, les prêtres comme les fidèles, les pères comme les enfants, les justes comme les pécheurs, parce que tous nous avons offensé le Seigneur ; disons-le le matin et le soir, la nuit et le jour, dans nos consolations comme dans nos épreuves, dans nos combats comme dans nos victoires : *Deus, propitius esto mihi peccatori.* C'est par là que nous obtiendrons grace, comme ce Publicain qui s'en va justifié et non pas l'autre : *Descendit hic justificatus in domum suam ab illo.* Et pourquoi? Parce qu'encore une fois un pécheur humble vaut mieux qu'un juste orgueilleux qui se complaît dans sa justice ; parce que tout ce qui s'élève sera abaissé, et tout ce qui s'abaisse sera élevé : *Quia omnis qui se exaltat humiliabitur, et qui se humiliat exaltabitur.* Cette parole de l'Évangile est l'histoire de tous les siècles. Dieu veut régner seul sur toute créature, et ne souffre pas que l'homme ose impunément lever la tête en sa présence. Tout ce qui a voulu s'élever devant lui, semble n'être monté plus haut, que pour tomber d'une chute plus éclatante, et la mesure de l'élévation a toujours été celle du précipice; tout ce qui s'est abaissé, au con-

traire, a été élevé devant Dieu et devant les hommes : telle est la force toute-puissante de cette humilité évangélique que la fausse sagesse du monde ne connaît pas. Si donc vous aimez la gloire, je dis même la gloire humaine, allez-y par le chemin de l'humilité ; vous arriverez moins vite, mais enfin vous y arriverez, pour n'en plus descendre ; mais surtout si vous aspirez à une gloire plus belle et plus solide, n'oubliez pas que ce n'est qu'aux petits et aux humbles de cœur qu'est promise la couronne immortelle. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

SUR LES QUATRE-TEMPS.

Le Seigneur, M. F., est le maître des temps; le jour est à lui, dit le Prophète, et la nuit lui appartient; il a formé l'aurore et le soleil; le printemps et l'été sont sortis de sès mains; c'est lui qui a réglé la succession des jours, qui les distribue dans leur ordre, qui fait rouler les saisons dans le mouvement qui emporte les astres; lui seul possède la science des temps; il en est le principe comme la plénitude; et les jours et les mois et les années continueront à couler de cette source de l'Etre, du mouvement et de la vie, jusqu'à ce qu'elle se referme elle-même, et que le torrent des âges s'absorbe dans l'éternité. Or, si les temps appartiennent à Dieu, il est bien juste, M. F., que nous lui en consacrions l'usage, et que nous fassions tour-

ner au profit de sa gloire, cette disposition de sa Providence qui est toute à l'avantage de notre salut et de notre bonheur. User de la vie, sans bénir la main qui nous la donne, voir se prolonger la chaîne de nos jours, sans rendre graces à Celui qui chaque matin nous envoie son soleil, cueillir et goûter les fruits que chaque saison nous dispense, sans adresser un hommage à l'Auteur de tant de biens, ce ne serait plus agir en homme, ce serait se ravaler au-dessous de la brute, qui se montre du moins reconnaissante et sensible à la main qui la nourrit. Et toutefois telle est la malice et la corruption qui fait le fonds de notre nature déchue que, soit oubli, soit ingratitude, soit amour de l'indépendance, nous nous regarderions comme les maîtres et les propriétaires de ces biens, si des avertissements charitables ne nous rappelaient que nous n'en avons que l'usufruit et la jouissance. Nous nous accoutumons aux bienfaits de Dieu; à force de les voir venir, à point nommé, au devant de nos besoins, nous les recevons moins comme une grace que comme une dette, et ils finissent par s'avilir à nos yeux, comme parle saint Augustin, par leur fidèle et constante assiduité : *Assiduitate viluerunt*. Aussi l'Eglise qui entend si bien le culte de Dieu, et

l'adoration qui lui est due, l'Eglise, qui connaît cette pente naturelle de notre cœur à l'oubli du bienfait et à l'indifférence envers le bienfaiteur, a-t-elle pris soin de nous intimer le grand devoir de la reconnaissance et de l'action de graces, en instituant un certain nombre de jours d'observance religieuse, au renouvellement de chacune des saisons de l'année. C'est donc de cette institution des Quatre-Temps que je viens aujourd'hui vous entretenir; et je saisis avec d'autant plus d'empressement l'occasion de traiter ce sujet, qu'il me paraît plus urgent de justifier les pratiques de l'Eglise, d'en faire connaître l'esprit, d'en exposer les motifs, d'en montrer la sagesse, dans un temps où ces mêmes pratiques sont méconnues par l'ignorance, ou méprisées par la frivolité, ou attaquées par le libertinage, et à une époque surtout où se manifeste aux yeux des moins clairvoyants une tendance malheureuse à relâcher le frein religieux, à se débarrasser de toute observance gênante, à s'affranchir de ce qu'on appelle les vieux préjugés et les superstitions surannées des anciens âges pour se retrancher, en fait de culte, dans je ne sais quel spiritualisme pur, qui n'est au fond qu'un grossier matérialisme, puisqu'il ruine la vertu qui vit de la foi, en ruinant la foi

qui vit de pratiques. Ce qu'on entend par les Quatre-Temps et quelle est leur origine ; ce que nous devons observer dans ces jours consacrés par la religion; quels sont les motifs de l'Eglise dans l'institution des Quatre-Temps : tel est le sujet de ce court entretien.

On donne le nom de Quatre-Temps à trois jours spécialement consacrés à la prière et à la pénitence, à savoir, le mercredi, le vendredi et le samedi, parce qu'ils se représentent quatre fois l'année, au retour de chaque saison, sur la fin des mois de décembre, de mars, de juin et de septembre. Cette institution remonte à la plus haute antiquité ; il serait difficile d'en assigner l'époque précise. Plusieurs écrivains ecclésiastiques, entraînés par l'autorité de saint Léon, ont cru y voir une imitation de ce qui se pratiquait chez les Juifs, lesquels observaient aussi des jeûnes solennels à diverses époques de l'année, comme on en peut juger par ces paroles du prophète Zacharie : Le jeûne du quatrième et du cinquième et du septième et du dixième mois sera pour la maison de Juda une époque de sainte joie et de religieuses solennités[1]. Mais cette opinion, toute respectable qu'elle est, n'a pas paru aux yeux de

[1] Zach. VIII, 19.

saint Thomas, reposer sur un fondement assez solide. Il est plus vraisemblable que les Quatre-Temps furent institués comme une expiation des folies et des désordres de ces orgies scandaleuses, connues sous le nom de bacchanales, que les païens renouvelaient quatre fois l'année.

Quoiqu'il en soit, on ne peut douter que les Quatre-Temps n'aient une origine très-ancienne. Il est vrai que saint Léon est le premier des Pères qui se soit expliqué clairement sur ce sujet; mais, outre qu'un pareil témoignage assure déjà à cette institution une durée de quatorze siècles, le même pape nous assure, dans un de ses sermons, que ces jeûnes sont de tradition apostolique, *Jejunium ex apostolicâ traditione subsequitur*, parce qu'en remontant jusqu'aux Apôtres, on ne voit pas qu'ils aient été établis par l'Eglise, depuis que ces premiers fondateurs de la religion ont quitté la terre. Le pape Gélase, qui fleurit peu de temps après saint Léon, en fait également mention dans son sacramentaire, non pas comme d'un usage nouvellement reçu, mais comme d'une coutume immémoriale. L'un et l'autre nous indique avec précision le jeûne du printemps qui s'observait au commencement du Carême; celui de l'été, à la Pentecôte; celui de l'automne au

mois de septembre, et celui de l'hiver, avant la fête de la Nativité du Sauveur. Il est consolant, M. F., autant qu'il est glorieux pour les catholiques fidèles, de retrouver ainsi la source de leurs traditions et de leurs pratiques saintes aux sources mêmes du christianisme, et de combattre avec la puissante autorité des siècles, ces sectes ennemies qui, nées seulement d'hier, osent reprocher à l'Eglise de tous les temps, d'avoir surchargé de nouveautés superstieuses la pureté primitive de la foi.

Laissons parler le grand saint Léon sur l'excellence du jeûne des Quatre-Temps, et les moyens de sanctifier ces féries solennelles. Qu'y a-t-il de plus utile, de plus efficace que le jeûne, pour désarmer l'ennemi du salut, dompter les passions, et se défendre des séductions du vice ? Le jeûne est la nourriture de l'âme et l'aliment de la vertu ; il inspire les bonnes pensées et les saints désirs ; il fait taire les appétits sensuels et renouvelle l'esprit. Mais comme la vigueur de l'âme n'est pas entretenue seulement par le jeûne, notre abstinence, pour être agréable à Dieu, doit être accompagnée des œuvres de charité ; il faut que tout ce qui est retranché à la sensualité soit donné à la vertu ; que notre abstinence devienne la nourriture du pauvre. Jeûnons le mercredi, le vendredi et

le samedi, et passons la nuit en prières au tombeau de l'apôtre saint Pierre, afin qu'aidés de son suffrage, nos sacrifices trouvent grace devant Dieu, et nous donnent droit à l'héritage céleste.

L'abstinence et le jeûne sont donc les deux principales obligations que nous imposent les Quatre-Temps : la première, qui consiste à s'abstenir de l'usage des viandes, regarde indistinctement les fidèles de tout âge ; la seconde n'atteint que les adultes parvenus à leur vingt-unième année. Cette double obligation est très-grave ; y manquer sciemment et sans une cause légitime, est sans doute une faute mortelle. Je dis, sciemment ; et remarquez, je vous prie, M. F., que l'ignorance ou l'oubli du précepte n'en excuse pas toujours l'infraction. Il est une ignorance plus malheureuse que coupable, qui ne peut être dissipée ni éclairée par aucune voie connue, et que pour cette raison on appelle invincible ; et celle-là ôte, il est vrai, le péché ; mais il est rare qu'elle tombe sur des devoirs de pratique généralement connus, et qu'elle puisse s'appliquer à la matière que nous traitons. Il est une autre espèce d'ignorance volontaire, sinon dans l'effet, du moins dans la cause, volontaire dans l'abandon de Dieu, l'oubli de ses devoirs ou la négligence de s'en instruire ; ignorance ou crasse ou

affectée, pour parler le langage de l'Ecole, qui, loin d'excuser le pécheur, ne le rend que plus coupable aux yeux de Dieu. On s'accuse au tribunal de la pénitence d'avoir manqué au jeûne ou à l'abstinence des Quatre-Temps; je parlerais plus juste si je disais que le plus souvent on ne s'en accuse pas, tant on se fait illusion sur les devoirs les plus essentiels; mais enfin admettons qu'on s'en accuse; on s'estime suffisamment justifié de cette omission, lorsqu'on a pu dire au confesseur : Je n'ai point jeûné tels et tels jours, mais j'ignorais que ce fût un jour des Quatre-Temps. Et moi, je dis : Non, un catholique fervent et zélé ne peut l'ignorer, ou s'il l'ignore, il n'est point excusable, parce qu'il doit s'en faire instruire; de plus, ces féries privilégiées sont annoncées publiquement du haut de la chaire, à la messe de paroisse, et lorsque, par ignorance, vous n'avez pas observé le jeûne des Quatre-Temps, vous ne devez vous en prendre qu'à vous seul de cette omission, à cause de votre négligence.

Je dis ensuite, sans une cause légitime; et quant à ce qui regarde les excuses qu'on allègue pour se dispenser de la loi de l'abstinence ou du jeûne, il est essentiel d'observer que les motifs de la dispense doivent être plus graves pour l'obligation des Quatre-

Temps que pour celle du Carême. Ce que je dis ici des Quatre-Temps doit s'entendre à plus forte raison des jours de vigile. On conçoit facilement qu'une santé délicate, ou affaiblie par les années, ou usée par les travaux, hélas ! et altérée peut-être par l'excès des plaisirs, ne puisse résister sans danger à l'épreuve de quarante jours de jeûne ; aussi l'Eglise se montre-t-elle ici plus indulgente, et se proportionnant à la faiblesse de ses enfants, consent-elle avec plus de facilité à leur adoucir les rigueurs de la pénitence ; mais les motifs qu'elle juge suffisants pour supprimer une partie plus ou moins notable d'un jeûne de quarante jours, ne suffisent certainement pas pour la dispense d'un jeûne de trois jours ; il est peu de personnes qui ne puissent supporter cette privation, je ne dis pas sans en ressentir quelqu'incommodité, le jeûne n'est institué que pour cette fin, mais sans en éprouver dans leur santé un dérangement sensible ; il n'y a que des complexions habituellement faibles et souffrantes qui soient admis à l'exemption d'une loi si facile, et encore, dans le cas même de la dispense, faut-il se souvenir que les péchés qu'on ne peut racheter par le jeûne, on doit les racheter par l'aumône et par la prière. D'après ces considérations, M. F., les

jours des Quatre-Temps dont l'Eglise nous prescrit l'observance sont bien moins des jours de pénitence que de péchés. Si vous exceptez les ministres du Seigneur, les vierges du cloître, ses ferventes épouses, et un petit nombre de justes restés fidèles aux traditions de leurs pères, qui est-ce qui garde le jeûne prescrit dans ces saints jours? On peut dire sans exagération qu'il n'est pas de devoirs sur lesquels le commun des Chrétiens se fasse une conscience plus fausse et des illusions plus déplorables : ces jours saints coulent, sous les yeux de la multitude indifférente, comme des jours ordinaires ; les mêmes mets, la même abondance couvre les tables, les mêmes repas attendent aux mêmes heures les convives impénitents ; les mêmes étalages publics attestent que la consommation des mêmes aliments n'éprouve aucune diminution apparente ; le dirai-je? souvent même l'impiété se fait un jeu sacrilège d'insulter à la loi de la pénitence, par des excès plus scandaleux, et non contente d'assouvir sa convoitise et de se souiller elle-même, en usant d'aliments impurs, elle ne rougit pas de forcer la conscience des faibles par la menace ou la violence, comme ces anciens persécuteurs qui contraignaient les premiers Chrétiens de manger les viandes immolées aux faux dieux.

Venez, après cela, Chrétiens de peu de foi et de peu de vertu, venez nous parler de la dureté des temps, du prix élevé des denrées, de l'embarras et des souffrances qu'éprouvent les affaires et le commerce, et de la gêne qui se fait sentir dans toutes les conditions et dans toutes les classes de la société; venez vous plaindre du dérangement des saisons, de vos prévoyances trompées, des mécomptes de vos espérances; venez nous dire que les récoltes ne ramènent pas l'aisance, et qu'on ne sait si l'on souffre davantage de leur abondance sur un point que de leur stérilité sur un autre. Et ne savez-vous pas que rien ne fleurit et ne prospère, si Dieu n'y donne sa bénédiction [1]? Ignorez-vous que c'est lui qui visite la terre, comme parle le Prophète, qui l'abreuve d'une pluie féconde, qui arrose ses sillons, qui pénètre son sein et fertilise ses germes, que ses bénédictions sont la couronne de l'année, que les campagnes s'enrichissent de ses dons, que par ses soins le désert même s'embellit de fécondité, les coteaux se revêtent d'allégresse, les pâturages se couvrent de troupeaux et les vallées de moissons abondantes? *Pinguescent speciosa deserti, et exultatione colles accingentur.* Et comment voulez-vous

[1] Ps. LXIV, 24.

qu'il bénisse vos récoltes et donne du succès à vos travaux, si vous négligez les moyens que vous offre l'Eglise pour fléchir sa justice, désarmer sa colère et intéresser sa Providence? Elle sait que la pénitence, la prière, la reconnaissance des bienfaits, le regret d'en avoir abusé sont les moyens les plus propres à rendre Dieu propice : et voilà pourquoi elle nous commande de jeûner, de prier à chaque saison nouvelle, afin que nous en recueillions les fruits dans leur temps. Oui, M. F., c'est la prière qui prépare la terre ; ce sont les larmes de la pénitence, plus encore que les sueurs du laboureur qui l'amollissent et la disposent à nous livrer ses trésors ; ce sont les vœux ardents qui percent la nue et la font retomber sur nos guérets en gouttes de rosée ; ce sont les saintes ferveurs de la charité qui attirent les bienfaisantes chaleurs du soleil, dont la douce influence hâte la maturité de nos moissons et de nos raisins. Les misères, la détresse, la disette et les calamités de toute espèce ne viennent qu'à la suite du péché. La justice, la piété, dit le Sage [1], élève les nations et les rend florissantes ; c'est le péché, l'oubli de Dieu, l'irreligion qui fait les peuples malheureux. *Justitia elevat*

[1] Prov. xiv. 34.

gentem, miseros autem facit populos peccatum. Est-il étonnant que le Ciel nous refuse ses influences, et la terre ses richesses, que l'ordre des saisons se renverse, quand nous négligeons d'invoquer le Maître du ciel et de la terre, le suprême Régulateur des saisons et des jours? Est-il étonnant que l'ordre physique se trouble, quand l'ordre moral est dérangé et que nous brisons cet abîme de dépendance qui lie la créature à son Créateur? Attendons-nous que Dieu nous servira mieux que nous ne le servons nous-mêmes? Voulez-vous donc, M. F., que le Seigneur vous bénisse, bénissez le Seigneur, rapportez-lui fidèlement la gloire de ses dons; expiez, par l'abstinence et la mortification, le mauvais usage que vous en avez fait; sanctifiez les jours qui vous sont assignés pour lui payer le tribut de votre soumission et de votre reconnaissance; demandez avant tout son royaume, et tous les autres biens vous seront donnés par surcroît.

A ce premier motif de consacrer à Dieu par la pénitence les quatre saisons de l'année, et d'attirer sa bénédiction sur les fruits de la terre, est venue se joindre une seconde intention. Lorsqu'il a été d'usage de faire dans ce temps-là l'ordination des ministres de l'Eglise, et c'est un règlement qui date

au moins du cinquième siècle, puisqu'il en est parlé dans la neuvième lettre du pape Gélase, on a jugé qu'il était convenable que tous les fidèles demandassent par la prière et par le jeûne les lumières du Saint-Esprit pour cette importante action, afin d'imiter ainsi la conduite des Apôtres, qui observaient ces pratiques saintes, avant d'imposer les mains à leurs disciples : *Tùm jejunantes et orantes, imponentesque eis manus, dimiserunt illos* [1]. Ce n'est donc plus seulement pour des intérêts temporels et périssables que l'Eglise nous demande des prières plus assidues et plus ferventes ; c'est pour nos intérêts les plus chers, pour les intérêts de nos âmes, puisque notre salut dépend en grande partie du choix des ministres qui doivent nous diriger dans les voies du Ciel. Priez donc, M. F., le Maître de la moisson qu'il envoie des ouvriers pour la recueillir ; jamais l'Eglise n'en eut un plus pressant besoin ; les anciens du sanctuaire disparaissent ; les derniers restes de cette Eglise de France, qui a rempli le monde d'admiration pour ses vertus et de compassion pour ses malheurs, vont se rejoindre à cette glorieuse milice de confesseurs et de martyrs qui les ont devancés dans la cité triomphante. Demandez au Seigneur qu'il

[1] Act. XIII, 3.

donne à ces illustres vétérans du sacerdoce des successeurs dignes de remplir le vide qu'ils laissent au milieu de nous ; demandez-lui des ministres nombreux pour consoler tant d'Eglises veuves, pour partager les sollicitudes de tant de pasteurs, qui succombent dans leur triste isolement, sous le poids de travaux au-dessus de leur âge comme de leurs forces. Hélas ! les enfants de l'Eglise ont demandé du pain, le pain de la parole, le pain de la doctrine et de l'intelligence, le pain de la divine Eucharistie, et il ne s'est trouvé personne pour le leur rompre ; des peuples nombreux, dépourvus de guides spirituels, errent à l'aventure comme des brebis sans pasteurs, et faute de claires eaux et de sûrs pâturages, se repaissent de plantes vénéneuses et s'abreuvent à des sources empoisonnées. Des contrées plus heureuses, des terres qu'on peut appeler sacerdotales, parce qu'elles semblent porter, et porter comme d'elles-mêmes des essaims de jeunes lévites, ont la consolation de voir les secours proportionnés aux besoins ; mais que de vastes diocèses, frappés comme d'une sorte de malédiction, offrent l'image de la stérilité du désert, et laissent envisager avec effroi les rangs de la milice sainte, chaque jour éclaircis par la mort, sans espoir de les voir remplis par de nouvelles recrues ! et plaise

au Ciel qu'en resserrant dans des limites plus circonscrites le nombre des appelés, on multiplie celui des élus ! Demandez donc encore une fois au Seigneur qu'il envoie des ouvriers à sa vigne chérie. Il l'a plantée lui-même de ses mains, il l'a arrosée et fécondée de son sang; elle avait jeté de profondes racines, et rempli l'univers; elle couvrait de son ombre les montagnes; ses rameaux s'étendaient jusqu'à la mer, et ses rejetons jusqu'aux fleuves les plus reculés; mais, hélas ! la mer qui l'environnait, la sainte autorité de ses canons et la vigueur de sa discipline, ce rempart protecteur a été abattu par l'esprit de schisme et de révolte; l'ennemi est entré par cette brèche. Elle est ouverte à toutes les insultes : les passants la ravagent et la foulent aux pieds; le sanglier de la forêt, le monstre de l'impiété, qui jusqu'à ces derniers temps n'osait se montrer au jour et se tenait caché dans le repaire ténébreux d'une conscience immonde, le sanglier de la forêt l'a dévastée; les bêtes sauvages, toutes les passions déchaînées l'ont cruellement ravagée. O Dieu puissant, revenez, regardez du haut du ciel et voyez, visitez de nouveau cette vigne désolée; que votre esprit de force et de sagesse repose sur l'homme de votre droite que vous avez donné pour protecteur à votre épouse, afin que

son noble cœur se tourne vers les besoins et les souffrances de l'Eglise. *Fiat manus tua super virum dexteræ tuæ et super filium homnis quem confirmasti tibi.*

Mais il ne suffit pas, M. F., que vous demandiez au Père de famille des ouvriers nombreux; demandez surtout des ministres dignes de la sainteté de leur ministère et du caractère sacré dont il vont être revêtus ; des ministres instruits et éclairés dont les lèvres gardent la science, et dans la bouche desquels les fidèles puissent trouver la loi, dans la crainte qu'ils ne ressemblent à des aveugles qui conduisent d'autres aveugles, et qu'ils ne tombent ainsi tous ensemble dans un abîme éternel; des ministres fervents qui fortifient la piété par la doctrine et la doctrine par la piété, qui soutiennent et autorisent leurs enseignements par leurs exemples, et qui marchent à votre tête dans la carrière qu'ils ouvrent devant vous; des ministres fermes, des dispensateurs fidèles, incapables de faire plier la règle devant les exigences du siècle, et de se laisser arracher par vos importunités des concessions que réprouve la conscience, qui aiment par-dessus tout la vérité et la préfèrent à toutes autres considération; mais en même temps des ministres indul-

gents et miséricordieux, qui sachent discerner ce qu'ils doivent à la charité de ce que réclame la vérité, qui ne placent pas la force dans la dureté, qui compatissent à vos faiblesses, puisque c'est pour cela que tout prêtre et tout pontife est choisi parmi les hommes; des ministres désintéressés qui recherchent vos âmes et non votre or, votre estime et non vos louanges, qui paissent le troupeau et ne se paissent point eux-mêmes, qui ambitionnent le salut plutôt que le lait et la toison de leurs brebis; enfin des ministres dévoués et infatigables qui ne se laissent abattre, ni par l'injustice de vos censures, ni par les dégoûts attachés à un ministère presque stérile, et qui aient encore le courage, à l'exemple de leur divin Maître et des premiers Apôtres, de bénir ceux qui les maudissent, de prier pour ceux qui les calomnient, et de donner même s'il le fallait leur vie pour leur troupeau. Ah! M. F., vous vous montrez exigeants pour vos pasteurs; vous êtes attentifs à relever leurs moindres torts, à les grossir même; vous vous en plaignez avec amertume: je ne veux pas les excuser; mais je dis que c'est à vous autant qu'à eux-mêmes que vous devez attribuer leurs imperfections; qu'ils seraient meilleurs sans doute si vous priiez pour eux, parce que Dieu

ne refuse jamais de bons pasteurs à la prière des peuples.

Priez donc, M. F., dans ces saints jours où l'Eglise s'apprête à consacrer ses nouveaux ministres ; voici que les espérances du sanctuaire sont recueillies dans le silence de la retraite, en attendant l'Esprit qui doit leur venir du Ciel ; conjurez le Seigneur de répandre sur eux l'abondance de ses graces avec l'imposition des mains du Pontife ; offrez-lui dans cette pieuse intention vos jeûnes et vos abstinences. C'est ainsi que vous vous rendrez dignes de recevoir avec eux cette couronne de gloire que le juste Juge a promise aux pasteurs et aux brebis fidèles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

SUR LES ROGATIONS.

Petite et accipietis.

Demandez et vous recevrez. *S. Jean*, XVI, 24.

On ne saurait être, M. F., plus simple en même temps et plus magnifique, et l'on sent bien qu'il est riche autant qu'il est généreux celui qui est prêt à donner avec autant d'aisance et de grandeur : Demandez et vous recevrez. Admirable langage qui montre assez qu'ici c'est le Maître qui parle ! Quel homme, quel sage, quel roi, quel conquérant, si puissant qu'on le suppose, osa jamais parler de la sorte ? Assuérus dit bien à Esther : Demandez, et il vous sera donné, quand même vous me demanderiez la moitié de mon empire ; mais là s'arrête tout l'effort de sa munificence royale. Le monde dit bien aux poursuivants de ses honneurs et de ses richesses :

Demandez, et peut-être qu'à force de sollicitations et de requêtes, vous obtiendrez quelque part aux faveurs de la fortune ; mais nul autre qu'un Dieu n'a pu s'engager à donner sans mesure, et sans autre limite que l'étendue de nos besoins et de nos vœux. *Petite et accipietis :* Demandez et vous recevrez. Reconnaissons à cette parole la puissance suprême à qui il n'en coûte pas plus pour donner qu'il ne lui en a coûté pour produire, la magnificence souveraine qui ne s'appauvrit point par ses largesses, la bonté infinie qui, riche et inépuisable de son propre fonds, n'ayant pas besoin d'acquérir, a pourtant besoin de répandre. Jésus-Christ parle de donner tout ce qui peut être l'objet des désirs de l'homme, la puissance, la gloire, la richesse, son royaume si l'on veut, et une éternité de bonheur, comme un riche de la terre parlerait de donner quelques pièces d'or ; une si vaste promesse ne lui coûte aucun effort, et l'on croit déjà voir ses dons couler de source comme ses paroles : Demandez ce que vous voudrez, et on vous le donnera ; il suffit que vous le demandiez en mon nom à mon Père : *Petite et accipietis.*

Venez donc, M. F., puisez à pleines mains dans ce trésor toujours plein et toujours ouvert ; demandez à ce Dieu, qui aime tant à donner, que son plus sen-

sible déplaisir est de voir qu'on ne lui demande pas ou qu'on lui demande avec réserve. Et que lui demanderez-vous ?.. Demandez-lui la grace, la vertu, ces trésors de l'âme; demandez-lui sa justice, son royaume et sa propre gloire; demandez-lui, même par surcroit, les avantages de la vie présente, la force, la santé, l'abondance; car il a poussé la bonté jusqu'à cet excès, qu'après nous avoir offert de partager avec lui son trône, il ne refuse pas d'entendre les vœux de ces cœurs plus faibles, de ces âmes imparfaites, qui veulent y joindre encore les félicités de la terre. Oui, M. F., les biens du temps comme ceux de l'éternité, les richesses de la nature comme celles de la grace, peuvent être l'objet de nos prières; oui, ce Dieu bon qui verse sur nous la rosée du ciel, permet encore que nous lui demandions la graisse de la terre; et c'est dans cette confiance que l'Eglise consacre des prières publiques et des processions solennelles pour attirer la bénédiction sur les récoltes, à cette époque de l'année qui inspire des craintes d'autant plus vives qu'elle fait naître de plus riantes espérances. Tel est le but des Rogations, dont je me suis proposé de vous entretenir aujourd'hui.

Le mot de Rogations signifie la même chose que

prières et supplications : on entend par ce mot les trois jours qui précèdent immédiatement la fête de l'Ascension, durant lesquels l'Eglise prescrit l'abstinence aux fidèles, et les convie à des prières extraordinaires et à de solennelles processions. On les nomme encore, dans le style liturgique, petites litanies, par opposition aux grandes litanies que l'Eglise romaine, la mère et la maîtresse de toutes les églises, avait de temps immémorial affectées à la fête de saint Marc. Ces trois jours sont pris dans le temps pascal, à la veille de l'entrée triomphante du Sauveur dans le ciel; soit que la Religion ait appréhendé qu'au milieu des réjouissances et des solennités de la Pâque, nous ne perdissions le souvenir et les habitudes de pénitence, soit qu'elle ait voulu nous rappeler, par ce rapprochement, que pour nous asseoir sur le trône sublime où Jésus-Christ notre précurseur est allé nous préparer une place, nous devons y monter comme lui par la voie des privations et des sacrifices.

Quelques écrivains ecclésiastiques font remonter l'usage des Rogations jusqu'au siècle de saint Augustin, et croient en avoir reconnu les vestiges dans un discours adressé, la veille de l'Ascension, par cet illustre évêque à son peuple d'Hippone. Mais le plus

grand nombre, sur le témoignage de saint Grégoire de Tours, attribue à saint Mamert, archevêque de Vienne, l'honneur de cette pieuse institution. Des fléaux nombreux désolaient depuis long-temps la Provence; le saint Pontife, pour en délivrer son troupeau, indique des prières publiques, accompagnées de jeûnes et d'œuvres expiatoires; les peuples accourent de toutes parts à ces solennités de la pénitence, et bientôt cessèrent les plaies dont ils étaient frappés. Cet exemple fut imité dans le reste des Gaules. La pratique des Rogations s'introduisit rapidement en Espagne, en Angleterre, en Italie, et jusqu'à Rome même. Nous apprenons de saint Césaire d'Arles qu'elle était, de son temps, universellement reçue dans tout le monde chrétien; et ce n'est pas une médiocre gloire pour l'Eglise d'Auvergne d'avoir été une des premières à adopter, sous les auspices de saint Sidoine, son évêque, une observance de foi et de piété dont ses fertiles plaines et ses riches coteaux n'ont cessé de recueillir les fruits les plus abondants.

Dans les premiers temps, on joignait le jeûne à l'abstinence durant ces trois jours; le jeûne fut supprimé depuis, par égard pour les joies saintes du temps pascal, et il n'est resté que l'obligation de

l'abstinence. Je ne dirai rien ici de cette obligation, que j'ai touchée ailleurs ; je me borne à saisir les traits distinctifs de ces fêtes, et les circonstances qui leur donnent une physionomie particulière. Ceci m'amène à vous parler des processions usitées dans l'Eglise catholique, et dont il m'a paru important de vous faire connaître l'esprit, les motifs, le but et les avantages.

A ce mot de procession, on doit s'attendre à voir sourire de pitié les beaux esprits, si toutefois il n'excite pas plutôt leur humeur philosophique. Ils ne veulent voir dans ces cérémonies saintes que des usages renouvelés du paganisme, ou tout au plus de vaines pratiques imposées à l'ignorance et à la crédulité des peuples, au profit de la domination des prêtres. Que signifient, disent-ils, ces promenades superstitieuses? à quoi bon ce cortège de lévites, de femmes, d'enfants, de vieillards? qu'est-ce que cela fait à nos plaisirs ou à nos affaires, que de les troubler ou de les interrompre? Processions, distractions populaires, purs spectacles, faits seulement pour amuser les simples ou les oisifs, restes des vieux temps qui ne conviennent plus à nos sociétés perfectionnées! Ces raisons sont faibles, il faut l'avouer; mais toutes faibles qu'elles sont, elles ne laissent pas d'agir puissamment sur un grand nombre d'hommes, honnêtes

gens d'ailleurs, qui se croiraient perdus dans l'opinion de leurs semblables, si on les surprenait à la suite d'une procession religieuse. Vous direz que c'est faiblesse d'esprit de leur part que de se laisser conduire ainsi par la crainte des jugements humains; tout au contraire, ils se donnent pour esprits forts, et se croient eux-mêmes de bonne foi, comme ils tâchent de le persuader aux autres; car aujourd'hui il n'y a de force que contre Dieu, contre la vérité et contre sa conscience; il n'y a point de faiblesse à se laisser mener par des hommes qu'au fond l'on méprise, mais que l'on craint encore davantage, parce qu'ils se sont mis en possession de dispenser le blâme et la faveur publique : et voilà ce que le siècle appelle indépendance et supériorité de raison.

Si les beaux esprits dont je parle, après avoir ri, voulaient se donner la peine de raisonner, ils trouveraient peut-être un beau sujet de considérations philosophiques et morales, là où la prévention, la frivolité, la précipitation du jugement ne leur fait voir qu'un texte de déclamations usées, et une matière à des railleries plus ou moins indécentes. Nous ne comprenons pas, en effet, ce qu'il peut y avoir de si ridicule dans des cérémonies toutes pleines de souvenirs, d'usages et d'émotions reli-

gieuses. Le christianisme sans doute est un culte spirituel, et c'est même lui qui a spiritualisé le monde tombé dans la matérialité la plus abjecte et la plus stupide, et vous verrez que le monde se matérialisera de nouveau, à mesure que la religion perdra de sa divine influence; mais la spiritualité de ce culte ne l'empêche pas de parler à l'imagination, cette heureuse faculté de l'âme, par qui tous les esprits sont saisissables, même les plus incultes, et qui donne aux esprits cultivés, favorisés de ce don du ciel, une supériorité si marquée sur leurs rivaux de gloire, à quelqu'objet d'art ou de littérature que s'applique leur génie. La religion, dans ses rites sacrés, s'adresse à la raison, mais non à la raison sèche, nue, froide, abstraite, dont les arides spéculations laissent le cœur sans chaleur et sans vie; elle s'adresse à la raison sensible, que de grandes scènes émeuvent, que de touchantes réminiscences attendrissent, dont les pensées se tournent d'elles-mêmes en sentiments, et les sentiments en actions vertueuses. Non, ce n'est point du paganisme que la religion a emprunté ses pratiques saintes; elle est assez riche en souvenirs de gloire nobles et pures, pour n'avoir pas eu besoin de puiser à ces sources corrompues, que le soleil de

l'Evangile a séchées, quand il s'est levé sur le monde. Avec des yeux chrétiens, nous reconnaîtrons dans les processions de l'Eglise, des motifs plus élevés, et des intentions plus dignes d'elle.

Mais ici, M. F., le sujet s'étend, les considérations naissent en foule, les pensées se pressent avec tant d'abondance, que je ne sais comment les mettre en œuvre, ni dans quel ordre je dois vous les présenter. Quand l'Eglise, déployant ses bannières, franchit le seuil de ses temples, et nous invite à marcher à sa suite hors de l'enceinte des villes, sous la voûte du ciel, à travers les campagnes couvertes de richesses, quel est donc son esprit et sa pensée? Veut-elle nous arracher pour un temps à la corruption des cités, nous faire respirer un air plus pur et plus libre, renouveler et rajeunir notre être épuisé de soins domestiques, et ne nous rendre enfin aux tribulations de la vie sociale, qu'avec des cœurs justifiés et des âmes agrandies par tout ce qu'offrent d'inspirateur les grands tableaux de la nature? Veut-elle nous mettre sous les yeux la primitive histoire, nous rapprocher de cet âge d'or, de ces premiers temps d'innocence et de bonheur, où l'homme priait en plein air, en présence de cette nature que le souffle du péché n'avait pas encore

souillée; alors que l'univers était un temple, et que la Divinité, partout présente et presque visible, n'avait pas été forcée par les crimes de la terre de se choisir un lieu à part et de le sanctifier pour en faire sa demeure? Veut-elle nous retracer une image de la vie pastorale, la plus près du bonheur, parce qu'elle est la plus près de la vertu; nous rappeler ces anciens patriarches qui n'avaient point d'habitation fixe sur la terre, transportaient leurs tentes d'un lieu à l'autre sans s'attacher à aucun, se regardaient ici-bas comme des passagers et des voyageurs, appelaient leur vie séculaire un pélerinage de quelques jours; et nous faire ainsi ressouvenir de ces maximes que tout nous prêche, mais que nous oublions si vite, qu'étrangers ici-bas, nous ne pouvons former d'établissement durable; que notre patrie est au ciel, et que c'est à ce terme que doivent tendre incessamment tous nos efforts et tous nos vœux? En sortant des ombres et du secret du sanctuaire pour se montrer au grand jour dans un appareil de triomphe, veut-elle nous rappeler la victoire qui couronna ses longs combats, sa liberté conquise par son sang, et la paix donnée enfin à sa constance, quand, à la voix du grand Constantin, elle sortit toute vivante des catacombes où la rage des tyrans l'avait forcée de s'ensevelir,

et qu'elle apparut à l'univers étonné, comme une reine qui prend possession de son empire, armée de ce signe auguste par lequel elle avait vaincu ; ou bien veut-elle nous apprendre qu'enrôlés dans sa milice, nous devons l'accompagner dans cette guerre qu'elle fait au monde, à l'enfer et aux passions, combattre avec elle jusqu'à notre dernier soupir, et marcher sous ses drapeaux à la conquête du ciel? Est-ce enfin un attrait d'innocence, un goût de paix et de solitude, est-ce un regret des anciens jours qu'elle veut nous inspirer? est-ce un tribut de louanges qu'elle réclame pour le Créateur en présence de ses œuvres? est-ce une image des combats de la foi, des épreuves de la vertu qu'elle expose à nos regards? Oui, M. F., c'est tout cela; ce sera même maintenant, si vous le voulez, un spectacle pour le peuple, pour ceux de ses enfants qu'elle chérit davantage, parce qu'ils sont plus conformes à la simplicité de son Evangile. Et pourquoi le peuple n'aurait-il pas ses fêtes aussi bien que les heureux du siècle? et si la religion ne lui donnait des plaisirs, qui lui en donnerait? Ah! elle est elle-même une fête perpétuelle pour le cœur du juste. Il faut bien lui permettre d'avoir ses processions, quand la raison a eu les siennes. Il est vrai que le peuple a peu

goûté celles-là; il n'y a vu qu'une parodie sacrilège des objets de son culte, et une amère dérision de ses souffrances et de sa misère. Il a mieux aimé ces pompes saintes qui le reposent et le consolent, qui rendent ses travaux légers, qui bénissent ses sueurs, l'associent pour ainsi dire aux soins de la Providence, et font briller à ses yeux, à travers les peines, les fatigues de cette vie, le rayon d'une espérance immortelle. Voulez-vous l'en blâmer ou l'en plaindre? Ces spectacles du moins ne lui coûtent aucun remords; au contraire, ils l'instruisent et le perfectionnent. N'y eût-il dans nos processions d'autre avantage que d'éveiller ou d'entretenir le sentiment religieux, elles seraient encore dignes de tous les respects du sage. Toute œuvre où se mêle la pensée de Dieu rend l'homme meilleur, en attendrissant son cœur, en élevant son âme; c'est l'incrédulité qui l'endurcit et le déprave.

Combien d'autres considérations encore, ou instructives ou édifiantes, peuvent nourrir, M. F., votre foi et votre piété, quand vous accompagnez les processions où vous invite l'Eglise. L'âme fidèle, versée dans l'étude des Ecritures, peut s'y représenter la marche des Israélites dans le désert, au milieu des miracles accordés à la prière, la manne tombant du ciel, l'eau

jaillissant du rocher, figures naturelles et sensibles de ces trésors de fécondité que le concert de nos vœux et de nos louanges fait descendre sur nos champs fertilisés. Comme Balaam, qui, du haut des remparts de la ville de Moab, contemplait avec ravissement la belle ordonnance du camp d'Israël, elle peut admirer le bel ordre des cérémonies de l'Eglise, la solennité de sa marche, la majesté de ses pompes, et la gravité de ses cantiques. Tantôt elle croit voir l'Arche d'alliance, transférée avec honneur de Cariathiarim dans la cité de David, précédée et suivie d'un long cortège de lévites, de princes des tribus, d'enfants, de jeunes vierges, s'avançant, pleins de ferveur et de joie, au bruit des instruments et des hymnes sacrés : première processsion dont les annales saintes nous aient gardé la mémoire, et le modèle de toutes celles qui furent instituées dans la suite des temps. Tantôt elle voit l'Eglise elle-même, cette illustre étrangère, traversant les siècles avec des fortunes diverses, mais marchant d'un pas toujours ferme et toujours égal vers le terme de l'éternité. Tantôt c'est un pieux et tendre souvenir qu'elle veut donner aux voyages et aux courses pénibles du Sauveur, lequel allait faisant le bien par les villes et les bourgs de la Judée, et répendant sur ses pas les bienfaits avec

les merveilles. Tantôt enfin elle s'unit d'intention à ces fervents voyageurs à qui le zèle du salut et l'espérance du pardon faisaient entreprendre de lointains pèlerinages ; ou bien encore elle aime à retrouver dans les stations processionnales une imitation de l'ancien usage qui amenait, à certains jours de fête, le clergé et le peuple chrétien aux lieux consacrés par le sacrifice des martyrs en la présence de leurs précieux restes.

C'est dans cet esprit, M. F., que nos pères et nos modèles dans la foi assistaient aux processions de l'Eglise. Comme tous avaient besoin de la Providence, nul ne se croyait dispensé de prendre part aux prières publiques ; les hommes de peine et de labeur, les laboureurs, les artisans, les ouvriers, ne regardaient pas comme perdues les heures qu'ils employaient à demander au Ciel des bénédictions pour leurs sueurs ; les infirmes eux-mêmes se traînaient à la suite des processions, ou se faisaient porter sur leur passage, espérant y trouver du soulagement à leurs maux. Ce n'était pas un groupe de fidèles et comme une faible députation rangée sous la bannière de la Croix ; c'était une ville tout entière qui sortait de ses murs pour aller au-devant du Seigneur et de ses graces. Aussi, que de bénédictions,

que de prodiges signalaient ces jours de prière et de miséricorde! Les malades guéris, les fléaux apaisés, les orages conjurés, les guerres éteintes... Il ne se fait plus de miracles, disons-nous; il n'y a plus de prophètes ; nous ne voyons plus les signes que voyaient nos pères ; le Seigneur ne nous connaît plus. *Signa nostra non vidimus, jam non est propheta, et nos non cognoscet amplius* [1]. Ah ! M. F., il ne se fait plus de miracles, parce qu'il n'y a plus de foi ; faisons revivre les siècles de la foi, et nous verrons renaître le temps des miracles.

Qu'il y a loin, en effet, M. F., de cette foi vive et de cette piété fervente qui animaient ces saintes cérémonies dans les premiers temps, à la triste langueur de notre foi endormie et de notre piété mourante! C'était sous le sac et la cendre, les yeux remplis de larmes, le front humilié, la voix entrecoupée de gémissements et de sanglots, que les grands avec le peuple, les riches avec les pauvres, les pères avec les enfants accompagnaient autrefois ces processions expiatoires. Spectacle vraiment digne des regards des anges, que celui où toute une population, assemblée comme une grande famille sous les yeux d'un père commun, marchait au chant des

[1] Ps. LXXIII, 9.

cantiques, entre le ciel et la terre, pour obtenir les faveurs de celui-ci en échange des hommages et des vœux de celle-là! Aujourd'hui que voyons-nous? Ah! dans les campagnes, peut-être, où tout rappelle la pensée du Dieu qui donne la vie à l'univers, où la Providence se manifeste à tous les yeux, et se rend, pour ainsi dire, sensible et palpable dans chaque semence qui croît, dans chaque fruit qui se développe, dans chaque plante qui se ranime; à cette saison du printemps, le réveil et la renaissance de la nature, peut-être, dis-je, dans les campagnes, on retrouve encore quelques précieux restes de la piété antique; on voit encore les mains qui cultivent la terre s'élever suppliantes vers le Dieu qui la féconde, et la pompe simple, mais religieuse, mais recueillie des habitants du hameau, se prolonger à travers les guérets, en mêlant la voix et la prière de l'homme aux parfums des fleurs, aux chants des oiseaux, et à tout ce magnifique tribut que chaque créature paie à son Créateur; Mais dans nos cités, où nos maisons, nos ateliers, nos comptoirs nous cachent le ciel et la terre, où chacun n'a de confiance qu'en son industrie, et s'accoutume à se croire soi-même sa seule providence, où par conséquent l'on n'a rien à demander

à Dieu, rien à craindre de sa justice, rien à espérer de sa clémence, que voyons-nous en ces saints jours? Rien de changé, si ce n'est que la Croix, suivie d'un petit nombre de fidèles, traverse nos rues et nos places publiques pour porter des bénédictions à des gens qui pensent n'en avoir pas besoin et qui n'en veulent seulement pas; rien de changé, si ce n'est peut-être que le bel esprit et le libertin trouvent un sujet de dérision et de moquerie dans une solennité qui était la joie et la consolation de ses pères, et se fait un jeu et une distraction d'un acte éclatant d'adoration et d'action de graces. Quant à la multitude, rien que de l'indifférence, ou tout au plus de la curiosité. Le passant poursuit sa marche et ne voit dans la pompe religieuse qu'un obstacle à la prompte expédition de ses affaires; le négociant demeure attaché à sa banque; l'homme public, à son bureau; l'artisan, immobile sur son établi, s'il se repose un moment et suspend son travail, ce n'est pas pour prier, mais pour voir; et personne ne paraît soupçonner que toute l'Eglise est en prière pour les biens de la terre, pour la paix des ménages, pour le bonheur et la prospérité des hommes. Plus de fronts prosternés, plus de mains levées vers le Ciel. On dirait, à voir ces visages distraits, ces

cœurs froids, ces lèvres muettes, que tout cet appareil que déploie la religion leur est étranger, et ne leur offre plus même l'intérêt d'un spectacle.

Ah! M. F., si l'honneur de Dieu vous touche, si vous n'êtes pas indifférents au salut de vos âmes, si même vos intérêts temporels vous sont chers, observez plus religieusement ces trois jours de graces et de prières. Jamais peut-être les récoltes variées dont se couronne le sol fécond de nos contrées, ne s'annoncèrent avec des présages plus heureux, et ne furent favorisées d'un ciel plus clément et d'une température plus propice à tous les genres de culture. Tout nous promet une abondance qui réjouira le riche, consolera le pauvre et dissipera les craintes qu'avait fait naître l'élévation du prix de quelques denrées. N'oublions pas que l'homme sème, plante, arrose, mais que c'est Dieu qui donne l'accroissement. Comptons sans doute sur les prévoyances d'un gouvernement paternel; mais souvenons-nous que notre pain de chaque jour est dans la main de Dieu, et que le premier des gouvernements est celui de la Providence. Mille accidents peuvent encore atteindre nos fruits, et rendre vaines les promesses de la terre. Rendons graces à Dieu des espérances qu'il nous donne, et détournons, par notre piété, les fléaux

qui pourraient les détruire dans leur fleur. Si nous ne joignons point le jeûne à l'abstinence, ainsi que le pratiquaient nos pères, du moins gardons fidèlement l'abstinence comme une faible compensation des châtiments que méritent nos péchés. Assistons aux processions publiques; n'imitons pas ces lâches Chrétiens qui n'osent se mêler dans les rangs des fidèles adorateurs et rougissent de se confondre avec le peuple saint dans nos cérémonies religieuses; misérables esclaves du respect humain, qui ne font tant les braves contre Dieu, que parce qu'ils ont peur des hommes; ni ces Chrétiens indévots qui n'honorent Dieu que des lèvres; qui suivent, il est vrai, les processions, mais sans recueillement, sans ferveur, sans aucun désir de glorifier le Seigneur et d'apaiser sa justice. Montrons-nous-y le cœur pénétré d'une foi vive et d'une charité tendre. Ne nous en absentons point sans une excuse légitime. Unissons nos voix et nos cœurs pour rendre gloire à Dieu et obtenir de sa miséricorde toutes les graces du temps et celle de l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

SUR LES VÊPRES.

Je ne m'écarterai pas, M. F., des intentions de l'Eglise dans la solennité de ce grand jour, en traitant un sujet qui se rapporte assez directement au culte des temples du Seigneur dont nous célébrons la dédicace : sujet qui m'a paru d'autant plus intéressant qu'il fait une partie notable de l'office divin, et touche à l'accomplissement de l'un des premiers préceptes de la loi de Dieu, la sanctification du Dimanche, que d'ailleurs l'indévotion et le relâchement affectent d'en diminuer chaque jour l'importance, et qu'enfin c'est pour la première fois, peut-être, qu'il vous aura été présenté avec quelque développement. Je veux parler de l'office du soir, connu sous le nom de Vêpres. Les motifs qui vous engagent à y assister, la frivolité des prétextes que

vous alléguez pour justifier votre négligence à l'égard de ce saint exercice : c'est tout le sujet de ce court entretien.

Un des motifs qui donnent à l'office des Vêpres une supériorité incontestable sur les autres exercices de piété que nous pouvons faire pour sanctifier le saint jour du Dimanche, c'est d'abord leur antiquité. Sans en chercher l'origine dans l'ancienne loi et dans la liturgie du peuple de Dieu, où indépendamment du sacrifice du matin, nous voyons qu'il est fait souvent mention du *sacrifice du soir*, il est vrai de dire que l'usage de chanter en chœur les louanges de Dieu remonte aux premiers temps du christianisme. Saint Paul recommande aux fidèles de s'exciter et de s'édifier les uns les autres par des psaumes, des hymnes, des cantiques spirituels, et de les chanter de leur cœur à l'honneur de Dieu [1]. Il est écrit qu'après la dernière cène Jésus-Christ lui-même dit une hymne avec ses apôtres. Aussi saint Augustin assure que le chant de l'office divin n'a été établi par aucune loi ecclésiastique, mais d'après les exemples de Jésus-Christ et de ses apôtres. Saint Jérôme, saint Ambroise, saint Grégoire se sont fait une gloire et une pieuse émulation d'y ajouter des

[1] Eph. v, 19.

hymnes, des antiennes, des proses nouvelles sur le modèle des anciennes ; mais ils ne sont pas les premiers auteurs de l'office divin ; le fond existait avant eux ; ils n'ont fait que le cultiver et l'enrichir des productions de leur génie.

Hélas ! M. F., nous nous plaignons aujourd'hui de la durée et de la monotonie de ces divins offices ; nous ne pouvons veiller une heure avec Jésus-Christ ; notre piété distraite a de la peine à soutenir son attention dans ces courts moments donnés à la récitation des cantiques saints ; nos cœurs assoupis ne mêlent plus aucun sentiment aux chants inspirés des prophètes ; leur parole de feu vient se refroidir sur nos lèvres ; nos voix languissantes les laissent tomber et n'ont plus la force de les faire monter jusqu'au ciel ! Et cependant, M. F., ces offices qui paraissent longs et fastidieux à notre foi dégénérée, que sont-ils si nous les comparons à ceux des premiers siècles ? On les chantait dès l'aurore, on les chantait quand le soleil avait atteint le milieu de sa course, on les chantait encore quand il était près de s'éteindre ; et quand le flambeau du jour avait cessé d'éclairer ces concerts pieux, les chants de la fidèle assemblée n'avaient pas cessé pour cela ; ils se ranimaient la nuit, et semblaient prendre un accent plus religieux

et plus solennel, à la lueur mystérieuse des lampes du sanctuaire, à la clarté des étoiles du firmament : ainsi, de l'une à l'autre aurore, le grand nom de Dieu était béni de sa créature, et sa louange ne s'éloignait pas de la bouche de ses serviteurs. Ah ! du moins, M. F., conservons avec un soin religieux le peu qui nous reste de la prière publique, déjà réduite à de si faibles proportions ; conservons-le comme un monument des institutions des anciens âges, comme de précieux débris échappés à la grande ruine où est venue se perdre, sans retour peut-être, l'imposante majesté du culte chrétien ; moins heureux, ou plutôt moins fervents que nos pères, si nous ne pouvons plus comme eux psalmodier ces heures canoniques que l'usage semble avoir réservées aux ministres des autels, du moins soyons fidèles à accompagner de nos voix et de nos cœurs les prières que l'Eglise chante pour nous.

Les Vêpres ne se recommandent pas seulement aux empressements de notre piété par leur antiquité vénérable, et comme une portion de cette liturgie qui a édifié les siècles, enchanté les solitudes, animé les catacombes et donné de la vie à nos basiliques, dont les voûtes et les colonnes semblent tressaillir de joie au frémissement de l'orgue, au bruit des

chants et des instruments sacrés, comme si elles étaient sensibles à nos fêtes; elles se recommandent bien plus encore par le choix des prières qui les composent: prières admirables, puisées aux sources pures de la parole de Dieu, toutes tirées des saintes Ecritures, et comme tissues du Saint-Esprit lui-même. Jamais une bouche humaine ne parla un langage plus élevé, plus touchant, plus digne de la grandeur, de la bonté de Dieu, mieux approprié aux besoins infinis de l'homme et à ses misères sans nombre. C'est presque toujours le Prophète-roi qui se fait entendre sur sa harpe harmonieuse, d'où il tire ces accords doux ou puissants, tendres ou terribles, qui font frémir toutes les fibres de l'âme, et y portent tour-à-tour des impressions de joie ou de sainte tristesse, d'amour et de repentir, d'admiration et de reconnaissance. Ce sont les plus grandes vérités de la foi, les plus beaux préceptes de la morale, les plus éclatants prodiges de la droite de Dieu qui viennent successivement se représenter à nos yeux sous les formes les plus riches et les plus variées, dans toute la pompe et les magnificences d'un style qui n'a pas de modèle, comme il restera toujours au-dessus de toute imitation. Quelles sont les odes de Pindare ou d'Horace qui approchent, pour

la majesté des expressions, pour le sublime des pensées et des sentiments, de ces chants prophétiques? Quand nos lyriques modernes se sont montrés supérieurs aux anciens, Jean-Baptiste Rousseau dans ses plus belles odes, Racine dans ses chœurs immortels, d'où leur est venue l'inspiration, où ont-ils pris le feu et les ailes du génie, si ce n'est dans l'étude et la méditation des livres saints?

Et pour nous renfermer dans ce qui tient de plus près à notre sujet, qu'y a-t-il de comparable aux choix et à l'ensemble des cinq psaumes dont nos Vêpres se composent, se succédant sur des tons variés, s'enchaînant l'un à l'autre par un chant de gloire à l'adorable Trinité. D'abord, c'est le Seigneur qui dit au Seigneur : Asseyez-vous à ma droite; je vous ai engendré au jour de mon éternité, *ex utero antè luciferum genui te.* A ce début magnifique, où Dieu parle lui-même et raconte la génération de son Verbe, son sacerdoce éternel, ses humiliations suivies de son règne glorieux, succèdent sur un mode plus doux, les actions de graces que l'homme adresse au Seigneur pour les bienfaits dont il comble son peuple : Je vous louerai, Seigneur, de toute l'étendue de mon cœur dans l'assemblée des justes et la congrégation des

saints. Les œuvres du Seigneur sont grandes ; sa justice demeure dans les siècles des siècles ; oui, le Seigneur est bon et miséricordieux ; il a fait mémoire de ses merveilles ; il a donné la nourriture à ceux qui le craignent : *Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo, in consilio justorum et congregatione.* Vient ensuite l'éloge du juste et les mille bénédictions dont le Prophète le couronne : Heureux l'homme qui craint le Seigneur et qui met ses délices à accomplir sa loi ! la postérité du juste sera puissante sur la terre ; la richesse et la gloire habitent sa maison ; sa mémoire ne périra jamais : *Beatus vir qui timet Dominum, in mandatis ejus volet nimis.* Suit une invitation à tous les enfants de Dieu de louer le nom du Seigneur : Que le nom du Seigneur soit béni, aujourd'hui et dans tous les siècles ; de l'Orient jusqu'à l'Occident le nom du Seigneur est digne de louanges. Qui est semblable au Dieu Notre-Seigneur? Sa gloire est au-dessus des Cieux : *Laudate, pueri, Dominum, laudate nomen Domini.* Arrive enfin, pour couronner ces sublimes élévations sur les grandeurs et les perfections de Dieu, le récit animé des merveilles qui signalèrent le passage des Hébreux de l'Egypte dans la terre promise ; merveilles qui se

renouvellent dans notre translation des ténèbres de l'infidélité à la lumière admirable du royaume de Jésus-Christ. Laissons parler le Prophète; jamais il ne prit un essor plus élevé, jamais il ne fit entendre des accents plus fiers et plus hardies. Avec quelle vivacité d'images il peint les prodiges du Très-Haut! Mer, pourquoi as-tu fui? et toi, Jourdain, pourquoi as-tu reculé vers ta source? Montagnes, pourquoi avez-vous tressailli comme le bélier? et vous collines, comme l'agneau. C'est que la terre s'est émue à la présence du Dieu de Jacob; il a changé la pierre en un torrent, et le rocher en une source d'eau jaillissante : *A facie Domini mota est terra, à facie Dei Jacob*. Avec quelle force il écrase et réduit en poussière les dieux des nations aux pieds du Dieu véritable! Notre Dieu est dans les cieux; tout ce qu'il a voulu, il l'a fait; mais les idoles ne sont que de l'or et de l'argent, fabriquées de la main des hommes; elles ont une bouche et ne parlent point; des yeux, et elles ne voient pas; qu'ils leur deviennent semblables et ceux qui les ont taillées, et ceux qui se confient en elles. *Deus autem noster in cœlo, omnia quæcumque voluit fecit.* Pourrions-nous nous lasser, M F., de repéter ces cantiques saints, qui font naître des

émotions si pleines de religion et de vertu, qui servent d'aliment à notre cœur et à notre esprit, qui ont nourri la piété et consolé la foi de tous les justes? Et puisque j'ai cité quelques traits de chacun des psaumes dont se compose l'office du soir, pourrions-nous ne pas accorder une attention plus religieuse encore et un intérêt plus tendre à ce *Magnificat*, qui termine la chaîne des chants sacrés, à ce cantique de reconnaissance et d'amour, où une Vierge devenue féconde, ravie dans l'extase du bonheur, se plait à répandre la surabondance de joie dont son âme est enivrée. *Magnificat anima mea Dominum, et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.*

Vous direz peut-être que ces considérations sont fort belles et fort concluantes pour ceux qui entendent la langue sainte, mais qu'il n'est pas d'exercice plus ennuyeux et plus insipide que de prier dans une langue inconnue. Il est bien vrai, M. F., que ceux qui peuvent suivre le sens des psaumes en en récitant la lettre, ont un grand avantage sur le commun des fidèles; aussi sont-ils plus inexcusables lorsqu'ils s'absentent de ces saints offices. Mais cette raison ne suffit pas pour justifier votre éloignement. A défaut de l'intelligence de la langue, vous avez le

secours des traductions ; cette traduction est placée en regard du texte ; avec un peu d'application et de bonne volonté, il vous sera facile d'attacher aux paroles que vous récitez le sens qu'elles expriment ; un long usage en gravera la signification dans votre mémoire, et vous aurez assez de cette connaissance générale du texte sacré pour fixer votre attention, et pour chanter même avec goût et avec onction les cantiques du Seigneur. Mais est-il besoin de savoir la langue de Rome, et d'entendre le sens de ces prières divines, pour en être touché, attendri, transporté, pour les réciter avec fruit ? L'Eglise, qui vous y invite, sait bien que pour la plupart vous ne comprenez pas les paroles qu'elle vous met à la bouche ; et cependant elle appelle aux Vêpres tous ses enfants, les savants et les illettrés, et ceux même qui ne savent pas lire. Vous n'entendez pas la langue, dites-vous ? mais est-ce qu'elle n'est pas rendue sensible et intelligible par la solennité des chants, par la pompe et la majesté que l'Eglise déploie dans ses cérémonies ? ne se fait-il pas alors comme une sorte de révélation, comme une illumination soudaine qui vous donne l'intelligence de toute vérité ? Quoi ! ces sons graves et religieux, qui frappent votre oreille, ne transmettraient pas leurs impressions

jusqu'à votre âme? Quoi! ce grand spectacle offert à vos regards, ce spectacle de tout un peuple assemblé en la présence de Dieu, ne diroit rien à votre cœur? Est-ce que vous ne sentez pas votre âme se détacher de la terre, et s'élever vers le ciel avec l'encens et les divins cantiques? Et ne voyez-vous pas les pierres même du sanctuaire, tout insensibles qu'elles sont, s'émouvoir et s'animer en prolongeant l'écho religieux des saints oracles[1]? Et que ne vous abandonnez-vous à tous les sentiments, à toutes les émotions, à tous les transports que ces grandes scènes inspirent? Est-il nécessaire pour cela d'entendre la langue? Ne suffit-il pas d'avoir un cœur? Ne serez-vous pas toujours d'accord et en harmonie avec les chants sacrés, quand vous bénirez Dieu du fond de votre cœur, quand vous louerez sa gloire, quand vous exalterez sa puissance, quand vous célébrerez sa miséricorde, quand vous produirez des actes d'amour, de foi, d'humilité, de contrition, d'espérance? Si un infidèle, entièrement étranger à notre religion et à la connaissance de nos mystères, entrait pour la première fois dans l'un de nos temples, à l'heure de l'office du soir, qu'il vît tout un peuple assemblé se lever comme un seul homme à l'intonnation solennelle des

[1] *Lapis de pariete clamabit.* Habac. II, 11.

Vêpres, qu'il entendît ces chants majestueux, empruntés de la musique des Hébreux et de la mélopée des Grecs, ces deux chœurs qui se répondent tour-à-tour et se renvoient de l'un à l'autre des paroles inspirées, aurait-il besoin d'un interprète pour comprendre que ce peuple et ces prêtres sont occupés à glorifier Dieu, et ne se sentirait-il pas lui-même investi et comme saisi par la Divinité présente?

De plus, M. F., ainsi que l'a remarqué un écrivain célèbre, il y a un charme secret à prier Dieu dans une langue inconnue. Comme les besoins de l'homme sont immenses, et que le plus souvent il ignore ce qui lui est le plus utile, il semble alors qu'il demande ce que Dieu sait lui être le plus nécessaire, et qu'il s'en remet avec un abandon plus généreux aux soins de la divine Providence. C'est ce qui donne un intérêt tout particulier à la prière des petits enfants qui commencent à bégayer le nom du Dieu qu'ils ne connaissent pas encore, et à la prière des villageois qui chantent de tout leur cœur, des hymnes, des proses, des antiennes qu'ils n'entendent pas, mais que Dieu entend pour eux et qu'il bénit de sa grace. N'y a-t-il pas aussi, M. F., un mérite de foi et d'obéissance à s'en rapporter à la sagesse de l'Eglise, à prier selon

ses intentions et dans la langue qu'elle a adoptée pour sa liturgie? On ignore ce que l'on demande à Dieu ; mais l'Eglise le sait ; elle saura bien recueillir ces prières incertaines, leur donner une expression déterminée, et de tous ces vœux réunis composer une offrande qui touchera le cœur de Dieu. Et puisque l'occasion de le dire s'offre d'elle-même, remarquons en passant que ce n'est pas sans une raison profonde que l'Eglise a maintenu et consacré dans ses rites l'usage d'une langue morte et devenue par là même immortelle. Les langues vivantes subissent mille changements ; elles s'usent, elles vieillissent, elles s'altèrent. L'Eglise catholique romaine a senti tout ce que la fixité de la parole donnait de garantie à la fixité de ses dogmes ; elle a donc choisi pour le service divin une langue à jamais immuable. Les prétendus réformateurs, qui ne savaient qu'innover, ont cru faire mieux que l'Eglise en mettant dans les mains de leurs adeptes les psaumes traduits en langue vulgaire? Qu'en est-il résulté? Que par suite des changements survenus dans la langue, ces psaumes admirables se trouvent travestis dans un jargon ridicule et barbare, et non moins inintelligible aux plus habiles, que le latin de nos psaumes peut l'être aux plus illettrés.

On dit encore : Vous nous pressez d'assister aux Vêpres ; mais les Vêpres sont l'affaire des prêtres, et non des fidèles. — Je sais bien que les Vêpres font une partie essentielle de l'office divin que les ministres engagés dans les saints ordres récitent chaque jour au nom de l'Eglise, et au nom de tout le peuple chrétien, afin que la prière ne cesse point sur la terre, et que cette hostie de louange, comme l'Hostie de propitiation qui s'immole au saint sacrifice, soit présentée depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher au trône de l'Eternel. Mais les Vêpres du Dimanche, les Vêpres solennelles, ne sont pas seulement instituées pour les prêtres, elles le sont aussi pour vous. Est-ce donc pour y appeler les prêtres que les cloches s'ébranlent, et frappent l'air de longs retentissements? Les oraisons que le célébrant récite n'indiquent-elles pas que vous êtes présents à ce sacrifice du soir? N'est-ce pas au peuple comme au clergé qu'est donné l'encens? Que signifie ce symbole, si les prières des fidèles ne s'unissent pas à celles des ministres pour monter vers le ciel comme un encens pur?... Mais je veux, M. F., que les Vêpres ne soient que pour les prêtres ; n'êtes-vous pas aussi, dans un sens plus étendu, les prêtres du Seigneur? n'êtes-vous pas la nation sainte? l'Apôtre

n'a-t-il pas dit que vous étiez revêtus d'un sacerdoce royal? et à ce titre, ne devez-vous pas immoler à votre Dieu des victimes spirituelles? *Gens sancta, regale sacerdotium.*

Assistez donc régulièrement, M. F., aux Vêpres du Dimanche. Ne dites pas que vous remplacerez cet exercice par d'autres œuvres de piété, que vous y suppléerez par des prières, par des lectures saintes. Aucune prière, aucune lecture, aucune œuvre de dévotion de votre goût et de votre choix ne peut avoir le mérite de la pratique que vous conseille et vous recommande l'Eglise. Ne vous dispensez pas d'un exercice aussi saint, sur des prétextes plus frivoles encore, et que j'ose à peine citer dans cette chaire chrétienne! Et que sont de légers dérangements dans l'heure de vos repas ou l'ordre de vos journées, que sont, dis-je, ces faibles raisons auprès des avantages que l'assistance aux Vêpres vous procure? Assistez aux Vêpres; vous y sanctifierez le jour du Seigneur; vous aurez quelquefois l'occasion d'y entendre sa parole, souvent encore le précieux avantage d'y recevoir sa bénédiction; le Saint-Esprit vous y inspirera des sentiments, des pensées, des résolutions chrétiennes, que vous rapporterez ensuite dans vos maisons pour en faire part à vos

familles édifiées. Assistez aux Vêpres ; vous vous attacherez de plus en plus à la foi qui se nourrit de pratiques, et à la vertu qui se nourrit et s'entretient par la foi ; vous y prierez en communion avec vos frères, et vous savez le prix que l'Evangile attache à la prière commune. Assistez aux Vêpres, et vous ferez ainsi comme une première étude et une sorte d'apprentissage de ces concerts harmonieux qui ravissent la cité sainte, et que vous aurez le bonheur d'exécuter dans le ciel avec les anges et les saints, si vous y êtes fidèles à vous y exercer sur la terre. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

SUR LES PROPHÉTIES.

Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt.

Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. *Matth.* XXIV, 35.

Le Dieu qui avait inspiré les Prophètes, prophétise lui-même aujourd'hui les malheurs et la ruine de cette ville ingrate qui n'avait pas connu le jour où il était venu lui apporter la paix. Déjà il avait vu Jérusalem couchée dans la poussière avec ses superbes tours et son temple, l'admiration de l'univers. Ici il marque l'époque de cette grande catastrophe, il en indique les signes avant-coureurs, il en décrit les circonstances les plus frappantes, et pour nous en tracer une peinture plus vraie, il ne craint pas de la comparer et de la confondre en quelque sorte avec la destruction et la ruine du

monde. Vous savez, M. F., comment cette prédiction s'est accomplie, comment l'armée romaine, commandée par Titus, renversa de fond en comble la cité déicide, et ce seul évènement, visible à tous les yeux, et présent à toutes les nations, démontre assez que celui qui l'a prédit de si loin et avec tant de précision ne pouvait qu'être l'Envoyé de Dieu ; mais il est bon de connaître aussi comment il avait été prédit lui-même, long-temps avant sa venue, et quelle preuve victorieuse en faveur de sa divinité résulte de cette masse imposante de témoignages. Ceci nous amène naturellement à traiter la question des Prophéties de l'ancien Testament ; question importante, s'il en fut jamais, puisqu'indépendamment de l'instruction qu'elle nous offre, en faisant passer sous nos yeux les plus grands personnages de l'histoire et les plus beaux traits des livres sacrés, elle nous fournit en même temps une des preuves fondamentales de la vérité de notre religion. Mais avant d'entrer dans le fond de notre sujet, nous devons vous donner quelques éclaircissements préliminaires.

Et d'abord, qu'est-ce qu'une Prophétie ? La Prophétie n'est point une histoire, ou, si l'on veut, c'est l'histoire de l'avenir ; elle regarde les évènements futurs. Raconter des faits déjà passés, c'est la

tâche de l'historien; prédire ce qui n'est pas encore, c'est le privilège du prophète. La Prophétie n'est pas une prévision douteuse, incertaine, une simple conjecture, semblable à celles que l'on peut tirer de certains pronostics; son caractère est d'être infaillible. Enfin, la Prophétie véritable doit être indépendante de toute cause humaine ou naturelle; ce qui la distingue de la science des politiques, qui s'élèvent quelquefois, par le moyen des causes secondes, à la connaissance des effets qu'elles doivent produire.

De cette définition, je tire deux conséquences importantes : la première, que Dieu seul peut être l'auteur de la Prophétie, puisqu'il n'y a qu'un être infiniment intelligent qui puisse prévoir, sans être aidé d'aucun secours naturel, les effets qui doivent résulter des actions libres des hommes; la seconde, qu'une religion appuyée sur des Prophéties de ce caractère est nécessairement divine, Dieu essentiellement vrai ne pouvant favoriser l'erreur par son propre témoignage. Aussi Isaïe criait-il hardiment aux idoles : Prophétisez seulement, et nous croirons que vous êtes des dieux : *Annuntiate quæ ventura sunt, et sciemus quia dii estis* [1]. Comme s'il avait dit : On veut que nous adoptions votre culte, et que

[1] Is. XLI, 23.

nous vous rendions des hommages ; nous voulons bien ne pas rejeter entièrement cette proposition ; mais avant de nous déterminer, il nous faut des preuves de votre divinité ; or, comme la Prophétie est le signe le plus infaillible de la vérité et le caractère le plus authentique de la vraie religion, nous ne vous demandons qu'une chose : annoncez l'avenir, et nous tombons à vos genoux : *Annuntiate quæ ventura sunt, et sciemus quia dii estis.* En sorte, M. F., qu'une seule Prophétie exactement vérifiée dans Jésus-Christ suffirait pour établir qu'il est le vrai Messie, et que sa religion est divine, à moins qu'on ne suppose que Dieu ait menti une fois, ce qui serait une folie et un blasphème. Mais nous n'en sommes pas réduits à une seule preuve de ce genre pour appuyer notre croyance; elles se représentent en foule; et si les Juifs, si les mécréants de tous les temps et de toutes les sectes nous interpellent comme Isaïe et nous disent : Montrez-nous seulement quelques Prophéties clairement accomplies dans la personne de Jésus-Christ, et nous croirons qu'il est Dieu ; nous n'aurons, pour leur répondre, que l'embarras du choix.

En effet, Chrétiens, ouvrons les Ecritures, et nous nous assurerons qu'il n'est pas de circonstance remarquable de la vie et de la mort de Jésus-

Christ qui n'ait été prédite ou figurée par les Prophètes ; je dis prédite ou figurée, pour distinguer les Prophéties directes d'avec les faits et les personnages mystérieux sous lesquels le Sauveur était comme voilé. Et pour parler d'abord des circonstances proprement prophétiques, les Prophètes sont tellement remplis de toutes celles de la vie de Jésus-Christ, qu'un homme célèbre n'a pas craint d'avancer que la plus belle histoire de Notre-Seigneur serait sans doute l'histoire que l'on écrirait d'après les Prophètes. Un autre écrivain, frappé de ce sublime passage d'Isaïe, au chapitre cinquante-troisième, où tous les traits de la passion du Sauveur sont représentés avec une telle précision qu'il n'y a pas lieu de se méprendre sur la ressemblance, cet autre écrivain a dit qu'aux quatre passions de saint Mathieu, de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean, on pourrait en ajouter une cinquième non moins fidèle, et lui donner pour titre : *Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ selon Isaïe.*

Mais, pour en venir aux détails, et vous mettre en état de juger par vous-mêmes de la justesse de ces observations générales, je vais placer sous vos yeux un tableau des circonstances prophétiques les plus frappantes, que nous comparerons successivement avec

les faits rapportés dans les Evangiles. D'après Daniel, le Christ doit paraître après soixante-neuf semaines d'années, ou 490 ans, à partir de l'édit pour la restauration du temple de Jérusalem, et, après 490 ans, Jésus-Christ paraît sur la terre. D'après Moïse, le plus ancien des historiens et des Prophètes, il devait sortir de la race d'Abraham, et les Evangélistes, par une succession non interrompue, font remonter sa généalogie jusqu'à David et Abraham. Selon Isaïe, il devait naître d'une vierge, et Marie devient la mère de Jésus-Christ sans cesser d'être vierge. Selon Michée, il doit venir au monde dans Bethléem, et Bethléem est en effet le lieu de sa naissance. Selon David, les rois de l'Arabie viendraient lui offrir de riches présents, et les Mages-rois déposent au pied de sa crèche leur encens et leur or. Selon Zacharie, le Messie, Roi-Sauveur, doit faire son entrée à Jérusalem monté sur un vil animal, et Jésus-Christ, monté sur une ânesse, entre triomphant dans cette ville, aux acclamations de tout un peuple. Selon Malachie, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, une Hostie pure et sans tache remplacera les sacrifices sanglants de l'ancienne loi, et Jésus-Christ offre chaque jour sur l'autel son corps et son sang, Victime pure

qui doit être immolée jusqu'à la fin des siècles.

Les circonstances de sa mort ne sont pas marquées avec moins de précision dans l'ancien Testament. Zacharie prédit que le Christ sera vendu pour trente deniers. David, qu'il sera abreuvé de fiel et de vinaigre, qu'il sera trahi et livré par son ami, que ses pieds et ses mains seront percés, que ses vêtements seront jetés au sort, qu'il sera rassasié d'opprobres et compté au nombre des scélérats. Celui-ci[1], qu'il descendra aux enfers. Celui-là[2], qu'il ressuscitera d'entre les morts et que son tombeau sera plein de gloire. Toutes prédictions si clairement accomplies en Nôtre-Seigneur, qu'il est superflu d'en faire la comparaison avec les évènements.

Les effets miraculeux de la mission de Jésus-Christ n'ont pas échappé non plus à la vue pénétrante des Prophètes. Osée annonce qu'après que le Messie sera venu, le peuple juif, qui le méconnaîtra, cessera d'être son peuple, et qu'enfin dispersé dans tout l'univers, il restera sans rois, sans autel et sans sacrifice. Ecoutez encore Daniel, David et Isaïe : d'après leurs oracles, le Messie doit être la lumière des nations et le salut du monde ; les peuples iront à lui par torrents; il dominera d'une mer à l'autre et

[1] Zach. [2] Isaïe.

jusqu'aux extrémités de la terre; les îles les plus lointaines viendront à lui; la pierre mystérieuse deviendra une grande montagne qui remplira l'univers. Vous me délivrerez, dit le Messie à son Père, des contradictions de mon peuple, et vous me placerez à la tête des nations. Un peuple que je n'avais pas connu s'attachera à moi; il n'était pas mon peuple, et je l'appellerai mon peuple; il n'avait point eu de part à mes miséricordes, et il en sera comblé. Mes enfants, au contraire, se sont lassés de me suivre; je les abandonnerai à leur sens réprouvé. Il ne faut que des yeux, M. F., pour voir l'accomplissement de ces prédictions dans la dispersion de ce peuple étonnant, toujours poursuivi et toujours subsistant, toujours puni et toujours aveugle, dans les rapides progrès du christianisme dès sa naissance, et dans l'immense diffusion de l'Eglise, qui ne cesse de s'étendre, ou de réparer ses pertes par de nouvelles conquêtes.

Si nous en venons maintenant aux circonstances figuratives des livres saints, nous trouverons que tout l'ancien Testament n'est au fond que l'histoire anticipée du nouveau, en sorte, dit l'Apôtre, que tout arrivait aux anciens en figure des évènements à venir. Pour nous borner, arrêtons-nous à quelques traits plus remarquables. Le sacrifice d'Isaac est une

vive image du sacrifice de Jésus-Christ. Isaac chargé du bois de son sacrifice réprésente Jésus–Christ portant sa croix. Abraham, malgré sa tendresse, commande à ce fils unique de mourir. Le Père céleste donne le même ordre à l'objet éternel de son amour et de ses complaisances. Jésus-Christ, comme Isaac, se montre obéissant jusqu'à la mort, et survit comme lui à son sacrifice, avec cette différence qu'Isaac n'est immolé et ne ressuscite qu'en figure, au lieu que Jésus-Christ donne sa vie et la reprend réellement. Qui oserait douter, en lisant ces deux scènes si touchantes, que la première ne soit la figure de l'autre? Joseph ressemble encore à Jésus–Christ : comme Joseph, il a été haï par ses frères ; comme Joseph, il a été vendu par eux et livré aux étrangers ; comme Joseph, Jésus condamné malgré son innocence, et placé entre deux criminels, prédit à l'un son salut et à l'autre sa perte ; enfin, comme Joseph, Jésus-Christ est parvenu par ses humiliations à une souveraine puissance. Comment ne pas voir une intention divine dans des rapports si justes et des traits de ressemblance si naturels ? Que le temps ne me permet-il de faire passer sous vos yeux tant d'autres figures de l'ancienne loi, aussi fidèlement réalisées dans la nouvelle : l'Agneau pascal dont le sang répandu sauva

les Israélites du glaive de l'ange exterminateur, comme par l'aspersion du sang de Jésus-Christ, nous sommes préservés de la colère céleste ; — la manne du désert descendue du ciel pour nourrir le peuple de Dieu, image visible de l'Eucharistie, pain des anges, véritablement venu du ciel pour sustenter nos âmes dans ce désert de la vie ; — le serpent d'airain, emblême si sensible de Jésus-Christ en croix qu'il s'en fait lui-même l'application : Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé, afin que tous ceux qui croient en lui ne périssent point, mais obtiennent la vie éternelle ; — un Melchisédech, roi de paix et de justice, pontife du Très-Haut, offrant le sacrifice avec le pain et le vin, comme le souverain prêtre du nouveau Testament ; — un Jonas enseveli trois jours et trois nuits dans le sein d'une baleine, comme le Sauveur trois jours enfermé dans les entrailles de la terre ; — tous les Prophètes enfin et tous les saints personnages des premiers temps, qui n'ont pas seulement salué de loin le Rédempteur par leurs oracles, mais qui en ont été eux-mêmes les figures vivantes par leurs vertus, par leurs bienfaits et leurs miracles, et les persécutions qu'ils ont souffertes pour la cause de la vérité !

Maintenant, pour se refuser à la preuve éclatante

qui se tire de cet accord merveilleux des prédictions avec les évènements, il ne reste à l'incrédule obstiné que deux moyens : ou de dire que ces prophéties sont supposées et faites après coup, ou de prétendre que les rapports si justes de ces prophéties avec les faits sont un simple jeu du hasard, sans aucune intervention de la puissance divine. Dira-t-on que ces prédictions sont supposées et faites à plaisir après les évènements ? Mais, outre qu'elles portent avec elles l'empreinte et les caractères d'une haute antiquité, nous avons sous les yeux un fait qui ne nous permet pas le plus léger doute à cet égard. Toute la nation juive, répandue sur tous les lieux que le soleil éclaire, semble n'être ainsi dispersée, que pour nous offrir un monument éternel de l'authenticité des prophéties ; ce qui a fourni à saint Augustin l'idée ingénieuse d'appeler les Juifs nos porte-livres, *copiarii nostri*. Bien qu'ils y lisent à chaque page leur aveuglement et leur réprobation, par une adorable disposition de la Providence, ils les vénèrent, ils les conservent comme un dépôt précieux et en remontant de génération en génération, ils démontrent invinsiblement que ces prophéties ont réellement pour auteurs les hommes auxquels on les attribue. Aveuglés qu'ils sont par le décret d'une justice sévère, il leur manque des

yeux pour les lire ; mais, chargés de ce dépôt par le même Dieu qui les punit, ils sont toujours là pour les appuyer de leur témoignage. Et quel témoignage plus solennel, plus irrécusable, que celui d'un peuple qui se lève tout entier pour déposer en faveur de l'authenticité de ses propres livres, de sa propre histoire, transmise de la main à la main des pères aux enfants, quelqu'intérêt d'ailleurs qu'il ait à la méconnaître et à la répudier. Dieu l'a voulu, M. F., il a réglé que les plus grands ennemis du christianisme seraient eux-mêmes une preuve toujours subsistante de sa divinité.

Reste donc la misérable ressource d'attribuer au hasard l'harmonie qui règne entre l'ancien et le nouveau Testament. Le hasard ! quand cessera-t-on de se servir de ce mot? mot impie autant qu'absurde, qui n'explique rien que l'embarras de ceux qui s'en font une arme contre la vérité. Sans doute, ce serait bien le plus grand des miracles que des rapports si parfaits se fussent rencontrés sans miracles ; mais pour mieux convaincre ces aveugles volontaires, établissons une comparaison qui soit sensible aux moins clairvoyants.

Représentez-vous donc une statue dont les diverses parties ont été travaillées par différents sculpteurs

qui ne se sont jamais connus, et qui ont fleuri dans des siècles et dans des pays extrêmement éloignés les uns des autres; une statue dont la tête, par exemple, a été ciselée par un sculpteur qui vivait à Constantinople il y a douze cents ans, dont les bras ont été taillés par un autre qui habitait Rome il y a huit cents ans, dont les autres membres sont l'ouvrage de cinq ou six artistes dont l'un vivait à Lyon, l'autre à Paris, un troisième à Londres, le quatrième à Amsterdam, et les derniers à Saint-Petersbourg, et cela à plus de cent ans d'intervalle entre la mort des uns et la naissance des autres, Imaginez-vous ensuite que toutes ces pièces détachées, faites chacune à part dans des contrées si diverses et à des époques si différentes, offrissent néanmoins entre elles une symétrie si exacte et des rapports si justes, qu'en les rapprochant les unes des autres il en résultât une figure qui représenterait au naturel un grand monarque, Louis XIV, par exemple: vous ne pourriez vous empêcher de convenir qu'un accord si marqué entre des personnes qui n'ont pu ni se voir ni s'entendre, est l'effet non pas du hasard, mais d'une intelligence surnaturelle qui aurait présidé elle-même à la confection de cette merveille. Or tel est le prodige que nous admirons

dans le tableau de Jésus-Christ tracé par les Prophètes. Ils ne purent concerter ensemble les traits qu'ils employèrent pour nous le représenter, puisqu'ils viennent à des époques et dans des lieux tout différents. L'un prophétisait dans l'Egypte, l'autre dans le pays de Moab, celui-ci à Jérusalem, celui-là à Babylone. Le premier vivait plus de dix-huit cents ans, le dernier environ quatre à cinq siècles avant Jésus-Christ. Cependant, malgré la distance des lieux et l'intervalle des années où ces hommes prophétiques ont rendu leurs oracles, ils s'accordent si bien ensemble, qu'en réunissant tous les traits de leurs pinceaux, il en résulte un portrait si ressemblant à Jésus-Christ, qu'il faut s'arracher les yeux pour ne pas l'y reconnaître. Si c'est là du hasard, il n'est point de chef-d'œuvre si parfait dont il ne puisse revendiquer l'honneur; ce hasard aveugle devient le principe de l'ordre, de l'harmonie et de la régularité.

J'ai voulu, M. F., vous développer cette preuve de notre sainte religion, parce qu'elle m'a paru belle, concluante, et à la portée de tous les esprits; parce qu'il ne vous suffit pas de vous tracer la règle des mœurs, si nous ne vous exposons encore les fondements de la foi; parce que ces sortes de preuves ne sont pas seulement utiles, mais nécessaires, dans un

siècle que l'on proclame le siècle des lumieres, et qui peut être en effet fort savant et fort éclairé sur tout le reste, mais qui est bien, pour la connaissance de la religion, le siècle le plus ignorant et le plus ténébreux de tous ceux qui se sont écoulés depuis l'établissement du christianisme, sans en excepter même les siècles que l'on se plaît à nommer barbares. Nous reviendrons quelquefois à ces preuves, pour vous donner des armes contre l'erreur et le mensonge qui se glissent et s'insinuent partout, dans les livres comme dans les conversations, dans les classes plus obscures comme dans les classes plus élevées de la société. Car le caractère le plus distinctif de l'ignorance, c'est la suffisance et l'orgueil. Moins on sait et plus on veut paraître savoir; et l'on trouve, à chaque pas sur son chemin, et ici et ailleurs, et dans les assemblées publiques et dans les réunions particulières, et dans les magasins et dans les salons, nombre de gens, jeunes et vieux, hommes et femmes, grands et petits, lesquels, parce qu'ils n'ont pas ouvert un bon livre ou entendu une instruction depuis leur première enfance, se croient en droit de faire les docteurs, de railler, de contredire, de blasphémer; d'autant plus vains et présomptueux qu'ils ne savent rien, qu'ils n'ont rien

lu, rien étudié, si ce n'est peut-être quelques obscénités et quelques sophismes, d'autant plus tranchants qu'ils sont aussi incapables de faire une objection raisonnable que d'en comprendre la réponse; misérables colporteurs d'incrédulité, qui ne feraient que pitié, si leur audace n'en imposait aux simples, et si leur ton dogmatique et décidé ne faisait des dupes! Mais ce n'est point assez de nous prémunir contre leurs attaques et de nous garantir du venin de leur langue insidieuse; nous devons encore les plaindre, M. F., et prier Dieu qu'il les éclaire et qu'il les touche de sa grace. Ainsi, en conservant le dépôt de la foi, nous remplirons encore les devoirs de la charité, en sorte qu'ayant accompli toute justice, nous en recevions l'éternelle récompense.

Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

SUR LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS.

Multi sunt vocati, pauci verò electi.

Plusieurs sont appelés, mais peu sont élus.

S. Matth. XX, 16.

Avant de méditer, M. F., sur ce que cette proposition a de terrible, commençons par goûter ce qu'elle nous offre de consolations et d'espérances. Il est donc vrai que plusieurs, c'est-à-dire, selon le langage de l'Ecriture et la tradition des interprètes, il est donc vrai que tous sont appelés au royaume de Dieu, que Dieu juste ne fait aucune acception des personnes, qu'il n'y a point en Jésus-Christ de Juif ni de Gentil, que s'il est mort plus particulièrement pour les fidèles, comme parle saint Paul, il est mort généralement pour tous les hommes, et veut enfin que tous arrivent à la connaissance de la vérité. Elle est donc solennellement condamnée cette doctrine, absurde autant qu'elle

est impie, qui attribuerait à Dieu une odieuse partialité et un système de réprobation dont la dureté révolte la raison comme le sentiment; et la divine Providence se trouve également vengée, et de l'assertion du sectaire qui prétend que le Sauveur n'est mort que pour les seuls prédestinés, abandonnant ainsi à une ruine certaine la cause du genre humain, et des blasphèmes du mécréant qui accuse le Ciel d'injustice, sous le prétexte qu'il n'a pas ouvert à tous les hommes les voies du salut éternel. Oui, M. F., Dieu les appelle tous, il donne à tous les moyens d'arriver à leur fin, et s'il les distribue dans une proportion et une mesure inégale, la faveur dont il use envers plusieurs ne porte aucune atteinte à la justice qu'il exerce envers tous les autres, il les appelle par le spectacle de l'univers qui le révèle à tous les yeux; il les appelle par le *sentiment* intérieur et la voix de la conscience qui le rend sensible à tous les cœurs; il les appelle par la parole de l'Evangile qui a parcouru toute la terre. De là, M. F., quels motifs d'encouragement et de confiance! quelle joie de pouvoir se dire : Je suis appelé, je suis sur la voie du ciel; le Dieu bon, le Père tendre qui m'a mis dans cette voie, veut bien sans doute que j'arrive au terme; si je n'arrive pas, la faute en est à ma malice et non

à sa volonté toute de bienveillance et d'amour ! Mais s'il est doux de penser que tous sont appelés, qui peut entendre sans frémir la suite des paroles de mon texte : Tous sont appelés, mais peu sont élus ! *Multi vocati, pauci verò electi.* J'ai hésité, je l'avoue, si je vous ferais partager la terreur dont mon âme est saisie quand je médite cette parole ; j'ai craint d'alarmer sans fruit les consciences craintives, de décourager peut-être ce qui est faible encore dans la foi et dans la vertu ; mais je me suis rappelé que la crainte est le commencement de la sagesse ; je ne veux pas être plus prudent ni plus délicat que mon divin Maître, qui n'a pas fait scrupule d'enseigner ces vérités, et qui nous a commandé de les prêcher en son nom. Je ne vous donnerai d'ailleurs que la pure parole des Ecritures, et ne raisonnerai que d'après les principes de la foi, évitant de mêler les exagérations du zèle dans un sujet qui n'a pas besoin d'être animé par l'imagination pour être fort et terrible, et si, contre mon intention, je viens à vous contrister, j'espère, avec saint Paul, que je vous contristerai pour votre amendement et pour votre pénitence. C'est pour arriver à ce but légitime que j'établis deux propositions dont le développement fera la matière de cet entretien. Il est certain que le nombre des élus sera

petit : il est incertain si nous serons de ce petit nombre.

Quand je dis que le nombre des élus sera petit, eu égard à la multitude des réprouvés, je n'ai pas besoin, pour justifier ma proposition, d'étendre les termes de cette comparaison à l'universalité du genre humain. La vérité que je vous prêche serait moins alarmante pour nous, si ce qu'elle a d'exécutif et d'absolu ne s'appliquait qu'aux païens qui ne connaissent point Dieu, ou qui le connaissant ne le glorifient point comme Dieu, ou à ces peuples engagés par leur propre malice ou par un juste châtiment de Dieu dans les voies du schisme et de l'hérésie. Je parle ici des enfants mêmes de l'Eglise véritable ; je dis qu'au sein même de l'Eglise catholique, le nombre des élus sera le petit nombre, et je le prouve par l'Ecriture, par les sentiments des saints, et par la raison même éclairée des lumières de la foi.

Par l'Ecriture. S'il est vrai que le vieux Testament ne soit que l'ombre du nouveau, et que tout ce qui arrivait aux anciens leur arrivât en figure de l'avenir, nous ne lirons point, sans en être frappés, les exemples multipliés que nous offrent les livres saints des rares exceptions de justice ou de salut au milieu d'une corruption ou d'une ruine universelle. Ce n'est pas sans

doute sans une intention profonde qu'ils nous montrent Noé et sa famille seuls préservés du déluge où périt toute la race humaine ; un Abraham seul discerné dans la foule des habitants de la Chaldée ; un Job seul juste dans la terre de l'Idumée ; un Loth échappé seul à la pluie de feu qui consume une ville criminelle ; Caleb et Josué seuls admis dans la terre de promesse entre tant de milliers d'hommes qui depuis quarante ans la saluaient de loin et l'appelaient de tous leurs vœux ; les dix justes de Ninive ; les trois jeunes Hébreux dans Babylone, et dans tout le royaume d'Israël les six mille qui seuls ont eu le courage de ne pas fléchir le genou devant Baal. C'est bien encore, et toute la tradition nous autorise à le croire, c'est bien encore au petit nombre des élus que le prophète Isaïe[1] fait allusion, quand il compare les restes d'Israël que Dieu doit recueillir à la fin des temps, à ces rares olives qui apparaissent après la récolte sur les branches dépouillées, à ces grappes échappées à l'œil du vendangeur, à ces épis oubliés que ramasse la glaneuse dans un champ moissonné : *Quomodò si paucæ olivæ... et racemi, cum finita fuerit vindemia.* Mais c'est surtout dans l'Evangile que se manifeste avec plus de force et de clarté le

[1] Is. XXIV.

redoutable mystère de l'élection du petit nombre. Ici plus de voile, plus d'allégories; mais des paroles fermes et précises, des sentences pleines de gravité, des oracles solennels qui ne souffrent aucun adoucissement, et ne permettent aucune faveur dans leur interprétation. On sent que c'est le Maître qui parle, et qui raconte les choses de la vie à venir, telles qu'il les a vues de toute éternité dans le sein de son Père. Bien que ses paroles paraissent dures, qu'elles excitent la surprise, la terreur dans les uns, qu'elles provoquent même contre lui l'indignation des autres, il n'affaiblit rien de leur sainte austérité. Que voulez-vous de plus clair et de plus absolu que cette sentence : *Beaucoup sont appelés et peu sont élus?* Ou si vous jugez qu'elle a besoin d'éclaircissement et de commentaire, vous le trouverez dans cette autre parole : Entrez par la voie étroite, parce que celle qui conduit à l'abîme est large et spacieuse, et la foule insensée s'y précipite en aveugle; mais au contraire, qu'elle est étroite et d'un accès difficile la voie qui mène à la vie, et qu'il en est peu qui la trouvent[1]! Comme s'ils avaient mal compris sa pensée, ses disciples lui demandent à plusieurs reprises, s'il est bien vrai qu'il y en ait peu qui se sauvent[2]. Il se contente de leur

[1] Matth. VII, 13 et 14. [2] *Si pauci sunt qui salvantur.* Luc. XIII, 23.

répondre. Efforcez-vous d'entrer par la voie étroite, parce que, je vous le dis, plusieurs chercheront à y entrer, et ne le pourront pas. Accablés par cette continuité de réponses toujours uniformes, les disciples s'emportent jusqu'à dire : Et qui donc pourra se sauver? *Quis ergo poterit salvus esse?* Jésus les laisse s'émouvoir, et ne leur adresse d'autre consolation que cette parole qui ajoute encore à leur terreur : Cela est impossible aux hommes, mais tout est possible à Dieu. Et pour leur montrer que dans cette grave question, on ne peut rien préjuger des circonstances du lieu, de la naissance, de la qualité d'étranger ou de fils d'Abrahan, il leur dit qu'aux jours d'Elie, il y avait plusieurs veuves en Israël, lorsque la famine désolait la terre, et que le Prophète ne fût envoyé qu'à la veuve de Sarepta; de même qu'au temps d'Elisée, Israël comptait un grand nombre de lépreux, et que la grace d'une guérison miraculeuse ne fut accordée qu'à Naaman de Syrie.

De là, M. F., cette frayeur religieuse dont les saints eux-mêmes étaient remplis, quand ils venaient à méditer sur les jugements de Dieu. Un saint Paul ne se rassurait, ni sur ses révélations, ni sur ses miracles, ni sur ses travaux immenses, ni sur les chaînes qu'il

portait pour le nom de Jésus-Christ; il tremblait de tous ses membres, dans la crainte qu'après avoir prêché aux autres les vérités du salut, il ne fût lui-même réprouvé. Il disait bien : « Ma conscience ne me fait aucun reproche, » mais il ajoutait : « Je ne suis pas pour cela justifié. » Un saint Jérôme, à qui ses veilles, ses austérités, sa retraite profonde semblaient donner des gages certains de sa prédestination, ne se possédait pas de crainte, préoccupé qu'il était de la terrible trompette du jugement dont le bruit retentissait à son oreille. Si quelques-uns, à leur dernière heure, s'abandonnaient au sentiment d'une humble confiance dans la bonté de Dieu, le plus grand nombre, après une vie toute de vertus et de sacrifices, n'envisageaient qu'avec effroi le danger de ce dernier passage; on les voyait sur leur lit de mort, interroger les regards des assistants, solliciter le secours de leurs prières, et leur demander d'une voix troublée : Pensez-vous que Dieu me fera miséricorde? Ah! M. F., qui de nous ne tremblera pas, quand les saints ont tremblé? et si le juste est à peine sauvé, quelle espérance reste-t-il aux pécheurs et aux impies?

Et sans nous arrêter plus long-temps aux témoignages des Ecritures et aux sentiments des Saints, la raison toute seule suffit à l'observateur attentif

pour le convaincre de cette effrayante vérité du petit nombre des élus. Je ne parle point ici de cette raison hautaine qui prétend dicter des lois à la justice de Dieu, réformer ses décrets, élargir la voix du ciel, et stipuler les conditions de notre admission à la souveraine béatitude; ni de cette raison mondaine et frivole, qui décide avec une incroyable légèreté les questions les plus terribles, trouve dans les plus vains prétextes des motifs de sécurité, se fait une sauvegarde de ses illusions, et prend ses fantaisies pour des oracles; mais de cette raison sérieuse et chrétienne qui se forme d'après les principes de la foi, et se règle sur les maximes de l'Evangile. Or cette raison évangélique nous enseigne que pour appartenir à la société des élus, il faut avoir été constamment fidèle, ou avoir réparé ses infidélités par une sincère pénitence; que rien de souillé ne peut entrer dans la terre des Saints, et qu'en un mot le ciel ne sera donné qu'à l'innocence ou au repentir. Sur ces principes, M. F., allons à la découverte des élus, cherchons d'abord les âmes innocentes qui ont conservé dans sa première blancheur cette robe virginale dont la religion les revêtit sur les fonts de baptême? Mais où les trouverons-nous ces âmes heureuses, ces anges de la terre?.. Prenez garde, M. F.; je ne dis

pas qu'il est impossible d'en trouver; je sais que le bras de Dieu n'est pas raccourci; j'ai de la foi aux miracles de la grace; je crois même, autant qu'il est permis à la faiblesse humaine d'en juger, je crois avoir rencontré, dans l'exercice de mon ministère, quelques-uns de ces prodiges, et j'en ai pleuré de repentir, d'admiration et de joie. Je dis seulement : dans quel nombre, dans quelle proportion se présentent ces exemples? et loin d'affaiblir la preuve que je veux établir, leur rareté même ne vient-elle pas la confirmer? J'en appelle à vos consciences : dans quel âge de la vie espérons-nous trouver des exceptions plus nombreuses à cette corruption universelle qui nous inonde comme un déluge? sera-ce dans la vieillesse, chargée d'ordinaire de plus de péchés que de jours? dans l'âge mûr, tourmenté par l'ambition, dévoré par les sollicitudes de la vie? dans la jeunesse, livrée à toutes les séductions de l'orgueil et à tous les enchantements des plaisirs? dans l'enfance, mûre aujourd'hui pour le crime et en qui le vice pour se développer n'attend plus le nombre des années? Mais, à défaut d'âmes fidèles qui n'aient jamais failli, chercherons-nous les élus dans les âmes pénitentes? Je ne dirai point, si vous le voulez, avec un saint Père, qu'ici les exceptions deviennent plus

rares encore, et qu'il est plus aisé peut-être de rencontrer des âmes innocentes que de veritables pénitents ; mais je ne puis me défendre d'une impression de terreur, quand j'entends l'apôtre saint Paul [1] nous dire, qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, que ceux qui sont retombés, après avoir goûté le don céleste, soient renouvelés par la pénitence. Il n'est donc que trop vrai, M. F., que le nombre des élus sera petit ; j'ajoute qu'il est incertain si nous serons de ce petit nombre.

Commençons d'abord par écarter de cette discussion les pécheurs publics, scandaleux, ces déserteurs de la vie éternelle, comme les appelle saint Augustin, qui par l'éclat de leurs désordres ou de leur impiété, affichent eux-mêmes leur réprobation. Retranchons encore ces pécheurs secrets, qui tandis qu'ils persévéreront dans leurs habitudes criminelles, ne peuvent se flatter de faire partie du nombre des élus ; ils sont formellement exclus par l'Evangile : Ni les blasphémateurs, ni les impudiques, ni les intempérants, ni les avares, ni les vindicatifs, ni les ravisseurs du bien d'autrui n'entreront dans le royaume des cieux. Ne parlons que des justes ou de ceux qui le paraissent. Or je dis que par rapport à leur élection, ils ne peuvent se

[1] Héb. VI, 4.

rassurer ni sur le passé, ni sur le présent, ni sur l'avenir.

Ils ne peuvent se rassurer sur le passé. Un seul péché mortel ôte à l'âme sa vie et la place dans un état de réprobation; sont-ils sûrs de n'avoir jamais offensé Dieu mortellement? et si leur conscience leur refuse ce témoignage, sont-ils sûrs du moins d'avoir fait penitence? Le Sage ne veut pas que nous soyons sans crainte sur une faute même pardonnée : *De propitiato peccato noli esse sine metu.* On s'est confessé; mais a-t-on eu la contrition? et cette contrition a-t-elle été revêtue de tous les caractères qui la rendent efficace? a-t-on satisfait à Dieu? a-t-on réparé les torts que l'on a faits au prochain dans son honneur ou dans ses biens? On a reçu l'absolution; mais cette absolution a-t-elle été ratifiée dans le ciel? Autant de mystères qui ne seront éclaircis qu'au grand jour des révélations.

Le présent ne leur offre pas plus de motifs de sécurité. Sont-ils sûrs d'avoir la grace et d'être dans la charité de Jésus-Christ? A moins qu'un ange ne soit venu le leur révéler, qu'ils tremblent : l'Esprit-Saint déclare expressément que nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. Peut-être sont-ils de ces sépulcres blanchis qui ont de beaux dehors

et ne recèlent au-dedans qu'une poussière de mort et des ossements arides. Peut-être doit-on leur appliquer cette parole de l'Apocalypse : Vous avez les apparences de la vie, et vous êtes morts. Mais s'il ne leur est pas donné d'avoir une pleine assurance de leur élection, ne peuvent-ils pas du moins, sur certains indices, en concevoir une présomption légitime? Oui, sans doute, il y a des signes d'après lesquels on peut sagement présumer que l'on est dans l'état de la grace. Se reconnaissent-ils à ces signes? C'est une crainte qui domine toutes les craintes, la crainte du péché; c'est un désir qui l'emporte sur tous les désirs, le désir du salut; c'est un zèle persévérant à s'avancer dans les voies de la perfection, zèle généreux qui croit n'avoir rien fait, tant qu'il lui reste encore quelque chose à faire; c'est une fidélité de correspondance à la grace qui ajoute incessamment aux mérites acquis des mérites nouveaux; c'est enfin cette heureuse disposition d'une âme sans reproche et sans peur, toujours prête à quitter la vie, à quelque heure que la mort vienne la surprendre.

Ne trouvant ni dans le passé, ni dans le présent, aucune garantie de notre élection, pouvons-nous, M. F., faire plus de fond sur l'avenir? Ah!

c'est ici surtout que l'incertitude devient plus terrible. Toutes nos espérances de salut reposent sur l'accord et dépendent du concours de deux moyens également nécessaires : la grace de Dieu, et la volonté de l'homme. La grace ne nous manquera jamais, du moins ces graces ordinaires que Dieu ne refuse à personne. Mais ces graces spéciales, ces graces de choix, ces graces plus puissantes, qui peuvent seules nous aider efficacement dans l'exercice de telle vertu, dans le péril de telle tentation, avons-nous le droit d'y compter? n'en avons-nous pas comblé la mesure à force de résistances et d'infidélités? Mais la grace de la persévérance finale, don purement gratuit, que Dieu ne nous doit à aucun titre, don qui couronne tous les autres, et sans lequel, même avec tous les autres, nous ne serons pas couronnés, cette grace insigne de la persévérance nous sera-t-elle accordée? Et quand nous pourrions répondre de la grace, pouvons-nous répondre de notre volonté? volonté humaine, de tous les mystères le plus inexplicable, qui fait le mal qu'elle hait, et ne fait pas le bien qu'elle aime; volonté capricieuse et changeante, qui ne sait plus ce qu'elle voulait hier, sait moins encore ce qu'elle voudra demain, et ne sait pas bien même ce qu'elle veut aujourd'hui; volonté plus mo-

bile que les vagues de l'océan, que les feuilles agitées au souffle de l'orage, et qui n'est constante, enfin, que dans son éternelle inconstance!

Qu'ai-je donc prétendu, M. F., en exposant aux yeux de votre foi la vérité terrible du petit nombre des élus, et l'incertitude plus affreuse encore si nous serons de ce petit nombre? Vous effrayer par des exagérations? Ah! il ne peut y avoir ici d'exagération Les jugements de Dieu qui attendent, dans l'autre vie, ce monde de corruption et de péché, l'y trouveront sans doute tel qu'il est dans celle-ci. Le nombre des élus sera petit, parce qu'ici-bas les véritables chrétiens, les fidèles disciples de l'Evangile, sont en petit nombre; les saints seront en minorité dans le ciel, parce que les pécheurs sont en majorité sur la terre, et la rareté des couronnes ne viendra que de la rareté des vertus; et s'il a été vrai de le dire dans les temps les plus florissants du christianisme, il est plus vrai de le dire encore dans nos temps déplorables où les vérités de la foi s'affaiblissent de jour en jour, où les saints diminuent, pour ne pas dire qu'ils commencent à manquer. Nous n'avons pas besoin d'attendre que le jour de l'éternité se lève, pour juger de l'immense disproportion du nombre des élus d'avec celui des réprouvés; cette disproportion est déjà

connue ; elle est visible à tout ce qui a des yeux et assez de sagesse pour sentir que Dieu ne donnera point son royaume à tous ceux qui ne veulent point de ce royaume, et qui d'avance se placent d'eux-mêmes à la gauche, comme s'ils craignaient que la Justice divine ne sût pas les discerner. Ai-je voulu vous décourager, vous pousser au désespoir ? Non, mais vous animer à la pratique des vertus qui peuvent rendre votre vocation fructueuse et votre élection certaine ; non, mais vous prémunir contre les dangers d'une confiance présomptueuse qui vous perdrait infailliblement. Ai-je voulu vous faire entendre que le salut est impossible, et que dès là qu'il présente des obstacles insurmontables, le plus court et le plus simple est d'y renoncer ? La paresse, pour en finir avec cette guerre de toute la vie et ces combats de tous les jours, ne demanderait pas mieux que de tirer cette conséquence ; mais non, j'ai voulu vous faire entendre, que si le salut n'est pas impossible, il est du moins difficile, qu'il y a de la folie à traiter des intérêts aussi graves avec moins de sérieux que l'on n'en met à régler ses affaires, avec plus de légèreté peut-être que l'on n'en apporte à soigner ses plaisirs ; et que le parti le plus urgent comme le plus sage est de donner à cette grande affaire, à cette première

affaire, à cette seule affaire, votre attention la plus sérieuse, et vos soins les plus constants et les plus empressés. Ai-je enfin voulu affaiblir votre juste confiance dans les miséricordes du Seigneur? Non, M. F.; mais voulez-vous vous-mêmes avoir un gage et presqu'une garantie de votre élection? espérez et tremblez; si vous cessez d'espérer, ou si vous cessez de trembler, vous cesserez par là même d'être dans la voie des élus. Tremblez, à la pensée de votre faiblesse, au souvenir de vos chutes multipliées; espérez, mais d'une espérance fondée sur les mérites de Jésus-Christ. Ce mélange de crainte et d'espoir est le présage le plus assuré de l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il!

HOMÉLIE

SUR

L'UNITÉ DANS LA FOI ET LA CHARITÉ.

Tunc erit unum ovile, et unus Pastor.

Alors il n'y aura plus qu'un seul troupeau et qu'un seul Pasteur.

Dans les chefs-d'œuvre des arts, M. F., les connaisseurs savent découvrir le dessein principal de l'intelligence qui en a tracé le plan et dirigé l'exécution : ici c'est la force, là c'est la grace que l'artiste a voulu peindre aux yeux et à l'âme du spectateur. Ainsi, dans les œuvres du Créateur, un dessein primitif, une pensée dominante se révèle, celle de ramener toutes choses à l'unité. De là, les meilleurs esprits ont jugé que les diverses lois qui régissent le monde, devaient être subordonnées à une loi unique, simple, universelle; et si la plupart l'ont cherchée avec plus de zèle que de succès, il faut en

plaindre la faiblesse de l'esprit humain ; mais on n'en peut rien conclure contre la justesse de notre observation. Oui, l'Unité est la pensée première et le but principal auquel Dieu a rattaché ses ouvrages; mais ce dessein il ne l'a manifesté nulle part aussi visiblement que dans l'établissement de son Eglise. Sur la masse de ceux qui croient en lui, il sépare soixante et douze disciples; sur ce nombre encore, douze sont spécialement élus pour former le collége de ses Apôtres ; et sur ces douze enfin, il en choisit un pour en faire la pierre fondamentale de l'édifice? Voulez-vous connaître la raison de cette conduite singulière de la Providence? vous la trouverez, M. F., autant qu'il est permis à l'esprit de l'homme de pénétrer dans les secrets divins, vous la trouverez, dis-je, dans la nature même de Dieu, qui, étant un, veut reproduire, quand il agit au dehors, quelqu'image de lui-même; vous la trouverez encore dans le caractère de l'unité qui est en même temps le lien le plus ferme des institutions et la garantie la plus sûre de leur stabilité. Mais cette Unité chrétienne peut être envisagée sous deux rapports : l'Unité de la Foi qui lie les esprits par la croyance des mêmes vérités, et dans un sens plus étendu, par la participation aux mêmes sacrements et la soumission aux mêmes

pasteurs ; l'Unité de la Charité qui lie les cœurs par la correspondance fidèle des mêmes sentiments. C'est pour vous attacher plus fortement à l'une et à l'autre, que j'ai cru devoir vous adresser cette courte instruction.

Oui, M. F., soyons unis dans la Foi, dans cette Foi antique qui remonte au berceau du monde, et prend ainsi sa source à la source même de l'éternelle vérité ; dans cette Foi catholique ou universelle qui embrasse tous les lieux comme tous les temps, et fait, comme le soleil, le tour du monde, qu'elle éclaire et vivifie de sa lumière ; dans cette Foi toujours uniforme et toujours invariable, bien que successivement développée suivant les besoins et les progrès des sociétés, et qui s'est conservée pure et sans altération à travers les révolutions des siècles et les révolutions des hommes ; dans cette Foi toujours sainte qui en traversant les âges, a réuni dans son sein les âmes les plus justes, les plus parfaites, et hors de laquelle on ne peut trouver que des vertus outrées, fausses ou incertaines ; dans cette foi inspiratrice des talents et noble alliée du génie, qui compte dans le nombre de ses enfants tout ce qu'il y eut jamais d'hommes supérieurs par les facultés de l'esprit, les Augustin, les Bossuet, les Descartes, les Pascal, les

Fénelon, et qui reçut les hommages de tous les hommes véritablement grands qui fleurirent dans les siècles qu'on appelle d'ignorance, comme dans ceux des lettres, des lumières, de la civilisation et de la philosophie ; dans cette Foi romaine, toujours visible et toujours rayonnante du haut des sept montagnes de la ville éternelle, d'où elle éclate et resplendit au loin comme un phare brillant qui appelle sur lui les regards de l'univers ; enfin, dans cette Foi hors de laquelle il n'y a point de salut, parce que hors d'elle il n'y a point de vérité, non plus que de repos et de bonheur.

Vous le savez, M. F., notre esprit a besoin de croire ; c'est l'irrésistible nécessité de son être ; l'incrédulité, le doute même est un état contre nature où il lui est impossible de se fixer. Or, puisqu'il faut nécessairement croire, où trouveriez-vous une doctrine revêtue de caractères plus divins, d'une autorité plus solennelle, que la Foi chrétienne? Quel autre enseignement peut offrir à votre esprit un repos plus doux et plus glorieux, un asile plus assuré contre les agitations et les perplexités qui le tourmentent et le désolent? Est-ce en dehors de la grande Unité catholique, dans les communions séparées, que vous chercheriez cette tranquillité d'es-

prit si désirable? Mais qu'y trouverez-vous que des opinions substituées aux croyances, les vérités capitales du christianisme mises en problème, des symboles, des confessions de foi contradictoires et aussi multipliées que les synodes, des hommes fatigués qui ne savent plus où placer leur pied, où reposer leur tête sur ce sable mouvant des systèmes et des opinions humaines, des esprits flottants à tout vent de doctrine comme un vaisseau sans gouvernail, c'est la comparaison de S. Paul : astres errants, comme les appelle S. Jude, qui se sont écartés de leur route et courent dans l'espace avec d'effrayantes déviations; flots impétueux d'une mer agitée qui vomit sur son rivage son écume et ses immondices; nuées sans eau, qui ne portent point dans leurs flancs une rosée rafraîchissante, et ne sont plus chargées que de tempêtes. *Astra errantia*, *nubes sine aquâ*, *fluctus feri maris despumantes suas confusiones*.

Le chercheriez-vous encore ce repos de l'esprit dans les systèmes de l'incrédulité? Mais considérez ces vieillards, ces femmes, ces jeunes hommes que le libertinage, ou l'orgueil, ou l'amour des nouveautés ont éloignés des enseignements de l'Eglise, et qui ne demandent plus la vérité qu'à leur sens individuel et à leur raison particulière. Que croient-ils?

qu'espèrent-ils? en quoi s'accordent-ils? Ils s'accordent bien à nier, à rejetter, à contredire : mais qu'affirment-ils, quel est le lien commun qui les unit? que mettent-ils donc à la place de la religion qu'ils abandonnent? Rien, absolument rien, que le chaos, le néant, des abîmes d'incertitudes; ou qu'ils essaient d'y mettre quelque chose, ce sera quelqu'absurde système qu'ils admettront aujourd'hui pour le remplacer demain par un autre plus absurde encore, des hypothèses, des contradictions, des chimères, dont chacune renferme en soi plus de difficultés que tous nos mystères ensemble. Aussi, que de malaise dans ces esprits, que de tourments au fond de ces consciences; je ne dis pas dans ces fêtes, dans ces banquets, dans ces sociétés charmantes, quand le plaisir assaisonne l'impiété, quand on parvient à s'étourdir au milieu des bons mots, des jeux d'esprit, des éclats de la joie; mais dans ces moments de calme, dans ces heures de silence et de solitude, où l'âme laissée à elle-même, triste et souffrante, reste isolée comme dans un vide immense! Pauvre raison humaine, que tu es à plaindre quand tu te sépares de la raison éternelle, et combien tu dois t'estimer heureuse que Dieu t'ait donné dans l'autorité une ancre qui appuie ta faiblesse et qui fixe ton inconstance!

Car, M. F., le vrai principe de cette Unité de la foi à laquelle je vous presse de rester inviolablement attachés, ce n'est point un principe d'examen, de raisonnement qui détermine la croyance d'après le plus ou moins de conviction que produisent dans notre esprit les opérations de notre raison individuelle, principe qui fait la base du protestantisme, et que l'ignorance et la légèreté chez les uns, des intentions plus coupables chez les autres, tendent à introduire dans le sein même de l'Eglise véritable; le principe de l'unité catholique, *c'est l'autorité.*

De peur qu'on ne m'accuse de demander ici une foi déraisonnable, je me hâte d'expliquer ma pensée. Que vous étudiiez les preuves du christianisme, que vous en examiniez les fondements, la religion ne vous le défend pas, elle vous l'ordonne même, puisque saint Paul veut que *notre soumission soit raisonnable, rationabile obsequium vestrum;* mais, du moment que, persuadés de la vérité de la religion chrétienne, et reconnaissant l'Eglise catholique pour l'Eglise légitime fondée par Jésus-Christ, vous vous déclarez membre de cette Eglise et faites profession de sa foi, il ne vous est plus permis de rejeter, de modifier, de retrancher les vérités qu'elle vous propose à croire, parce qu'encore une fois le principe de l'Eglise ca-

tholique est l'autorité, et que la profession du catholicisme entraîne une soumission pleine et entière à tous ses enseignements. Si donc vous voulez continuer d'être et de vous dire catholiques, hommes étourdis ou moqueurs, femmes inconséquentes ou légères, vous ne répéterez plus avec ce ton hardi et cet air enjoué qui a si mauvaise grace dans des questions si sérieuses; vous ne direz plus qu'à la vérité vous goûtez les récompenses promises dans le ciel à la vertu, mais que vous répugnez à croire les châtiments que la Justice divine réserve au crime, ou que s'il faut admettre un enfer, vous ne voulez pas du moins que cet enfer soit éternel; vous ne direz plus que la religion est belle, l'Evangile admirable, sa morale sublime; mais que vous ne pouvez croire la nécessité de la confession, et que sur ce point vous adopteriez assez volontiers les idées des sectateurs de Luther ou de Calvin. Non, vous ne répéterez plus ces agréables impiétés, parce que la même autorité qui consacre un article de la Foi a consacré tous les autres; ou, si vous les répétez encore, il vous faut sortir incessamment de la société catholique qui vous repousse, pour aller vous perdre bientôt dans les ténèbres du doute ou de l'incrédulité.

J'ai dit en second lieu, M. F.: Restons unis dans

la participation aux mêmes sacrements. L'Unité dans la Foi est le lien des esprits, mais un lien invisible qui ne peut révéler les véritables enfants de Dieu. La participation aux mêmes sacrements, voilà le témoignage sensible, la manifestation solennelle de cette foi qui les unit. Et ici, M. F., combien n'avons nous pas à déplorer l'ignorance ou l'indifférence d'un si grand nombre de Chrétiens, catholiques de nom, et si vous le voulez dans le fond du cœur, mais hérétiques dans les œuvres? Ils ont la même foi, je le sais; mais que leur sert cette foi qui les unit au troupeau de Jésus-Christ, si elle n'est point vivifiée par la grace sanctifiante qui ne nous est communiquée elle-même que par les sacrements? Ils font partie, je l'avoue, du corps de l'Église; mais quel fruit leur revient-il d'être membres de ce corps, s'ils sont si fort éloignés du cœur, qu'ils ne puissent plus en recevoir aucune influence? Ils ont le Baptême, j'en conviens, et à cet égard, j'ignore si nous ne devons pas en renvoyer tout l'honneur à la piété prévoyante de l'Eglise, qui leur a conféré une grace qu'eux-mêmes dans un âge plus avancé ils n'eussent voulu acheter par aucun effort; mais enfin, hors le Baptême qu'ils ont reçu parce qu'on le leur a donné, quels sacrements fréquentent-ils? La Péni-

tence, dont ils s'approchent à la veille d'une union sainte, non pour préparer leur âme à l'engagement le plus grave et le plus sérieux de la vie, mais pour obéir à l'usage et à un reste de pudeur chrétienne qu'ils n'ont pu entièrement étouffer? La bénédiction nuptiale, qu'ils appellent sur leurs têtes pour la profaner, la changer en malédiction, pour empoisonner les générations jusque dans leur source, et provoquer ainsi cette longue suite de malheurs et cet anathème terrible qui doit peser sur eux et sur leur postérité? Cette absolution dernière, cette absolution des mourants, ou plutôt des morts, contre laquelle ils luttent de toutes leurs forces, tant qu'il leur reste un souffle de vie, et qu'ils reçoivent enfin de guerre lasse, n'en pouvant plus et désarmés par la mort? Ce Viatique adorable, qui leur fait peur, bien qu'il leur apporte la vie et qu'on ne peut introduire dans leurs maisons qu'avec les précautions que l'on prendrait à recevoir un hôte incommode ou suspect? Cette Extrême-Onction, qu'ils se laissent administrer, comme le Baptême, sans connaissance et sans volonté, avec cette différence que, dans le Baptême, l'Eglise croit, parle et répond pour l'enfant, tandis qu'ici il n'y a d'autre caution, d'autre garantie qu'une vie entière passée dans l'oubli

de Dieu, dans l'ignorance ou le mépris des choses du salut, et la plus complète indifférence sur les intérêts de l'éternité? Du reste, les voyez-vous, dans nos jours de pénitence et d'expiation, aux pieds des tribunaux sacrés? Non. Les voyez-vous, à nos plus saintes solennités, assis à la table de Jésus-Christ, au festin de l'Agneau pascal? Non. Et que sont-ils donc ces hommes que je viens de signaler? Sont-ils juifs, païens, hérétiques? Non. S'ils étaient quelque chose de tout cela, on les verrait fidèles à certains cultes, à certaines cérémonies qui déclareraient à quelle société religieuse ils appartiennent; les peuples sauvages eux-mêmes ont une manière d'honorer Dieu qui leur est commune et dont ils sont scrupuleux observateurs. Ce sont donc des philosophes, des incrédules, des esprits-forts? Non; mais l'apôtre saint Paul va vous dire ce qu'ils sont : Ecoutez et frémissez d'horreur : Ce sont des hommes qui n'ont point de Dieu en ce monde, non point qu'ils attaquent son existence, mais parce que cette existence leur importe peu; des hommes sans religion et sans culte, qui ne sont pas plus chrétiens qu'idolâtres, ni catholiques que protestants, s'occupant de vivre, suivant l'instinct et ne tenant par aucun lien à la grande société des intelligences. Ah!

M. F., où en seraient les pasteurs, et où reconnaîtraient-ils le troupeau de Jésus-Christ, si la piété sincère de de tant de mères de familles, de tant de vierges chrétiennes, de tant de servantes du Seigneur, ne consolaient et n'affermissaient notre foi, et si la fidélité de quelques vieux chrétiens à la religion de nos pères, ne nous avertissait que l'Unité catholique n'est pas entièrement anéantie parmi nous ?

J'ai dit enfin que nous devions rester unis dans la soumission aux mêmes pasteurs légitimes. L'Eglise chrétienne est une société ; toute société suppose des pouvoirs d'une part et des devoirs de l'autre, des chefs qui commandent et des sujets qui obéissent ; autrement, il faudrait transporter dans le gouvernement spirituel cette souveraineté du peuple qui a si mal réussi dans les gouvernements de ce monde. Aussi Jésus-Christ compare-t-il son Eglise, tantôt à un royaume, tantôt à une famille, tantôt à une bergerie, toutes comparaisons qui indiquent assez l'autorité du commandement et la nécessité de l'obéissance ; aussi a-t-il établi un ministère qu'il a chargé de paître, c'est-à-dire de gouverner, d'instruire, de diriger dans les voies du salut les fidèles qui croiraient en son nom. Au plus haut sommet de cette hiérarchie ecclésiastique, admirable modèle de toutes les

hiérarchies sociales, s'élève le Pontife suprême, évêque de Rome et du monde, le successeur de Pierre, le vicaire de Jésus-Christ, le chef de l'Eglise universelle, à qui le Sauveur a dit dans la personne du prince des Apôtres : Paissez mes agneaux et mes brebis, c'est-à-dire, comme parle Bossuet, les petits et les mères, les fidèles et les ministres, pasteurs à l'égard des fidèles, simples brebis à l'égard de Pierre. A lui donc appartient non-seulement une primauté d'honneur, à cause de l'éminente dignité de son siège, mais encore une primauté de juridiction qu'il a le droit d'exercer dans tout l'univers catholique. Immédiatement au-dessous de ce siège élevé, paraissent les patriarches, les archevêques, les évêques, successeurs des Apôtres, collègues du souverain Pontife dans l'épiscopat, comme lui législateurs, comme lui juges de la foi, mais dans un rang inférieur, parce que leur autorité ne s'exerce que sur une portion du troupeau, et qu'ils n'ont de part aux promesses de Jésus-Christ que dans leur union avec le chef de l'Eglise. Dans un rang plus inférieur encore, mais toujours assez haut, puisqu'il s'agit d'une hiérarchie si sublime, sont les ministres revêtus du sacerdoce, avec une juridiction ordinaire ou déléguée, et qui sont aussi du nombre de ceux à qui Jésus-Christ a

dit : *Celui qui vous écoute, m'écoute*, quand ils tiennent leur institution des évêques, comme les évêques la tiennent du pape, comme le pape l'a reçue de Jésus-Christ. Tel est, M. F., le gouvernement de l'Eglise, gouvernement tout spirituel et qui n'atteint que les consciences, mais gouvernement essentiel, inhérent à la constitution de l'Eglise, et que vous ne pourriez méconnaître sans rompre l'Unité, et vous jeter dans un schisme déplorable.

J'ai cru devoir, M. F., insister sur ces considérations, d'abord parce que ces notions de l'Eglise, autrefois familières à la plupart des Chrétiens, sont aujourd'hui presque généralement ignorées ; ensuite, parce qu'elles n'eurent jamais plus d'à-propos et ne furent plus opportunes que dans les circonstances présentes. L'apôtre saint Paul recommande aux pasteurs d'enseigner aux peuples la saine doctrine, de les préserver des nouveautés impies et des pièges tendus à leur simplicité. J'en ai pris l'engagement dans cette chaire en entrant en possession de ma charge pastorale, et certes je suis bien disposé à ne pas trahir à cet égard mon ministère. Oui, M. F., on ne peut plus se le dissimuler, l'impiété n'est point encore lassée, et, après tant de vains efforts et tant de défaites, elle médite encore de nouvelles attaques

contre le Christ et contre son Eglise. De toutes parts s'élèvent des esprits chagrins, superbes, indociles, impatients de tout joug, tels que saint Paul prévoyait qu'il en paraîtrait vers la fin des temps; de toutes parts s'aiguisent des plumes haineuses qui, distillant leurs venins dans des feuilles corruptrices, reproduites et multipliées sans fin par l'abus de nos plus précieuses libertés, travaillent sans relâche à ébranler, ou altérer la vraie foi dans le cœur des peuples. Les uns, plus déterminés, attaquent à découvert la religion, sa base, ses dogmes, ses mystères, et dans leur insolente et franche impiété, ne ressemblent pas mal à ces malfaiteurs qui défiaient Jésus-Christ de descendre de la croix; les autres, plus circonspects, et n'osant heurter de front des vérités qui les font trembler encore, essaient, à la faveur de l'ignorance presque générale en matière de religion, de tromper les hommes sur l'esprit du sacerdoce et la nature du gouvernement de l'Eglise, persuadés qu'après avoir abattu ce mur avancé, ils se rendront maîtres plus facilement du cœur de la place; et ceux-ci imitent assez bien ces soldats hypocrites qui couvraient le Sauveur de crachats et de soufflets, et se prosternaient ensuite devant lui.

Défiez-vous, M. F., de ces faux prophètes qui se

disent envoyés, mais que Dieu ne connaît pas, et qui pourraient vous séduire par les artifices d'une vaine philosophie; *cavete a falsis prophetis*. Défiez-vous de ces allégations mensongères qui tendraient à vous faire croire que le gouvernement ecclésiastique peut devenir hostile envers le gouvernement civil, lui qui en est l'auxiliaire le plus utile et le plus redouté. Défiez-vous de ces insinuations perfides qui provoquent les soupçons sur les intentions les plus pures et les démarches les plus innocentes. Défiez-vous même de ces éloges affectés dont quelques-uns couronnent la religion, comme ces anciens qui paraient de fleurs la victime qu'ils voulaient immoler; défiez-vous de tous ces grands esprits faux; défiez-vous enfin de tous ces rêveurs politiques, de tous ces empyriques, de tous ces faiseurs de romans et de systèmes, qui se tiennent en garde contre le Père commun de fidèles, comme envers un étranger ou un ennemi; qui voient des conspirations dans des bonnes œuvres, des séditions dans des aumônes, des idées ultramontaines dans les vérités catholiques, et pour asservir l'Eglise parlent de ses libertés; qui s'effraient d'une bulle d'indulgence et de grace, comme de l'explosion des foudres du Vatican, et d'un jubilé universel, comme d'un interdit lancé sur tous les royaumes de la terre;

qui vont exhumer à grands frais de la poussière des siècles où ils étaient oubliés des faits surannés qu'ils ressuscitent, qu'ils réchauffent, qu'ils dénaturent et exagèrent, pour avoir le plaisir de faire peur aux autres et de se faire peur à eux-mêmes de leurs creuses rêveries et de leurs fantastiques visions : esprits malades qui veulent en dernier résultat, une religion sans prêtres, un christianisme sans évêques, un catholicisme sans pape. Pour vous, M. F., avertis du danger vous vous rallierez à ce cri que faisait entendre S. Jérôme dès le quatrième siècle, en s'adressant au pape Damase : Je m'attache de toutes mes forces à votre chaire apostolique. Celui qui demeure avec vous, recueille; et celui qui ne recueille pas avec vous, dissipe. Quelqu'un est-il uni à la chaire de S. Pierre, il est mon frère dans la foi. *Ego clamito : si quis cathedræ Petri jungitur, meus est.* Insensés, qui ne veulent pas voir et s'obstinent à ne pas entendre que la vraie conspiration, la conspiration flagrante, n'est pas dans des congrégations de Chrétiens qui s'assemblent pour prier, mais dans ces laboratoires d'anarchie et ces officines d'impiété où se composent et s'apprêtent les poisons qui doivent porter la mort au cœur de la religion et de la monarchie.

Mais en demeurant unis dans la Foi, n'oublions pas, M. F., de rester unis dans la Charité. Je ne parle pas ici de ces amitiés humaines, de cette sensibilité factice, de cette tolérance si vantée, de cette philanthropie philosophique, ridicule et sacrilège parodie de la charité véritable ; je parle de cet amour évangélique, de ce feu divin dont le foyer est au ciel, sur nos autels, dans les plaies du Sauveur; de cette charité ardente, active, pénétrante qui embrasait les premiers Chrétiens, si bien unis et mêlés ensemble par l'onction de la grace, qu'un seul esprit, un seul cœur, une seule âme semblaient les animer; de cette charité fraternelle que Jésus-Christ, avant de quitter la terre, demandait à son Père pour ses disciples : Père saint, qu'ils soient un comme nous, *ut sint unum sicut et nos*, et qu'il leur recommandait avec des instances si pressantes, quand il leur disait : *Je vous donne un précepte nouveau, c'est de vous aimer les uns les autres, et à ce signe on reconnaîtra que vous êtes mes disciples.* Qu'on n'entende donc point parler entre vous, M. F., de querelles, de dissensions, de rivalités ; que toute colère, toute amertume soit bannie de vos cœurs. Adoucis par l'onction du Saint-Esprit, comme il convient aux saints, aux élus de Dieu ; enfants d'un

même Père, serviteurs du même Maître, sujets du même Roi, héritiers des mêmes promesses, que votre charité abonde et surabonde de plus en plus, qu'elle règne et triomphe à jamais entre vous : *Charitas vestra magis ac magis abundet.... et regnet in cordibus vestris.* La Foi est exclusive et n'admet aucun mélange dans son inaltérable Unité; la Charité est expansive et embrasse indifféremment tous les hommes comme créatures d'un même Dieu, et rachetés par le même Libérateur. Ayez pour l'erreur une haine vigoureuse; mais gardez une affection sincère, une tendre compassion pour les errants. Pour nous, M. F., après avoir signalé, dans l'intérêt de la foi, les périls qui la menacent, nous éprouvons une grande douceur à acquitter la dette de la charité chrétienne. Oui, mon Dieu! nous bénissons de toute l'étendue de notre cœur ceux qui nous maudissent, nous prions de toute notre âme pour ceux qui nous calomnient et nous persécutent avec leur plume et leurs doctrines, comme nos anciens et nos modèles dans le sacerdoce priaient pour ceux qui les persécutaient avec le fer et les lois. Nous croyons qu'ils s'égarent, mais nous ne désespérons pas de leur retour, et c'est pour en hâter l'heureux instant, que nous vous demandons pour eux cette

lumière divine qui ouvre les yeux des aveugles, et cette grace victorieuse qui touche le cœur des méchants. Ainsi unis dans la Foi et dans la Charité, puissions-nous tous ensemble être réunis dans la grace. Ainsi soit-il!

HOMÉLIE

POUR LA FIN D'UN JUBILÉ.

Corripite inquietos, consolamini pusillanimes, suscipite infirmos, patientes estote ad omnes.

Réprimandez les esprits turbulents et inquiets, consolez les pusillanimes, soutenez les faibles, attendez-les tous avec patience. I. *Ep. aux Thess.* VII.

Tels sont les avis que saint Paul adressait aux fidèles de son temps, et tel est le ministère que je veux aujourd'hui remplir auprès de vous. Le saint temps du Jubilé, M. F., court rapidement à son terme. La première période de deux mois, que nous avions consacrée aux exercices publics et à la piété des fidèles les plus empressés et les plus avides de recueillir la rosée céleste, cette précieuse période est déjà loin de nous. La seconde, destinée à l'instruction et à la sanctification de vos enfants qui sont aussi les nôtres par la tendre affection que nous leur por-

tons dans notre cœur, a passé de même. La troisième, réservée à ceux que leurs affaires ou leur indécision pouvaient retenir jusqu'à ce jour, va maintenant s'ouvrir, pour s'écouler bientôt avec la même rapidité. Ainsi le temps, M. F., emporte notre vie! Heureux si dans sa course précipitée il emportait aussi nos péchés! C'est l'avantage inappréciable qui nous est offert dans ces jours d'expiation et d'indulgence. Hâtons-nous d'en profiter. Encore deux mois, et les portes du pardon universel et de la grande miséricorde ouvertes à tous les pécheurs de la terre, se refermeront, comme se sont refermées à Rome les portes des saintes basiliques.

Je vous rappelle, M. F., ces différentes époques pour rendre à chacun de vous le témoignage que méritent ses œuvres, et distribuer les avis, les encouragements, les exhortations, ainsi que me le commandent mes devoirs et vos besoins. Je vous les rappelle d'abord, pour vous féliciter et nous réjouir avec vous en Jésus-Christ, fidèles dignes de ces premiers siècles où la foi était si active et la ferveur si animée, chère et bien-aimée portion du troupeau, notre consolation et notre joie, et j'ose l'espérer, notre couronne un jour devant le Seigneur, vous qui n'avez pas attendu la dernière heure pour vous rendre

aux invitations de l'Eglise, mais qui êtes venus travailler à la culture de votre âme, cette vigne chérie de Dieu, aussitôt que vous y avez été appelés. Je vous dois ce témoignage, et j'aime à vous le rendre dans l'assemblée des saints et à la face des autels, que votre zèle a surpassé nos espérances, et que la grace du Jubilé a paru descendre visiblement sur vous. Nous avons encore présentes à la pensée votre assiduité aux exercices religieux, votre ardeur à écouter la parole du salut, votre recueillement dans nos processions expiatoires, ou la même Foi qui a vaincu le monde a triomphé en vous des faiblesses et des timides conseils du respect humain! Confident de vos dispositions intérieures, nous avons entendu les gémissements de votre cœur; nous avons reçu vos promesses, et nous en avons trouvé la garantie dans les larmes échappées à l'amertume de vos regrets et à la vivacité de votre repentir. Je le sais, les âmes les plus empressées à profiter de l'indulgence du Jubilé n'étaient point celles qui en auraient eu le plus pressant besoin; mais l'apôtre saint Paul invite celui qui est juste à se justifier de plus en plus, et celui qui est saint à se sanctifier davantage. C'est toujours un avantage immense pour le fidèle que d'avoir fait quelques pas de plus dans la voie de la perfection, échelle mystérieuse

dont on n'est jamais sûr d'avoir atteint le dernier degré, et nous avons l'assurance que ce fruit du moins a été recueilli. Oui, si tous les pécheurs ne se sont point encore convertis, nous savons que les justes en sont devenus meilleurs ; et pour ne parler que de nos intérêts de famille, il est certain que dans cette paroisse, le Jubilé n'a point été stérile; un accroissement de ferveur s'est manifesté. Les sacrements plus fréquentés et reçus avec une conscience plus pure, le sacrifice de l'autel entouré d'un plus grand nombre d'adorateurs, des prières plus multipliés, des charités plus abondantes, dans les malades que nous avons visités des dispositions plus chrétiennes, des confessions mal faites réparées, des mariages réhabilités, des restitutions, chose malheureusement trop rare, et dont nous pourrions, au besoin, citer des témoins irrécusables : tels sont en général les effets que cette année de grace a produits parmi nous. Sans doute, il ne s'agit ici que du petit nombre; mais ce petit nombre s'est accru de quelques âmes tièdes qui se sont ranimées, de quelques âmes égarées qui se sont rapprochées de Dieu ; mais ce petit nombre s'est fortifié par son union, et forme comme un précieux ferment qui peut sanctifier toute la masse. Les élus, M. F., sont aussi en minorité, et quand la foi ne nous

l'enseignerait pas, nous n'aurions qu'à regarder le monde pour en acquérir la triste conviction. Mais fussiez-vous encore moins nombreux, troupeau choisi, ne craignez rien; souvenez-vous que Dieu vous a donné l'empire par l'ascendant irrésistible de la vertu, même sur les cœurs rebelles à ses attraits; n'y eût-il sur la terre qu'un seul chrétien, armé de sa foi, et appuyé sur la croix de son Maître, il serait encore assez fort pour écraser le monde de l'autorité de ses exemples, et pour faire baisser les yeux aux transfuges et aux apostats. *Nolite timere, pusillus grex, quià complacuit Patri vestro dare vobis regnum.*

Nous ne pouvons donc que vous exhorter à la persévérance; continuez de faire fructifier en vous les graces reçues, et d'entretenir avec l'huile des bonnes œuvres le feu sacré de l'amour divin. Bien que les personnes auxquelles je m'adresse en ce moment aient satisfait aux conditions du Jubilé, l'année sainte n'est point encore achevée, et cette année n'est point appelée sainte pour elle-même et par sa propre vertu, mais par les biens spirituels qui l'accompagnent, et les fruits de sainteté qu'elle doit opérer dans les âmes. Entretenez, dis-je, ces heureuses dispositions; entourez vos oreilles d'une haie d'épines pour en fermer l'accès aux discours empoisonnés des méchants

qui réalisent aujourd'hui, plus qu'ils ne le firent jamais, ces prétentions insultantes que le Prophète place dans la bouche de l'impie : Notre parole est à nous, et qui peut nous en demander compte? Il nous plaît de tout dire, le bien et le mal, le mensonge et la vérité, la calomnie et l'imposture, ce que nous savons et ce que nous ne savons pas, et qui donc osera nous juger? *Labia nostra à nobis sunt, quis noster dominus est*[1]? Fermez vos yeux aux vanités d'un monde qui passe et aux agitations d'une société qui s'en va, sans trop savoir quelle route elle suit et sur quel écueil elle peut se briser. Préservez votre langue de toute parole qui pourrait souiller votre cœur. Veillez et priez, selon le commandement du Sauveur : priez, pour attirer le secours du Ciel; veillez, pour écarter les dangers du monde et vous détourner des pièges de l'ennemi. Ne jugez point votre frère; ne vous élevez point au-dessus de lui, dans une confiance présomptueuse en votre propre justice. Celui qui résiste aujourd'hui, demain peut-être sera changé; nous avons cette expérience des miséricordes du Seigneur; le bras de Dieu n'est point raccourci, il fait encore des miracles; et tel qui ne respire que mépris et menaces contre la religion,

[1] Ps. xi, 5.

peut devenir tout-à-coup un nouveau Saul qui tombe aux pieds de Jésus-Christ, et lui dise : Seigneur, que voulez-vous que je fasse? *Domine, quid me vis facere?*

Après les intérêts de votre persévérance, nous n'en avons point de plus chers que ceux de l'instruction et de la conduite de vos enfants, Quelque puisse être la sévérité et quelquefois l'injustice de vos jugements sur l'exercice de notre ministère, vous nous rendrez du moins ce témoignage que nous n'avons jamais négligé cette tâche si importante de notre charge pastorale. Nous leur avions annoncé que le Jubilé avait aussi des bénédictions à leur offrir ; deux mois ont été employés à les y préparer ; ils ont pu dans cet intervalle acquérir la connaissance des premiers éléments de la religion, purifier leurs jeunes consciences dans les eaux de la réconciliation ; et nous aimons à croire que leur troupe recueillie, traversant nos rues et nos places publiques sous la bannière de l'innocence, a offert un spectacle agréable aux anges et aux hommes, et également propre à désarmer la justice du Ciel et à intéresser sa bonté. Chère et précieuse jeunesse, puisse-t-elle recommencer un peuple nouveau, et mériter des destinées meilleures ! Puisse-t-elle interrompre enfin la chaîne de ces générations per-

verties qui paraissent porter la peine d'un second péché d'origine, et qui semblent ne se succéder depuis un demi-siècle que pour faire absoudre par leurs excès les excès des générations qui les ont devancées ! Ces enfants ont généralement répondu à nos soins ; à l'exception de quelques-uns qui se sont faits remarquer par leur absence, le plus grand nombre s'est montré docile à la voix qui les appelait. C'est à vous maintenant de continuer notre ministère, de développer ces germes de foi et de piété que nous avons semés dans leurs âmes neuves et singulièrement susceptibles des premières impressions, de leur rappeler sans cesse le souvenir de la grace qu'ils ont reçue, afin que ce souvenir les maintienne dans la voie de la sagesse ou les y ramène un jour, s'ils avaient le malheur de s'en écarter. Les enfants sont des plantes délicates dont une main ferme et sage doit redresser les écarts, dont un œil attentif doit étudier la nature et surveiller les développements ; ce sont de faibles ruisseaux dont il faut diriger le cours, dans la crainte que torrents impétueux ils ne viennent à ravager les bords qu'ils auraient dû féconder. Surtout ne vous dessaisissez jamais de l'autorité que Dieu même vous a donnée sur eux ; ne laissez point affaiblir le nerf de la discipline ; ne souffrez point que ce

sceptre de la puissance paternelle, avili dans vos mains, leur devienne un jouet et peut-être une arme terrible qu'ils tourneraient contre vous-mêmes. A mesure qu'ils avancent en âge, faites aussi qu'ils croissent en sagesse ; inspirez-leur la crainte de Dieu, la première des richesses ; dites-leur souvent comme Tobie : « Mes enfants, nous n'avons pas de grands biens, mais nous serons toujours assez riches, si nous craignons Dieu ! » Bientôt va s'ouvrir pour plusieurs d'entr'eux un nouveau cours d'instructions préparatoires à l'action la plus sérieuse et la plus solennelle de leur vie ; envoyez-les assidûment aux catéchismes de la paroisse ; défendez-vous de ces préjugés et de ces inspirations de la vanité qui les éloigneraient de l'instruction commune, sous le prétexte de les distinguer de la foule et de les assortir plus convenablement. Une paroisse est une famille ; c'est sous nos yeux que vos enfants doivent être élevés dans la foi chrétienne, afin que nous puissions les connaître, et les suivre de notre intérêt et de notre vigilance dans tout le cours de leur vie. La religion n'admet point de distinction entre le riche et le pauvre ; et cette égalité tant prônée, cette égalité chimérique dans tout autre ordre de choses, n'a de réalité que devant Dieu, le Père et le Juge de tous les hommes. Il est bon, d'ailleurs, que le riche se

trouve placé quelquefois à côté du pauvre; l'un et l'autre en deviendront meilleurs. Le pauvre s'exercera de bonne heure à étouffer l'envie; et ce rapprochement des conditions, qui lui promet pour l'avenir des protecteurs et des appuis allégera les souffrances de son amour-propre. Le riche apprendra ce qu'il n'aurait jamais appris peut-être au milieu de l'abondance des joies de la vie, si la religion ne lui eût montré des frères dans des êtres moins favorisés du Ciel; il apprendra qu'il est des malheureux sur la terre, et que la fortune ici-bas n'est pas toujours la récompense du mérite; il apprendra à compatir aux besoins de ceux qui pleurent, à se revêtir, comme parle saint Paul, des entrailles de la miséricorde, et à rétablir par ses libéralités l'ordre que la Providence n'a interverti que pour lui donner une occasion d'être sensible, humain, généreux, et de se faire pardonner son superflu, en le versant dans les mains de ceux qui manquent du nécessaire. Enfin, quand viendra le jour où ces enfants devront choisir un état, prenez garde que l'apprentissage de cet état ne devienne pour eux l'apprentissage de l'irréligion et de l'immoralité. C'est le malheur que nous avons tous les jours à déplorer : des enfants pleins de candeur et d'innocence, en qui nous placions nos complaisances les plus chères,

après quelques années et souvent quelques mois de cet apprentissage funeste, désertent le temple du Seigneur, et ne reparaissent plus ni à la table sainte ni aux tribunaux de la pénitence. Quoi! M F., vous stipulez des conventions avec leurs patrons et leurs maîtres pour que ces enfants soient instruits dans la profession qu'ils doivent exercer, et traités avec les égards que réclament leur âge ou leur complexion; et vous n'exigeriez aucune sûreté, aucune garantie pour la conservation de leurs mœurs et de leur foi? Ah! leur premier état est d'être chrétiens; que la première clause de votre contrat porte que le Dimanche sera respecté, que les jours d'abstinence seront gardés, et que le temps nécessaire leur sera laissé pour vaquer à l'exercice de la prière et se disposer à la réception des sacrements.

Je viens maintenant, M. F., à la troisième époque de notre Jubilé, où nous attendons les brebis dispersées de la maison d'Israël; et ici nous ne pouvons vous parler que de nos vœux et de nos espérances; mais ces espérances ne sont pas sans quelque fondement. Il est impossible que les hommes qui ont gagné l'indulgence de la mission, et qui, à cette époque heureuse, goûtèrent des joies si pures au fond de leur conscience réconciliée, ne sentent dans leur cœur le

désir, le besoin de gagner aussi l'indulgence du Jubilé. Il est impossible qu'un grand nombre de pères de famille, dont la plupart ont été élevés dans des sentiments chrétiens, que le siècle a pu affaiblir, mais non pas étouffer, en voyant leurs enfants bénis et sanctifiés par la religion, ne se disent à eux-mêmes : Elle est belle pourtant, elle est touchante cette religion qui me fait sentir plus vivement le bonheur d'être père ; mais si elle est bonne pour ces êtres intéressants qu'elle rend plus dociles et plus aimables, elle est bonne aussi pour moi qui dois être leur exemple ; si elle a des bénédictions pour l'innocence, elle a bien sans doute des miséricordes pour le pécheur. Il est impossible que tous ceux qui gardent encore un extérieur de christianisme, qui sont encore attachés à la religion qu'ils ont apprise sur les genoux de leurs mères, qui fréquentent la maison de Dieu et assistent à nos sacrifices, oui, il est impossible que tous les esprits droits et tous les cœurs honnêtes n'éprouvent pas quelque émotion et quelque ébranlement aux approches de cette solennité de Noël qui doit fermer pour vingt-cinq ans, non pas la porte du ciel, à Dieu ne plaise que je me laisse emporter à une telle exagération, mais du moins la voie la plus facile qui puisse les y conduire. Nous excu-

sons leurs délais sur la préoccupation des affaires, sur le temps qui d'abord a été moins propice aux œuvres de la pénitence, sur l'hésitation naturelle à des hommes sages qui veulent se consulter eux-mêmes avant de prendre une grande et forte résolution ; et d'ailleurs serions-nous en droit de nous montrer plus exigeants que l'Eglise, qui, en accordant six mois aux fidèles pour accomplir les conditions du Jubilé, leur a laissé le choix de l'époque où ils auraient plus de liberté pour y satisfaire? Peut-être, M. F., me suis-je fait illusion, en présumant trop favorablement des dispositions de plusieurs; mais si ma confiance est une erreur, j'aime cette erreur, et ne veux point en être détrompé ; elle plaît à mon cœur, et n'a rien que d'honorable pour vous; je préfère mille fois cette ignorance, qui me donne l'espoir qu'une religion qui a fait pendant quinze siècles le bonheur et la gloire de la France, n'est pas entièrement perdue dans cette France ; je préfère, dis-je, cette ignorance à la science affreuse, à l'horrible réalité qui me montrerait un abîme ouvert, où viendraient s'engloutir les lois, les mœurs et la religion de mon pays.

Il est vrai que tous les moyens de séduction ont été mis en œuvre pour tromper les simples, effrayer les timides, et les détourner des sources de la vie

éternelle. Aurions-nous pu nous en étonner? Non, M. F., nous devions nous y attendre. Quand le Ciel a son Jubilé, il est dans l'ordre que l'Enfer ait le sien; quand l'Eglise a ses fêtes et ses pompes saintes, il est dans l'ordre que l'impiété ait ses saturnales et ses orgies; quand les prédicateurs et les missionnaires de l'Evangile font de puissants efforts pour le triomphe de la Foi, il est dans l'ordre que les apôtres du mensonge et les missionnaires du fanatisme anti-religieux redoublent de zèle pour la propagation de leurs fausses doctrines; quand la religion multiplie les prières et les bons livres, il est dans l'ordre que la haine de Dieu et de son sacerdoce multiplie les blasphèmes et les écrits scandaleux. Oui, tout cela est dans l'ordre, mais tout cela n'aura qu'un temps; l'erreur passe, et la vérité du Seigneur demeure éternellement. Encore une fois, tout cela est dans l'ordre; mais est-il dans l'ordre que des Chrétiens, je dirai même des hommes simplement raisonnables, deviennent les dupes et les victimes de ces lâches impostures? Et que n'a-t-on pas dit, que n'a-t-on pas inventé, à quels moyens honteux n'a-t-on pas eu recours pour affaiblir l'impression vertueuse que cette grande époque devait naturellement produire dans les âmes honnêtes? Je rougirais de le redire ici, si l'in-

térêt de vos âmes, plus forte que toutes les autres considérations, ne me faisait une loi de démentir hautement ces imputations calomnieuses. On vous a donc dit, et vous avez cru peut-être, sur la foi de ces docteurs sans mission, que le Jubilé, cette admirable institution que la sage antiquité eût accueillie comme un chef-d'œuvre de sagesse et de clémence, était une affaire d'intérêt et de spéculation; et j'adjure ici les deux mille fidèles qui ont déjà participé à ses bienfaits, de déclarer à haute voix en présence des autels, si trafiquant indignement des choses saintes, nous avons exigé d'eux une obole pour prix de la grace qui leur était donnée et du ciel qui leur était promis : *Argentum et aurum aut vestem nullius concupivi, sicut scitis*[1]. On vous a dit que le Jubilé n'avait de succès que parmi les femmes, les ignorants et les gens du peuple; cela tombe de soi-même sans doute, après l'exemple public donné par nos premiers magistrats et nos plus recommandables concitoyens; mais quand cela serait vrai, les femmes n'ont-elles pas une âme, une intelligence, une raison souvent plus exercée, plus cultivée que celle des hommes? et pensent-ils donc que Dieu met une si grande différence entre les ignorants et les doctes,

[1] Act. xx, 33.

et qu'à son jugement il y regardera à deux fois avant de condamner des hommes de leur force et des esprits de leur trempe? et leur convient-il bien de mépriser le peuple, quand il remplit ses devoirs religieux, après qu'ils l'ont exalté outre-mesure, lorsqu'ils pouvaient se servir de ses passions? Eh! oui sans doute, aujourd'hui comme aux premiers siècles de l'Eglise, le cortège de la religion se compose moins des riches et des heureux du siècle, que de la foule des pauvres et des infortunés; mais, loin qu'on puisse le lui reprocher, c'est à mon avis sa plus belle gloire. On a pensé aussi qu'un des moyens les plus sûrs pour refroidir les impressions du Jubilé était de rendre odieux les ministres des autels; et dès ce moment les conversations n'ont point eu de charmes, si elles n'ont été assaisonnées de quelques médisances sacrilèges; et les calomnies, les accusations de toute nature sont tombées de toutes parts sur le clergé, qui y a fait peu d'attention, accoutumé qu'il est depuis tant d'années à pardonner ces sortes d'outrages. Ici, je n'ai qu'un mot à répondre : S'il est des prêtres tels que vous les dépeignez, ambitieux, mondains, intéressés, on vous les livre, recevez-les dans vos rangs, ils sont à vous, puisqu'ils vous ressemblent. Seulement je voudrais qu'avant de

les juger, vous missiez la main sur votre conscience, et que dans tous les cas vous eussiez assez de sagesse et de philosophie pour ne pas rejeter la religion, parce que quelques-uns de ses ministres sont indignes d'elle, pas plus que vous ne rejetez la justice parce que tous les juges n'ont pas été à l'épreuve de la corruption, ni le commerce parce que tous les commerçants ne sont pas irréprochables, ni la gloire des armes parce que tous les capitaines n'ont pas été des héros.

Enfin, l'esprit de mensonge et de ténèbres, mêlant habilement la circonstance du Jubilé avec l'idée des fléaux destructeurs qui ont ravagé cette province, l'esprit de mensonge a dit aux âmes simples et crédules (car il a des poisons préparés pour tous les esprits) : Voyez vos récoltes et vos denrées emportées par des inondations telles que de mémoire d'homme on n'en a jamais vu de semblables ; voyez vos raisins vendangés par la grêle et ce ciel menaçant qui ne vous présage que la disette et le malheur ; allez maintenant écouter vos prêtres, et suivre les instructions d'un Jubilé que les éléments mêmes réprouvent et qui ne nous apporte que des calamités. Et ces âmes crédules n'ont pas su répondre à l'esprit mauvais : Vois ce débordement de livres obscènes ou impies, pré-

sentés sous toutes les formes, livrés à tous les prix, destinés à toutes les conditions et à tous les âges, le Voltaire de la grande et de la petite propriété, le Voltaire des chaumières, le Voltaire de l'enfance, le Voltaire de l'âge mûr; vois ce déchaînement de toutes les passions et de toutes les erreurs contre la vertu et contre la vérité : voilà la vraie cause de nos malheurs; et cet oracle est plus sûr que le tien; car tous les peuples de la terre, les païens eux-mêmes guidés par un instinct surnaturel, ont toujours attribué aux péchés des hommes le courroux des dieux, et n'ont vu au contraire dans les cérémonies religieuses que la source de toutes les prospérités.

Malheureux peuple, et véritablement à plaindre! combien on a abusé et combien on abuse encore tous les jours de ta simplicité! De faux sages sont venus qui t'ont dit avec une feinte pitié : Secoue le joug des prêtres, de ces tyrans sacrés qui étouffent la pensée sous un amas de superstitions grossières! Tu as prêté l'oreille à la voix hypocrite de l'ancien serpent; et voilà qu'à la place de ces enseignements divins que tu recevais avec docilité de la bouche de tes pasteurs, ces mêmes sophistes te jettent pour pâture le mensonge le plus effronté, et te font dévorer les fables les plus absurdes et les bruits les

plus bizarres. Ils osent te dicter dans leurs feuilles impures tes dogmes et ta morale; et le culte nouveau que tu as adopté est desservi par les prêtres de l'athéisme et les pontifes du néant. Quels biens as-tu reçus, en échange de ta foi, de tes vertus et de tes espérances immortelles? Hélas! les mêmes peines, les mêmes labeurs te sont restés; mais les consolations te sont ravies! Non, quand viendra pour toi le jour de l'affliction, n'attends pas que ces froids déclamateurs viennent sécher tes larmes et adoucir tes chagrins. Je ne te dirai pas, avec cette amère dérision dont Dieu se sert dans les reproches qu'il adresse à son peuple tombé dans l'infidélité et par suite dans le malheur : Où sont maintenant les dieux que tu t'es choisis et en qui tu mettais ta confiance, ces oracles qui te nourrissaient de mensonges et qui te faisaient boire l'erreur dans leur coupe empoisonnée? qu'ils se lèvent maintenant, qu'ils viennent à ton aide et qu'ils t'assistent dans tes nécessités : *Surgant, et opitulentur vobis, et in necessitate vos protegant.* Cette ironie sanglante n'appartient qu'à Dieu, qui s'est réservé sa justice, et ne nous a faits les ministres que de sa miséricorde. Mais je dirais : Ce sera ce prêtre tant calomnié qui viendra

[1] Deut. xxxii, 37.

consoler ce malade au chevet de sa douleur, et promettre un appui à ces enfants qui vont devenir orphelins; ce sera lui qui fera couler dans le cœur de l'affligé des espérances divines, et relèvera sa tête abattue sous le poids de l'infortune; ce sera cette religion, objet de tant d'insultes, qui viendra recevoir les derniers soupirs de ce mourant qu'elle avait adopté pour fils dès le berceau, et qui ne l'abandonnera, après ses amis et ses proches, qu'après avoir placé son âme dans le ciel, et prononcé sur sa tombe et sur ses restes mortels des paroles de résurrection et d'immortalité.

Et après tout, M. F., quel intérêt humain pourrait nous engager à vous presser avec tant d'instance, de profiter de ces derniers jours de grace pour vous réconcilier avec votre Dieu? Les motifs de ceux qui vous en détournent sont faciles à pressentir : Ils sont bien-aises d'avoir des complices et de s'affermir dans leur impénitence par cette espèce d'autorité qui s'attache à l'assentiment d'un grand nombre. Mais, pour nous, que vous gagniez votre Jubilé, ou que vous ne le gagniez pas, humainement parlant, quel mal ou quel bien peut-il nous en revenir? Il ne tiendrait qu'à nous d'être heureux, si notre bonheur pouvait être séparé du vôtre; nous n'aurions

qu'à ne rien dire et à vous laisser faire, chose bien plus facile que de prêcher, d'exhorter, de confesser et de s'exposer peut-être à vous déplaire en vous disant la vérité. Quand nous vous invitons à la pénitence, nous ne vous demandons qu'un surcroît de peines et de travaux ; mais ces peines nous sont légères, et ce travail nous est doux, dès qu'ils peuvent contribuer au salut de vos âmes.

Nous espérons, M. F., que ces explications et ces éclaircissements serviront à dissiper bien des préjugés, et à lever la plupart des obstacles qui vous ont détournés jusqu'à ce jour d'une démarche non moins nécessaire à votre bonheur en cette vie, qu'à votre éternelle félicité. Vous jugerez si ce que nous vous disons avec conviction et désintéressement, ne mérite pas autant votre confiance que les propos méprisables et les froides railleries que vous entendez de la bouche des mécréants et des libertins. En résistant à notre voix et à celle de votre conscience, ce n'est pas nous que vous puniriez, vous vous puniriez cruellement vous-mêmes. Les vaines terreurs, les craintes chimériques, les bruits ridicules tomberont bientôt, s'ils ne sont déjà tombés dans le mépris qu'ils méritent; il ne vous resterait que la honte et le regret de vous être laissés prendre dans ce piège

grossier. Oui, nous espérons que le jour de la Nativité du Sauveur verra renaître à la grace un grand nombre de pécheurs repentants, et qu'aucune amertume ne se mêlera à la joie pure que nous éprouverons tous en chantant le cantique solennel d'action de graces qui doit clore, dans ce diocèse, l'année sainte du Jubilé. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

SUR LA RÉSURRECTION SPIRITUELLE.

La fête de la Résurrection de Jésus-Christ, M. F., que nous venons de célébrer, ne se termine pas avec le jour plus spécialement consacré à nous rappeler la mémoire de ce grand évènement. Cette solennité radieuse, qui brille entre toutes les autres, comme le soleil entre les astres, répand sa lumière sur tous les jours qui la suivent, et verse sur eux son éclat, comme un rayon prolongé de joie, de gloire et d'immortalité. Ce ne sera donc point nous distraire de la pensée de l'Eglise, et de l'esprit du temps pascal où nous sommes entrés, que de nous occuper aujourd'hui même de ce fait glorieux qui nous offre à la fois le triple intérêt d'un miracle, d'un mystère et d'une espérance. Je dis d'un miracle, mais d'un miracle tellement sensible et si fort au-dessus de toute contra-

diction, qu'il a toujours été présenté aux Juifs et aux Gentils comme la preuve la plus victorieuse de la vérité de la religion chrétienne, comme il a toujours fait le désespoir de ses anciens et de ses nouveaux ennemis. Je dis d'un mystère et presque d'un sacrement, puisque la Résurrection du Sauveur est le signe sensible et la figure expressive de notre propre résurrection à la vie de la grace; enfin d'une espérance, et d'une espérance immortelle, Jésus-Christ n'ayant repris une nouvelle vie que pour nous donner une garantie de notre avenir éternel, et ne s'étant mis en possession de son royaume, que pour aller, ainsi qu'il nous le dit lui-même, nous y préparer des places.

C'est sous ces différents rapports que l'apôtre saint Paul, qui avait fait une si profonde étude de Jésus-Christ ressuscité, ou plutôt à qui cette connaissance avait été donnée d'en haut dans une mesure si abondante; c'est, dis-je, sous ces trois rapports que saint Paul considère le fait de la résurrection de son Maître. Tantôt il l'envisage comme le fondement de la divinité de la religion, et il confesse que si le Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine, aussi bien que sa prédication. Tantôt elle lui apparaît comme l'image vivante de ces mœurs régénérées, de ces habitudes

saintes et de cette justice nouvelle à laquelle nous sommes appelés par la grace de notre vocation au christianisme. C'est la belle doctrine et l'admirable théologie qu'il développe dans son Epître aux Romains, où il ne cesse de nous rappeler la nécessité de crucifier le vieil homme pour détruire le corps de péché, et ne plus vivre désormais qu'à la justice ; où il ne se lasse point de nous redire que de même que Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts, nous devons marcher aussi dans la nouveauté d'une vie pure et parfaite. Tantôt enfin il considère le Sauveur ressuscité comme le premier né d'entre les morts, *primogenitus ex mortuis*, les prémices de ceux qui dorment dans l'attente d'une éternelle vie, *primitiæ dormientium*, nous montrant ainsi dans la résurrection glorieuse de Jésus-Christ le gage le plus assuré de notre résurrection future. Résurrection de Jésus-Christ, évènement mémorable, mystère profond où vient se rapporter la religion tout entière avec ses dogmes, sa morale et ses promesses ! Elle est donc en même temps la base de notre foi, le modèle de nos mœurs, et comme les arrhes de nos espérances chrétiennes. Nous ne saurions donc la méditer avec trop de soin, et en étudier les admirables rapports avec une religion trop attentive. Mais comme le développement de ces

diverses propositions nous mènerait trop loin et ne pourrait se renfermer dans les bornes de cette instruction, nous nous arrêterons à celle dont nous pouvons tirer des résultats plus pratiques, et des conséquences plus morales ; je veux dire, à la résurrection de Jésus-Christ, considérée comme le modèle et le divin exemplaire de notre conversion de la vie du péché à la vie de la grace ; considération d'autant plus digne d'être proposée à votre piété, qu'elle a plus d'à-propos et trouve plus naturellement son application, après ces jours d'expiation et de miséricorde où vous avez eu le bonheur de vous réconcilier avec votre Dieu.

Or, M. F., en envisageant, sous ce rapport, la résurrection du Sauveur, j'y découvre trois caractères auxquels je vous invite de donner toute votre attention. Un caractère de vérité ; le Seigneur est véritablement ressuscité, dit le texte sacré, *surrexit vere*. Un caractère de manifestation et de publicité ; il est ressuscité, et il est apparu manifestement, ajoute le même texte, *surrexit et apparuit*. Enfin un caractère de persévérance et de continuité ; le Christ ressuscité ne meurt plus, la mort a perdu sur lui son empire. Ce sont les paroles de saint Paul. *Christus resurgens ex mortuis jam non moritur, mors illi ultra non dominabitur.*

Tels sont donc les trois caractères que nous devons exprimer, réaliser dans notre conversion, si nous entendons bien le mystère de Jésus ressuscité. Un caractère de vérité, de sincérité. *Surrexit Dominus verè.* Ce n'est point ici une simple apparence, ni même une apparition momentanée. Le Sauveur n'est point sorti du tombeau comme l'ombre de Samuel évoquée par Saül, qui apparaît un instant à la voix de la pythonisse, et se replonge soudain dans la nuit du sépulcre. Sa résurrection est aussi véritable que sa mort; elle n'est pas seulement véritable, elle est parfaite. Le fils de la veuve de Naïm ressuscite, pour ainsi dire graduellement; il ne reprend que peu à peu la plénitude de la vie; il commence par s'asseoir sur son lit de mort. Lazare sort du tombeau; mais ses pieds et ses mains sont encore liés; il est encore enveloppé du suaire. La résurrection de Jésus-Christ s'opère, s'il est permis de parler ainsi, d'un seul jet; il s'éveille, il brise les portes du tombeau, il ressuscite comme la lumière se lève, sans conserver aucun reste, aucune empreinte des ombres de la mort et des horreurs de la sépulture.

Chrétiens, vous avez été morts aussi par le péché, et d'une mort mille fois plus déplorable que celle qui sépare l'âme d'avec le corps, puisque celle-ci a

séparé votre âme d'avec Dieu, son principe, sa fin et sa véritable vie. Vous aussi vous avez été ensevelis, et le tombeau le plus affreux n'est pas cette fosse de six pieds qui enferme notre dépouille, et cette pierre glacée qui couvre nos cendres ; mais ces passions honteuses et ces vices d'ignominie qui enveloppent notre âme d'un deuil lugubre et font pleurer sur elle les anges de paix. Touchés de la grace qui a fait luire sa lumière dans nos ténèbres, vous avez essayé de renaître, vous vous êtes approchés des sources de la vie spirituelle, vous avez prié, vous avez demandé grace ; le prêtre vous a béni, les mystères saints ont été accordés à votre pénitence, et vous avez repris enfin quelques mouvements et quelqu'apparence de vie. Mais hélas ! dans le nombre des pécheurs que nous croyons réconciliés, en est-il beaucoup qui soient ressuscités véritablement ? Combien de conversions fausses, douteuses, imparfaites ! que de déguisements et de dissimulation dans les aveux, que d'illusions dans les consciences, que de mensonges même dans les larmes ! Je ne parle pas seulement de ceux qui ont sciemment profané les mystères, mais de ceux même qui se persuadent qu'ils y ont apporté les dispositions requises. Combien se croient purifiés et lavés, qui n'ont fait que se souiller davantage, et tout au

plus blanchir l'extérieur d'un sépulcre tout rempli au-dedans d'ossements arides et d'une poussière de mort ! Combien se croient ressuscités, dont on peut dire ce que l'Apocalypse disait de cet évêque de Sardes : Vous paraissez être vivant et vous êtes mort ! Combien sont semblables à cette ombre de Samuel qui apparaît et s'évanouit, vrais simulacres de conversion, ou à ces spectres errants qui se montrèrent dans les rues de Jérusalem après la mort du Sauveur, ou encore à ces cadavres dont, à l'aide de certaines opérations, la science obtient quelques mouvements, quelques sons inarticulés qui ressemblent à de la vie, et qui ne sont qu'un prestige et une vaine représentation ! Combien d'autres sont ressuscités, si vous le voulez, mais avec ces restes de leur ancien état qui les tiennent dans la faiblesse et la langueur, traînant encore après eux la chaîne de leur iniquité et les lambeaux de leur vêtement de mort, encore chargés du poids de ces liens qui pèsent sur leur faible volonté, qui les rend lents à croire et à aimer, et ne leur laisse pas toute la liberté de leur action pour pratiquer les bonnes œuvres!

Non, M. F., se convertir véritablement, ce n'est pas seulement, aux approches de la Pâque, rompre pour un temps avec les plaisirs, s'imposer quelques jeûnes, quelques privations tardives, se composer

un extérieur plus décent et plus modeste, assister par bienséance aux offices divins et à la prédication de la parole sainte, s'attendrir au récit des souffrances et des humiliations de Jésus-Christ; se convertir ce n'est pas précisément confesser ses péchés, ni même s'asseoir à la table eucharistique : toutes ces œuvres peuvent avoir quelque mérite, elles peuvent être des indices ou des moyens de conversion; mais elles ne sont pas la conversion elle-même. Voulez-vous donc savoir ce que c'est qu'une conversion sincère, une résurrection véritable? C'est bien sans doute ce qu'il y a de très-facile à Dieu, quand il le veut; mais c'est aussi ce qu'il y a de plus difficile, ou plutôt ce qui est impossible à l'homme, quand il ne le veut pas, ou qu'il ne le veut que faiblement. Une conversion sincère est un changement, un renouvellement, une révolution qui ne va pas seulement jusqu'au retranchement de quelques dehors et à l'immolation de quelques superfluités, mais qui touche à la division de l'âme qui porte un feu sacré jusque dans la moelle des os. Une conversion sincère est une création nouvelle qui se fait au dedans de l'homme, qui le remue dans le fond de son être et le reforme tout entier; c'est un changement complet de goûts, de mœurs, d'habitudes, d'inclinations; c'est un nou-

veau cœur, un nouvel esprit, une autre pensée, un autre jugement, une autre existence qui lui est donnée. Une conversion sincère, c'est un tonnerre qui renverse, c'est une lumière qui frappe les yeux et qui fait voir aux pécheurs ce qu'ils ne voyaient pas, ce qu'ils n'auraient jamais vu avec leurs yeux de chair et leurs pensées de boue; c'est une abondante et délicieuse rosée qui rafraîchit l'âme et l'inonde des plus pures consolations; c'est un souffle qui l'agite, qui l'ébranle, et la dispose aux grandes résolutions; c'est un feu venu du Ciel qui consume en elle tout ce qu'il y a d'impur, et qui a la double vertu d'y éteindre l'amour terrestre et d'y allumer l'amour divin; c'est l'effort de la grace et l'effort de la volonté pour enfanter le nouvel homme, crise heureuse, mais terrible, qui se déclare par des larmes, des cris, des déchirements douloureux, semblables à ces mugissements sourds de la terre qui annonce que la nature est en travail de quelque grande révolution. Une conversion sincère, c'est un miracle, M. F., et le plus grand des miracles, et peut-être le plus rare de tous les miracles. Enfin se convertir véritablement, c'est exécuter à la lettre ces grandes paroles que saint Remi adressait au premier roi des Francs, quand il forçait ce fier Sicambre, à

courber la tête sous le joug du Tout-Puissant : Brûle, lui disait-il, ce que tu as adoré, et adore ce que tu as brûlé. Voilà ce que c'est qu'une conversion sincère, une résurrection véritable. Voulez-vous le mieux savoir encore ? Je ne vous dirai point d'entrer dans la grotte de saint Jérôme, dans les antres de Scété et les déserts de la Thébaïde : cet appareil de pénitence effraierait votre délicatesse. Mais je vous dirai : Etudiez la vie des saints pénitents, non pas dans ce qu'elle a d'austère et de crucifiant pour les sens et pour la nature, mais dans les exemples qu'elle nous offre de la vivacité des regrets et de la ferveur du repentir. Considérez un David, et apprenez à son école ce que c'est que se convertir au Seigneur. Son cœur est brisé ; son péché est toujours présent à ses yeux ; il arrose sa couche de ses larmes ; il craint, il espère, il tremble, il se rassure, il déplore sa misère et chante la miséricorde ! — Un saint Paul, terrassé sur le chemin de Damas par la grace de Jésus-Christ. Ce n'est plus cet homme altéré du sang des saints et qui ne respirait que la menace et le carnage ; un moment l'a changé ; de persécuteur, il devient apôtre ; de loup dévorant, il devient agneau docile ; sa fureur tombe tout-à-coup ; il ne sait plus que dire à Dieu : Seigneur, que voulez-

vous que je fasse? — Une Magdeleine. Jésus a jeté sur elle un de ces regards qui désenchantent le cœur de toutes les vanités; elle ne trouve plus de douceur que dans ses larmes, et mérite à force d'amour que beaucoup de péchés lui soient remis; le monde qu'elle aimait l'importune, ses ajustements lui pèsent; elle déteste ses fragiles attraits, présent dangereux de la nature, qui lui ont coûté la perte des dons de la grace. — Un Augustin. Il ne peut se consoler d'avoir connu, d'avoir aimé trop tard cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle qui sera désormais l'unique objet de ses vœux et de ses soupirs.

O mon Dieu! où sont aujourd'hui les pécheurs qui se convertissent ainsi? Il en est peu sans doute; il en est cependant pour la gloire de votre grace; et ceux-là sont aisés à reconnaître, et le monde lui-même ne s'y trompe guères, car la véritable conversion a de plus un caractère de manifestation et de publicité. *Surrexit et apparuit.*

Oui, M. F., le Seigneur n'est pas seulement ressuscité; il a voulu le paraître; et sans cette manifestation publique, sa résurrection aurait été inutile au monde, dès qu'elle n'aurait pas eu de témoins. Il se montre dans tous les lieux, dans toutes les cir-

constances où sa présence peut devenir nécessaire pour confirmer le fait de sa résurrection ; il se manifeste à toutes les personnes qui peuvent en rendre un témoignage plus authentique ; il apparaît à saint Pierre, à saint Jacques, aux deux disciples, aux onze apôtres, à plus de cinq cents frères assemblés au moment de son ascension ; on le voit au cénacle, au jardin, sur le chemin d'Emmaüs, au lac de Génézareth, sur la montagne. Grand exemple pour un pécheur réconcilié ; il se montrera pénitent, converti, ressuscité dans toutes les occasions où sa foi lui demandera un témoignage. S'il a eu la faiblesse ou l'impiété de violer ouvertement l'abstinence des saints jours, il réparera ce scandale par une scrupuleuse observance de cette loi respectable, et la profession déclarée de sa soumission filiale aux ordonnances de l'Eglise ; s'il a paru dans le temple avec un extérieur dissipé et qui annonçait bien moins l'intention de venir adorer Dieu, que de le braver jusqu'en son sanctuaire, on l'y verra désormais recueilli et saintement anéanti en la présence de la Majesté terrible ; s'il a eu le malheur d'applaudir aux propos irréligieux ou de blasphémer lui-même une religion de grandeur et d'amour, il prendra hautement la défense de l'Evangile, et le vengera des outrages de l'igno-

rance et de la mauvaise foi, moins encore par l'ascendant de sa parole, que par l'exemplaire autorité de ses mœurs ; et tous les complices de ses anciens désordres et de ses précédentes erreurs seront les témoins de son retour à la vérité et à la vertu. Il se le doit à lui-même pour sa consolation ; il se le doit encore pour sa persévérance. Adorer Dieu dans le secret de son cœur, est louable sans doute ; mais cette adoration muette ne l'engage à rien devant le monde. Il faut donc qu'il affermisse ses pas dans la voie sainte, en y marchant à découvert ; qu'il appelle l'honneur au secours de sa religion ; qu'il s'engage et se lie, pour ainsi dire, à la face du ciel et de la terre par ce sentiment d'estime pour soi-même qui ne permet pas à l'honnête homme de revenir sur une démarche que les plus nobles motifs lui ont inspirée ; qu'il mette enfin entre le monde et lui, par une éclatante rupture, une éternelle barrière qui lui interdise à jamais la pensée d'un raccommodement et le désir d'une réconciliation. Il le doit à Dieu, que ses scandales ont déshonoré ; il faut donc qu'il fasse ses œuvres de pénitence et de piété devant les hommes, non pas pour chercher leurs regards, mais pour montrer qu'il ne les craint pas, et que le Maître qu'il sert est assez grand pour qu'il ne rougisse pas de

lui appartenir. Il les fera devant les hommes, non pas précisément pour que les hommes les voient, mais afin que les voyant, ils *soient excités à glorifier le Père qui est au ciel*, et à bénir la toute-puissance de sa grace. Enfin il le doit à son prochain, qu'il a perverti par ses conseils, ou égaré par ses leçons, ou entraîné par ses exemples, ou encouragé au mal par de perfides adulations. Si votre conversion, M. F., manque de ce caractère, votre conversion est suspecte, et vous paraissez vous-mêmes vous défier de sa solidité, puisque vous ne pensez pas qu'elle puisse soutenir l'appareil de la publicité et résister à l'épreuve du grand jour.

Troisième caractère de notre résurrection spirituelle, un caractère de persévérance et de perpétuité. Le Sauveur n'est pas ressuscité pour un temps, comme ces morts rappelés à la vie par sa puissance, et qui semblaient n'avoir revu la lumière que pour payer une seconde fois le même tribut à la nature. Il est ressuscité pour ne plus mourir. Il a repris une vie immortelle, incorruptible, glorieuse; et quand nous disons que nous lui faisons souffrir dans nos cœurs par nos péchés une seconde mort, nous n'entendons parler que de notre malice qui porte jusques-là ses excès, et non de son impassibilité qui n'en reçoit

aucune atteinte. Pour ce qui est de la gloire de sa vie nouvelle, nous ne pouvons la représenter que dans le ciel, où nous serons glorifiés avec lui, et tout investis de sa propre lumière; mais en ce qui touche la perpétuité de sa résurrection, nous pouvons et nous devons la réaliser sur la terre, par des résolutions fidèles et une conversion soutenue et persévérante; nous devons vaincre le péché, comme il a vaincu la mort, et ce monstre, une fois abattu, ne doit plus se relever du coup qui l'a terrassé, non plus que la mort n'a pu guérir la blessure profonde qu'elle a reçue de Jésus-Christ quand ce puissant vainqueur brisa les portes du tombeau. Reconnaîtrons-nous, M. F., à ces grands traits, nos conversions passagères et provisoires, nos conversions pour un temps et selon les temps, ces conversions d'une année, qui n'attendent pour se démentir que l'instant où le cercle des jours ramènera l'époque des spectacles, des jeux, des dissipations criminelles, de ces saturnales scandaleuses, renouvelées du paganisme, où l'on ne sait ce qui domine le plus du luxe des parures ou de leur indécence, de l'envie de plaire ou du désir de séduire, des pompes du monde ou des pompes du démon, de la corruption de la chair ou de la corruption de l'esprit, du mépris du temps ou du mépris de l'éternité? Que dis-je? ces

conversions d'une année, ces conversions de huit jours qui finissent avec nos solennités, si toutefois elles persévèrent jusque-là, et qui nous montrent tant de prétendus convertis retombant de leur propre poids dans leur première léthargie, comme s'ils étaient fatigués du faible effort qu'ils ont fait pour se relever un moment? Ah! M. F., n'appelons pas ce jeu sacrilège une conversion; ne profanons pas à ce point une expression si chrétienne; nommons-le plutôt une déplorable subversion de toutes les règles, de tous les principes, de tous les sentiments de la foi, de toutes les lois de la conscience; une dérision impie qui ajoute au malheur de ne s'être pas converti, le malheur plus grand de s'être perverti davantage; une coupable et vaine représentation qui ne ressemble pas plus à la conversion véritable que ces feux errants et trompeurs que l'on voit se jouer dans les ténèbres, aux bords des abîmes, ne ressemblent à ce grand astre qui inonde le ciel et la terre des flots resplendissants de sa clarté.

Et qu'attendons-nous, M. T. C. F., pour ressusciter véritablement et pour toujours, pour renaître à la vie de la grace, la seule vie qui en mérite le nom et qui anime l'âme, et pour y persévérer jusqu'à la fin? Manquons-nous donc ici de conseils, ou de

leçons, ou d'exemples? Et comment se fait-il qu'une expérience de six mille ans, laisse toujours le monde livré à la même fascination, préoccupé des mêmes chimères, emporté par les mêmes passions et les mêmes erreurs, comme s'il n'eût pas été mille fois averti, et qu'il n'eût pas répété mille fois lui-même dans le regret de ses espérances trompées, que tout est vanité sous le soleil, la fortune, les graces, l'esprit, la beauté, la jeunesse, et qu'il n'y a de solide et de sérieux que ces trois choses : Dieu, l'âme et l'éternité? Et cependant tandis que nous oublions le ciel, et que nous nous empressons pour la terre, au milieu de nos passions aigries, de nos intérêts et de nos opinions divisées, de nos interminables discussions et de nos stériles controverses, la vieillesse ride insensiblement nos fronts, elle efface peu à peu cette fleur de jeunesse qui se croit immortelle et qui ne se voit pas périr; et cependant la mort, aveugle et sourde, promène dans nos rangs sa faux impitoyable, et nous envoie tour-à-tour apprendre dans une autre vie le mot de toutes ces énigmes dont nous poursuivons si péniblement le secret sur la terre? Ah! M. F., instruisons-nous par ces exemples, et devenons meilleurs. Que les convois funèbres qui parcourent si souvent vos rues et vos places publiques,

et qui vous enlèvent l'un après l'autre vos parents, vos voisins, vos amis les plus chers, vous éclairent enfin sur le néant de la vie et l'inutilité de tous les vœux, de tous les soins qui n'ont pas Dieu pour objet et le ciel pour récompense. Et c'est ainsi qu'à l'exemple de Jésus-Christ, vous trouverez dans la mort le germe de votre résurrection et de l'immortalité bienheureuse. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

SUR LE PURGATOIRE.

Miseremini mei, saltem vos amici mei, quia manus Domini tetigit me.

Prenez pitié de moi, vous surtout qui êtes mes amis, parce que la main du Seigneur m'a frappé.

Job. XIX, 21.

Hier la Religion ouvrait aux regards de l'espérance cette cité triomphante où la vertu couronnée jouit enfin du fruit de ses combats ; elle ouvre aujourd'hui à ceux de la pitié ce lieu d'expiation où la vertu redevable encore à la Justice divine achève de se purifier par des souffrances passagères avant de monter dans la gloire. A ces chants de victoire, à ces hymnes d'allégresse qui nous venaient du Ciel, et qui semblaient retentir jusqu'à nous des profondeurs de l'éternité, succèdent les voix plaintives ,

les cris déchirants qui remplissent les régions désolées du Purgatoire. Heureuse et sublime idée de rapprocher ainsi nos frères souffrants de nos frères glorieux, de nous susprendre, pour ainsi dire, entre l'admiration pour les uns et la compassion pour les autres, et de lier ainsi par une chaîne d'amour ces trois églises dont l'une combat, dont l'autre souffre, et dont l'autre triomphe ! Ah ! sans doute, elle est divine cette Religion qui connaît si bien les routes du cœur, et qui sait l'attendrir et le rendre meilleur par des rapprochements si doux et des harmonies si touchantes ! Entrons, M. F., dans ses intentions pieuses ; portons nos pensées vers ces morts, autrefois si chers et si vîte oubliés, qu'elle recommande à notre religieuse commisération ; et pour que ce discours tourne au profit de notre instruction comme de notre piété, considérons ce que la foi nous apprend, et ce que la charité nous demande touchant le Purgatoire : deux réflexions qui feront tout le partage de ce court entretien, après que nous aurons imploré l'assistance du Saint-Esprit, par l'entremise de Marie. *Ave Maria, etc.*

1er POINT. — L'Eglise de Jésus-Christ offrait depuis quinze siècles l'Hostie de propitiation pour le soulagement des âmes souffrantes, lorsqu'un moine fou-

gueux [1] vint troubler, par une doctrine désolante autant qu'inouie, la paix de ses sacrifices. Esprit dur et chagrin, il commence ses hostilités contre l'Eglise en attaquant les indulgences; c'était se révolter contre sa mère, à cause de sa bonté. Bientôt, et par une conséquence nécessaire, il nie l'utilité de ses suffrages, et veut lui ravir la consolation d'accompagner ses enfants de ses prières par delà le tombeau, sous prétexte qu'une fois justifié, l'homme n'a plus de dette à payer à la Justice divine en cette vie ni en l'autre. Le saint concile assemblé à Trente pour défendre l'antique foi, frappe de ses anathèmes l'audacieux novateur, et décide contre lui et ses adhérents, qu'après la remise du péché et de la peine éternelle, il reste encore au pécheur une peine temporelle à subir; que si l'on n'y satisfait pas en ce monde, on peut et on doit y satisfaire après sa mort, dans le Purgatoire; et enfin que le sacrifice de l'autel, les prières et les bonnes œuvres des vivants peuvent être utiles aux morts, adoucir et abréger leurs peines.

Nous avons à démontrer, contre les protestants proprement dits, et contre des protestants d'une autre sorte, qui ont sur leurs aînés cet avantage,

[1] Luther.

qu'ils ne protestent plus seulement contre tel ou tel point de doctrine, mais contre tout l'ensemble du christianisme; nous avons, dis-je, à leur prouver que par cette définition le saint concile n'a point établi de dogmes nouveaux, mais qu'il n'a fait que confirmer une croyance fondée sur l'Ecriture et sur la plus ancienne et la plus respectable tradition.

Je dis d'aberd, fondée sur l'Ecriture. Voici ce que je lis dans l'Evangile [1] : « Si quelqu'un blas- » phème contre le Fils de l'Homme, il pourra bien » en obtenir le pardon; mais s'il blasphème contre » le Saint-Esprit, ce péché ne lui sera remis ni » dans le siècle présent ni dans le siècle futur. » Sur quoi je raisonne ainsi : Quoiqu'il en soit de la nature de ce blasphème contre le Saint-Esprit, de ce péché irrémissible dont il est ici question, qu'il s'agisse de l'obstination du Juif ou de l'obstination de l'incrédule à repousser la vérité connue; toujours résulte-t-il de ce texte évangélique, un fait clair, certain, indubitable, auquel l'exception même qui y est apportée ne fait qu'ajouter un nouveau degré d'évidence; à savoir, qu'il y a certains péchés d'un caractère moins grave que le blasphème, qui pour-

[1] Matth. xii, 32.

rait être remis dans le siècle futur ; mais cette rémission ne peut avoir lieu dans le Ciel où le péché n'entra jamais, ni dans l'Enfer où il n'y a plus de rédemption, *in infernis nulla redemptio*. Il reste donc que ces péchés soient remis dans le Purgatoire; il y a donc un Purgatoire.

Après avoir entendu parler le Maître, écoutons le disciple. Saint Paul m'apprend qu'il y aura des fidèles qui se sauveront en passant par le feu, ou pour ne rien changer au texte, qui seront sauvés par le feu : *Salvus erit, sic tamen quasi per ignem* [1]. Ce sont, dit l'Apôtre, ceux qui, après avoir établi Jésus-Christ pour fondement du salut, bâtissent sur ce fondement avec du bois, de la paille et du chaume; c'est-à-dire ceux qui croient en Jésus-Christ mais qui ne laissent pas de mêler à leurs œuvres beaucoup d'imperfections. Il est donc clair que nos œuvres subissent une épreuve après cette vie, et que semblables à l'or et à l'argent purifiés dans le creuset, elles seront dégagées de tout alliage impur dans les flammes de la jalousie du Seigneur.

Nous lisons enfin au livre de l'Apocalypse [2], que *rien de souillé n'entrera dans le royaume des cieux;* il est donc de foi qu'il faut être pur, exempt

[1] Cor. III, 15. [2] Apoc. XXI, 27.

de toute tache pour y entrer; or le péché véniel, même le plus léger, est une tache. Mais combien de fidèles sont surpris par la mort avant qu'ils aient eu le temps ou la volonté de l'effacer, et comme on n'oserait dire que ces légères fautes méritent la damnation éternelle, on doit conclure qu'ils sont expiés dans un lieu mitoyen entre le Ciel et l'Enfer que nous nommons Purgatoire. J'appuie sur ces paroles, M. F., non point que je les juge nécessaires à votre foi, mais parce que je les crois utiles à votre instruction; et que dans un siècle disputeur, un vrai catholique ne saurait trop étudier sa religion, pour être prêt, selon le vœu de l'Apôtre, à donner satisfaction à tous ceux qui lui demandent raison de sa croyance et des motifs sur lesquels elle repose : *Semper parati reddere rationem omni poscenti de eâ quæ in nobis est spe.*

Mais quand l'Eglise n'aurait pas sur cet article de la foi, l'autorité de l'Ecriture, l'usage de prier pour les morts suffirait pour l'établir. Qui ne voit, en effet, que la prière pour les morts est intimement liée à la foi d'un Purgatoire? Nous ne prions pour les morts que parce que nous espérons les soulager, et nous n'espérons les soulager que parce que nous les supposons dans un état d'épreuve et de

souffrance. L'Eglise ne pria jamais ni pour les élus ni pour les réprouvés. Dira-t-on avec les protestants que cet usage de prier pour les morts est encore une innovation de l'Eglise catholique? Mais ici la tradition la plus constante, la plus universelle, la plus ancienne, vient servir les intérêts de la vérité contre les attaques de l'erreur. Quoi! la prière pour les morts serait une innovation! et pour peu que nous veuillons parcourir les monuments des temps passés, nous en voyons la pratique aussi ancienne que le christianisme, aussi ancienne que le monde! Une innovation! et depuis seize siècles, de l'aveu même des protestants, cet usage a été universellement reçu dans l'Eglise; et dès le quatrième siècle, saint Jérôme [1] nous représente le fidèle Pammaque arrosant les cendres de son épouse, moins de ses larmes que de ses prières et de ses aumônes; et saint Augustin [2] rappelle avec attendrissement les derniers adieux de Monique qui se recommandait en mourant aux sacrifices de son fils. La prière pour les morts une innovation! et dès le second siècle de l'Eglise, Tertullien disait [3] : La veuve prie pour l'âme de son époux, elle demande pour lui le rafraîchissement,

[1] Ep. XXIV, *ad Pamm.* [2] Lib. IX, *de Conf.* XIII.
[3] *De Monog.* 10.

elle présente des offrandes au jour anniversaire de sa mort. Et dès les temps apostoliques, saint Paul est témoin qu'on usait de certaines purifications, de certaines cérémonies religieuses, estimées utiles aux âmes des morts, quand il s'écrie [1] : A quoi sert d'être baptisé, purifié pour les morts, si les morts ne ressuscitent pas? La prière pour les morts une innovation ! et cent cinquante ans avant que la lumière de l'Evangile fût venue éclairer le monde, le brave et vaillant Judas Machabée offrait des sacrifices, envoyait des aumônes à Jérusalem pour l'un de ses frères. Ce fait est trop remarquable pour ne pas le rapporter ici dans toute son étendue. Laissons parler l'Ecriture [2] : « Des Juifs ayant péri dans un combat, on reconnut par des objets consacrés aux idoles, et qu'ils avaient cachés sous leurs vêtements, que leur avarice avait été la cause de leur mort. Judas Machabée, sensible à leur malheur, et désirant les soulager, ordonna au peuple de prier pour eux et de conjurer le Seigneur d'oublier les péchés que ces soldats avaient commis : non content des prières qu'il pouvait offrir et le peuple avec lui, il envoya deux mille dragmes d'argent à Jérusalem, afin qu'on y offrît un sacrifice pour l'expiation de leurs fautes.

[1] I. Cor. XV, 19. [2] II. Mach. XII.

C'est donc, conclut l'Ecriture, une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. Parole solennelle qui atteste la foi des siècles antérieurs, et qui devait retentir comme un oracle dans les siècles à venir : *Sancta ergo et salubris est cogitatio exorare pro defunctis, ut à peccatis solvantur* [1].

La prière pour les morts une innovation de l'Eglise ! et nous en voyons la pratique admise par tous les peuples et dans la plus haute antiquité. Ce ne sont plus nos plus anciennes liturgies que je vous invite à consulter ; ce n'est plus l'histoire ecclésiastique dont je veux parcourir avec vous les annales ; ce ne sont plus les Pères et les Docteurs, ni même le témoignage de l'Ecriture dont j'invoque l'autorité : interrogez toutes les nations depuis le sauvage errant qui emporte pieusement avec lui les ossements de ses pères, jusqu'au Grec et au Romain civilisés, si religieux observateurs des cérémonies instituées pour apaiser les mânes. Les rites sans doute, ont pu varier ; mais vous trouverez partout des expiations funèbres ; partout on a prié et l'on prie pour les morts ; de là ces victimes immolées, ces libations répandues, ces offrandes dépo-

[1] II. Mach. XII.

sées sur les tombeaux, et toutes ces pompes funéraires dont l'histoire nous a gardé le souvenir. D'où peut venir sur ce point de foi un accord si parfait de tous les peuples de la terre, les plus étrangers les uns aux autres par leur religion, leurs mœurs, leur législation, leur langage, s'il n'a pas pris sa naissance à la source même de la vérité? et à quoi pouvons-nous plus fortement appliquer cette maxime d'un ancien sage, que la voix du genre humain est la voix de la nature et la voix même de Dieu?

Que des insensés, donnant à la bonté de Dieu et à ses jugements leur faible raison pour règle, rejettent la prière pour les morts et le dogme des peines passagères, brisant ainsi l'un des plus doux liens de la société universelle formée par la religion, et ne laissant entre le cœur de l'homme et l'objet de ses regrets que le silence du tombeau; leur fausse sagesse sera confondue par la raison, par le sentiment, par la tradition constante de l'Eglise et la tradition unanime des peuples; et tandis que ces hommes durs et présomptueux refuseront leurs suffrages aux âmes souffrantes, parce que leurs esprits grossiers ne connaissent de communication que par les sens, toutes les nations de la terre et tous

les âges répètent et répèteront à l'envi : C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés : *Sancta ergo et salubris est cogitatio exorare pro defunctis, ut à peccatis solvantur.*

Il y a donc un Purgatoire, c'est-à-dire un état intermédiaire entre le Ciel et l'Enfer, comme il y a un état mitoyen entre le péché et la justice parfaite. Une seconde vérité non moins incontestable, c'est que nous pouvons payer à la Justice divine la dette des âmes qui y sont détenues, et que tous nos mérites, prières, mortifications, jeûnes, aumônes, sacrifices, peuvent leur être appliqués par voie de suffrage; ainsi, après avoir entendu ce que nous enseigne la foi touchant les âmes souffrantes, cherchons, puisons dans la charité les motifs qui nous engagent à les soulager.

IIe PARTIE. — La charité chrétienne a trois objets : elle embrasse dans son étendue Dieu, nos frères et nous-mêmes, et sous ces trois rapports elle nous fait un devoir de prier pour les âmes souffrantes du Purgatoire. Premier motif de prier pour les morts, l'amour que nous devons à Dieu. Cet amour dont notre cœur doit être enflammé pour lui n'exige-t-il pas que nous nous intéressions à sa gloire,

que nous cherchions à la procurer et par nous-mêmes et par les autres; je ne dis pas cette gloire essentielle qui lui est propre, qu'il trouve en lui-même et dans la contemplation de ses perfections infinies, mais cette gloire extérieure qui lui revient des louanges et des bénédictions de ses créatures. Or pouvons-nous mieux lui procurer cette gloire dont il est jaloux, qu'en lui donnant par nos prières des âmes prédestinées qui le béniront sans fin et chanteront éternellement ses miséricordes? Il aime ces âmes et il en est aimé; il désire de s'unir à elles; son cœur souffre de leur triste exil et de leur douloureuse séparation du bien suprême; mais sa justice, qui a ses droits aussi bien que sa bonté, les retient dans la prison jusqu'à ce qu'elles aient payé jusqu'à la dernière obole. C'est un Père qui se refuse aux embrassements de son fils, qui lui interdit sa présence avec un visage sévère, tant qu'il n'aura pas réparé sa faute par ses regrets et par ses larmes. Mais quelle joie pour ce bon Père, et combien ses entrailles sont délicieusement émues, si un ami, un médiateur, s'interposant entre le châtiment et la faute, vient désarmer sa rigueur, lui faire agréer des excuses, et le réconcilier avec l'enfant de sa tendresse! Nous sommes, M. F., ces

amis, ces médiateurs, qui pouvons obtenir grace aux âmes éprouvées par la Justice divine. Dieu ne demande pas mieux que de nous exaucer; il nous sait gré de nos prières; il nous invite même à le presser, à le conjurer, à lui arracher le pardon par la sainte importunité de nos supplications pieuses. Si donc, M. F., nous aimons Dieu, nous ne négligerons pas un moyen si facile et si doux de contribuer à sa gloire. Cette gloire, je le sais, se manifeste par les rigueurs de sa justice et les jalousies de sa sainteté, comme par les effusions de sa tendresse; mais il est permis de dire aussi que la bonté est la première de ses perfections et celle qu'il aime surtout à manifester : *Misericordiam volo et non sacrificium*. Hélas! Chrétiens, dans nos moments de zèle et de ferveur, moments si courts par l'inconstance de notre cœur, nous regrettons quelquefois de ne pouvoir glorifier Dieu comme ces apôtres et ces hommes évangéliques qui lui gagnaient des âmes et des peuples entiers par la prédication de la parole. Je vous invite aujourd'hui à l'exercice d'un nouvel apostolat, à certains regards non moins glorieux à Dieu, non moins fructueux pour le Ciel. Voici des âmes délaissées, un peuple de justes qu'il s'agit non pas de convertir,

mais de libérer de leurs dettes, non pas d'amener à la foi, mais d'établir dans la possession du bonheur céleste. Vous n'aurez point à traverser les mers, à percer les forêts, à étudier des langues inconnues; une prière, une aumône suffit à ces faciles conquêtes. Vous n'aurez point à redouter pour vos prosélytes l'écueil de la persévérance finale; vous les fixerez pour jamais dans la jouissance de Dieu et de sa gloire.

Deuxième motif de prier pour les morts, l'amour que nous devons à nos frères. Qui sont ceux pour lesquels nous réclamons en ce jour vos religieux suffrages? Sont-ce des étrangers, des ennemis? Non, ce sont des Chrétiens, baptisés comme vous, comme vous enfants de l'Eglise, comme vous membres de Jésus-Christ, rachetés comme vous de son sang adorables. Ce sont des âmes plus chères encore, de véritables frères, par les liens de la nature, comme par ceux de la religion, un père, une mère, une épouse, des parents, des amis à qui vous aviez voué une tendresse éternelle. Il y a plus encore, ce sont des âmes malheureuses, soumises à toutes les rigueurs de la Justice divine, d'autant plus infortunées qu'elles aiment Dieu, qu'elles en sont aimées, qu'elles tendent à lui de toute la force de leur être et que cet amour, qui nous console de tout ici-bas, fait leur

tourment et leur supplice. Des théologiens téméraires ont osé soutenir, contre le sentiment le plus accrédité dans l'Eglise et l'imposante autorité de saint Augustin, qu'elles ne souffraient pas un feu véritable; mais quand même nous admettrions cette opinion hardie, que leur sert de n'être point brûlées par un feu réel, puisqu'elles sont purifiées par les flammes de la jalousie du Seigneur? Ah! il y aurait encore assez de feu dans ces âmes, assez d'ardeur, assez de transports pour égaler leur supplice à celui de l'Enfer, si l'on y joignait l'éternité. Est-ce tout? Non. Et que reste-t-il donc? Ah! vous le dirai-je, M. F.? ce sont des âmes qui souffrent, et qui souffrent par rapport à vous; ces larmes brûlantes qu'elles répandent, c'est vous qui les faites couler; c'est vous qui avez causé leurs inconsolables douleurs; c'est un père qui vous a trop aimé et qui paie maintenant le prix de sa trop facile indulgence; c'est une mère bonne à l'excès, une épouse complaisante au-delà du devoir, un ami que le désir de vous plaire a mis dans le cas de déplaire à Dieu. Ah! lorsqu'à la tendresse naturelle que nous sentons pour ces personnes si chères se joint la pensée amère qu'elles souffrent, et que nous sommes la cause de leurs souffrances, combien ne devons-

nous pas éprouver le besoin de les soulager? Voyez donc, M. F., à combien de titres nous leur devons notre compassion, notre charité fraternelle! motif de religion, motif d'amitié, motif de justice et de reconnaissance. Aussi placent-elles en vous toutes leurs espérances. Pour vous en faire une idée, représentez-vous ces esclaves chrétiens, relégués sur les côtes de la Barbarie, qui, sitôt qu'ils ont aperçu de loin le pavillon d'un Etat catholique, concevant tout-à-coup le doux espoir de leur prochaine délivrance, le saluent de loin par des cris de joie, le suivent de l'œil avec inquiétude, lui font signe de la main, et lui tendent avec effort leurs bras chargés de chaînes. Ainsi les âmes du Purgatoire, à peine entendent-elles ouvrir les portes de leur obscure prison par l'Ange libérateur, que chacune s'imaginant voir l'envoyé céleste de vos prières et de vos sacrifices, se précipitent au devant de lui dans la persuasion que l'heure de leur liberté est venue; mais, ô espérance trompeuse! elles voient sortir et voler vers le ciel deux ou trois âmes heureuses que la piété de leur famille a délivrées, et se refermer sur elles les portes inexorables. Quelle douleur pour ces âmes, quelle sainte jalousie, quelle accablante histoire! Aussi entendez comme elles crient :

Malheureuse que je suis! je languis encore dans ce triste exil, seule, abandonnée, oubliée du Ciel et de la terre! N'ai-je pas laissé dans le monde des parents, des enfants, des frères? Ah! j'expie maintenant le zèle que j'ai mis à leurs avantages terrestres; je me suis retranché, pour les nourrir, mon pain de chaque jour; j'ai refusé le sommeil à mes yeux pour veiller à leurs intérêts; le soin de leur maison, de leur fortune m'a fait négliger les devoirs de la piété. Ingrats, je brûle ici pour vous, et vous ne me rafraîchissez pas de la rosée de vos suffrages! Si vous vous souvenez encore de moi, ne pas me secourir est une cruauté, une ingratitude; si vous m'avez oubliée, vous, ma chère épouse, vous, tendres enfants, vous, mes frères bien-aimés, vous tous, ô mes chers parents, ô ma famille, si long-temps objet de ma tendresse! ah! telles n'étaient pas les promesses que vous me faisiez dans ma dernière maladie, quand vous entouriez en pleurant mon lit de douleur; telles n'étaient pas les espérances que vous me laissiez, quand je me séparai de vous! Ah! prenez pitié de moi, ô mes amis, si je ne reçois point de secours de vous, je ne sais plus de qui l'attendre. *Miseremini mei, saltem vos amici mei.* Prenez pitié de moi, parce que la main

du Seigneur m'a frappée : *Quia manus Domini tetigit me.*

Je vous porte leurs plaintes, M. F.; mais je ne saurais vous exprimer leur douleur. Qui pourrait dire combien elle s'augmente à la vue de cette indifférence stupide avec laquelle vous jouissez de leurs bienfaits sans vous souvenir des bienfaiteurs? Qui pourrait exprimer la peine qu'elles ressentent en voyant que les mains pleines de l'or qu'elles vous ont laissé, vous en avez pour le luxe, pour les fêtes, pour le jeu et les festins, et que vous n'en avez point pour les pauvres dont les prières leur ouvriraient le sein d'Abraham! Telle fut la douleur de Joseph, lorsque du fond de la citerne où les siens l'avaient précipité, il voyait ses indignes frères, indifférents à son sort, boire et manger, assis en cercle sur le bord de sa prison profonde : *Bibentes vinum in phialis, nihil patiebantur super contritione Joseph* [1]. Encore ceux-ci pouvaient-ils excuser leur dureté par l'effroi que leur inspiraient les songes menaçants de Joseph; mais nous que pouvons-nous craindre de ces âmes élues? quel mal vous firent-elles jamais, ou plutôt quels biens n'en n'avons-nous pas reçus?.... Mais je veux que vous ne leur deviez rien par religion, par

[1] Amos. VI. 6.

justice, par reconnaissance; du moins leur devez-vous vos suffrages pour votre intérêt propre. Troisième et dernier motif de prier pour les morts, l'amour que nous nous devons à nous-mêmes.

Je n'ai pas besoin de vous dire que, débiteurs vous-mêmes envers la Justice divine, et débiteurs insolvables, Dieu n'usera de miséricorde envers vous, qu'autant que vous aurez exercé la miséricorde envers vos frères; que vous devez, par conséquent, intercéder pour eux, si vous désirez qu'un jour on intercède pour vous. Il serait aussi superflu de vous rappeler que la reconnaissance n'étant point bannie du ciel, mais s'y réchauffant, au contraire, au foyer de l'amour divin, les âmes dont vous aurez hâté le bonheur, s'intéresseront au vôtre et l'assureront par leur médiation puissante. Représentez-vous seulement une de ces âmes désolées, qui, au plus fort de ses peines et de ses ennuis, s'entend dire tout-à-coup par les anges : Venez, âme sainte, le terme de votre exil est arrivé; montez au ciel; vous étiez encore redevable à la justice d'un mois, d'une année de souffrance; mais le sacrifice offert pour vous, mais les aumônes, mais les prières de votre épouse, de vos enfants ont payé votre dette. A cette annonce heureuse, quel sera le premier cri de cette âme, si

ce n'est un cri de reconnaissance ? Ah ! bénis soyez-vous du Seigneur, qui avez fait miséricorde à son serviteur. *Benedicti vos à Domino, qui fecistis misericordiam servo suo.* Ah ! comme ils sont gravés profondément dans sa pensée les noms chéris de ses pieux intercesseurs ! comme elle brûle du désir de reconnaître leurs services ! et réunie dans la cité sainte à toute la cour céleste, avec quel zèle et quel succès elle priera pour celui qui l'a délivrée !

Ah ! Chrétiens, si nous avons à nous reprocher un oubli coupable pour ces âmes délaissées, efforçons-nous du moins de leur donner aujourd'hui une preuve de notre charité. Combien d'entre elles, au moment que je vous parle, ont conçu l'espoir d'une prochaine délivrance ! combien ont les yeux attachés sur vous et vous tendent des mains suppliantes ! Je crois les voir et les entendre. Enfants, écoutez, ce sont les gémissements de votre mère, c'est la voix plaintive de votre père qui crie vers vous de la profondeur de l'abîme. Pères de familles, écoutez, il paraît que c'est un fils qui vous demande du secours. Ecoutez, écoutez, ô chrétiens, vous, une épouse ; vous, une sœur ; vous, un ami ; c'est votre sang qui crie, ne sera-t-il pas écouté ? Il est temps de montrer si vous êtes des amis, si vous êtes des parents : voici les

anges, voici les portes du Purgatoire, voici les clefs; ouvrez avec vos prières, avec vos aumônes, avec vos pénitences. Bénie soit la main pieuse qui délivrera ces âmes prisonnières. *Benedicti vos à Domino, qui fecistis misericordiam servo suo.*

Ainsi soit-il!

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE SIXIÈME VOLUME.

XI^e Sermon. RESPECT DANS LES TEMPLES. 5

XII^e Sermon. PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST. (Prêché devant le roi et sa famille, le 1^er août 1825.) 35

XIII^e Sermon. RÉSURRECTION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST. (Prêché devant le roi et sa famille, le 3 avril 1825.) 77

XIV^e Sermon. Homélie POUR LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE. (1827.) 117

XV^e Sermon. Homélie DU PHARISIEN ET DU PUBLICAIN. (10^e dim. après la Pentecôte, 1823.) 133

XVI^e Sermon. Homélie SUR LES QUATRE-TEMPS. (3^e dim. de l'Avent, 1828.) 150

XVII^e Sermon. Homélie SUR LES ROGATIONS. (5^e dim. après Pâques, 1829.) 169

XVIII^e Sermon. Homélie SUR LES VÊPRES. (Jour de la Dédicace, 1828. 188

XIX^e Sermon. Homélie SUR LES PROPHÉTIES. (24^e dim. après la Pentecôte, 1824.) 204

XX^e Sermon. Homélie SUR LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS. (Dim. de la Septuagésime, 1828.) 220

XXI^e Sermon. Homélie SUR L'UNITÉ DANS LA FOI ET LA CHARITÉ. (3^e dim. après Pâques, 1826.) 237

XXII^e Sermon. Homélie POUR LA FIN D'UN JUBILÉ. (25^e dim. après la Pentecôte, 1826.) 257

XXIII^e Sermon. Homélie SUR LA RÉSURRECTION SPIRITUELLE. (2^e dim. après Pâques, 1827.) 279

XXIV^e Sermon. Homélie SUR LE PURGATOIRE. (2 novembre 1823.) 297

FIN DE LA TABLE.

Lille, Typ. L. Lefort. 1852

3 5282 00337 7267

Graduate

STACKS BX1756.G52x vol. 6
Giraud, Pierre,
Oeuvres du Cardinal P. Giraud
3 5282 00337 7267